

# ***Petite chronique***



## **D'UN GRAND VOYAGE**

Notre tour du monde : 16 décembre 2003-17 février 2004

par Geneviève & Jean Bernard VALLIER (notes de voyages) © édition (provisoire) 29/02/2004 □

## Petite chronique d'un grand voyage

*Au jour le jour ce que fut notre Tour du Monde™*

Une idée comme ça pour franchir le cap de la soixantaine, plus difficile que celui de la quarantaine. 40, c'est le tournant de la séduction, 60 c'est celui de la route vers le dernier parcours.

Donc, si nous devons marquer ce cap, c'est bien par un voyage au long cours qui va nous obliger à rompre de façon radicale avec le passé, les habitudes et les relations pour repartir d'un nouvel élan au printemps prochain et nous tourner vers de nouveaux projets.

Notre mémoire ayant tendance à escamoter un certain nombre de faits et de souvenirs, il est utile de raconter ce voyage comme nous l'avons fait lors de notre voyage au Népal et pour lequel nous avons édité plus d'une centaine d'exemplaires du récit.

Celui-ci, nous le faisons pour nos enfants qui nous aident en s'occupant de la maison et de ses animaux (la « ménagerie ») et pour nos petits-enfants qui, nous l'espérons, pourront le lire et comparer avec tous les voyages qu'eux pourront faire.

### [Mardi 16 décembre 2003](#)

Nous « montons » en voiture à Toulouse. Dernier repas avec Anne-Sophie, Bertrand et Joël de passage dans la ville rose. Cyprien a déjà commencé sa nuit.

### [Mercredi 17 décembre 2003](#)

Réveil 5h00 - C'est de bonne heure pour attraper la navette de 7h00 vers Roissy mais il vaut mieux être en avance que courir. Bertrand nous dépose devant le hall de départ de l'aéroport : le voyage commence.

Roissy : une heure de vol, vingt-cinq minutes du poser des roues à la passerelle qui est bloquée. Il faut descendre par un escalier avant de remonter dans les couloirs d'accès à la passerelle. Tout va bien.

Nous récupérons nos sacs pour aller nous enregistrer sur le vol de la Cathay-Pacific pour HongKong. Le détour par HongKong pour aller à Phnom Penh est le moins simple de tous mais c'est le choix de Cathay-Pacific qui l'impose car notre billet « tour du monde » nous propose un choix restreint de transporteurs.

L'enregistrement est assez chaotique entre une compagnie américaine et une compagnie canadienne aux contrôles de sécurité renforcés. La queue est immense, nous sommes déjà dans l'ambiance asiatique à croire que tout le treizième arrondissement de Paris va fêter Noël en Chine.

Seuls, un couple de jeunes français s'autorise à zibber honteusement en s'introduisant dans la file dans les dernières mètres avant l'enregistrement, le malheureux exemple d'un manque d'éducation de plus en plus fréquent.

En attendant l'heure d'embarquement, nous voulons acheter de l'eau. Nous y renonçons devant le prix exorbitant d'un demi-litre d'Evian, plus cher que la bière...



Le voyage est long : onze heures et demi et neuf mille six cent kilomètres. Le service à bord est correct mais sans trancher avec celui d'autres compagnies. La recherche de rentabilité pour toutes les compagnies aériennes conduit à l'uniformité et de plus, en classe « éco », c'est le prix qui conditionne le client plus que le service. Ne nous plaignons pas. Il y a juste ce qu'il faut d'exotisme pour que nous sentions la différence... et le vin est français !

### *Jeudi 18 décembre 2003*

HongKong. 8h15 du matin (1h15 du matin en France) Déjà sept heures de décalage horaire. Nous n'avons pas vraiment dormi, par contre la journée qui arrive va être difficile, à contre courant de nos rythmes biologiques.

L'attente va être longue puisque nous repartons seulement dans l'après-midi. Nous regretterons un peu plus tard de ne pas avoir pris une chambre avec douche dans l'aéroport pour dormir deux ou trois heures. Nous faisons le tour de l'aéroport en poussant notre chariot avec nos bagages-cabine. Nous prenons un repas typiquement asiatique dans un des nombreux restaurants. Encore quelques instants de repos sur les sièges des salles d'attente dans une partie relativement calme et en route vers Phnom Penh. Il y a plus de deux heures et demi de vol, de quoi profiter des spécialités culinaires de Dragon-Air, la filiale régionale de Cathay-Pacific (toujours du vin français).

Après deux mille quatre cent kilomètres, nous reprenons une heure sur décalage horaire et c'est à 18h35 que nous touchons le sol du Cambodge.

La mise en place d'un nouveau service informatisé ralentit quelques peu le processus d'immigration mais en moins d'une demi-heure, nous émergeons du tout nouvel aéroport de Ponchantong enfin terminé où notre petite famille nous attends. Laurent, Tchoep, Jo-Hann et Rasmey sont là, Jo-Hann découvre ses grands-parents « barang » dont il ne se souvenait plus étant donné qu'il n'avait que quatre mois lors de notre dernière visite. Laurent, toujours aussi cool, est à l'aise dans le mélange de tous ceux qui attendent à la sortie et Tchoep sourit de toutes ses dents, faute de pouvoir communiquer avec nous. Pas d'embrassade en public, cela ne se fait pas en Asie. On se contente de se serrer le bras pour témoigner de notre grand plaisir à se revoir.

Depuis notre dernier voyage, Laurent a changé sa Jeep Willis pour une Jeep Cherokee, un modèle que le premier Emirati venu enverrait directement à la casse. Celle-ci a été un peu « arrangée » et est promise encore à de longues années de service. Le moteur d'origine a été remplacé par un six cylindres diesel de Nissan, la boîte de transfert a été désaccouplée et il n'y a plus que le pont arrière de fonctionnel. L'éclairage du tableau de bord qui n'est pas réellement utile a été sacrifié et la direction n'est plus assistée. La Jeep fume un peu, la clim est hors d'usage, la suspension est ferme mais elle roule et les motos s'écartent à notre passage.



Pendant que nous roulons vers notre hôtel, nous pouvons constater l'évolution du Cambodge en dix-huit mois, au niveau du réseau routier d'abord en bien meilleur état, au niveau du parc automobile où de nombreux véhicules neufs et spécialement des 4X4 viennent ajouter aux difficultés habituelles de circulation.

La moto est quand même le mode de transport le plus commun, transportant au minimum trois passagers dont la dernière est en amazone sur un quart de fesse au bout du porte-bagages. La famille nombreuse n'est pas un handicap puisque, dès qu'il se tient debout, le gamin se tient entre le père et le guidon (le scooter est particulièrement adapté à cette situation) tandis que la mère souvent en amazone, peut tenir le plus petit dans ses bras. La plaisanterie est de dire que si les filles, ici, ont le ventre plat, c'est parce qu'elles voyagent en amazone sur les motos.

La colonisation est finie depuis cinquante ans, la période Khmer rouge depuis moins de dix ans et l'économie commence à décoller. Laurent nous dit que le taux de croissance atteint les 6% par an et cela est visible. Le Cambodge reste le pays du sourire. Il sent un peu moins la merde et les filles un peu plus le jasmin.

Nous arrivons à l'Oasis, un petit hôtel-restaurant tenu par Pierrot, un Suisse marié bien sur à une Cambodgienne. Il n'y a jamais eu le feu au lac et encore moins ici. Pierrot affiche autour de quarante-cinq ans au compteur et est tout joyeux de nous dire que depuis notre dernier passage, il est l'heureux papa d'un petit Julien-Samlang de six mois.

Dîner rapide et léger et nous rejoignons notre chambre, un peu abruti par le décalage horaire et le manque de sommeil.

Le début de la soirée est étouffant puis au petit matin, la fraîcheur s'installe. C'est presque la grasse matinée que nous faisons. Une douche fraîche et un grand café plus tard, nous préparons nos bagages pour rejoindre Kep et le sud du Cambodge.

### Vendredi 19 décembre 2003

Laurent nous propose de prendre le chemin des écoliers et de nous arrêter pour passer la nuit dans un lodge du parc national de Kirirom (kiri : montagne). Nous prenons donc la route de Sihanoukville et nous pouvons constater que le réseau routier est en bien meilleur état que ce que nous avons connu auparavant. Plusieurs raisons à cela : d'abord les fonds de l'Asean qui permettent une remise en état complète des fondements de la chaussée en même temps que son élargissement et une politique de péage des camions avec le contrôle sévère de leurs chargements qui, sans cela, dépasseraient de plus de 25%, la charge utile).

Laurent nous dit qu'il va nous faire passer par la montagne mais la montagne, ici, c'est plutôt un paysage de collines. Le col de Pich Nil marque le point le plus haut entre Phnom Penh et Sihanoukville mais ne retiendrait pas beaucoup l'attention s'il n'était pas marqué par une quantité de petits temples, les mêmes que l'on trouve devant chaque maison. Nous pensions qu'il s'agissait d'un endroit pour les vendre mais à y regarder de plus près, les temples sont entourés de poteries, de tapis et de végétaux et sont donc « en service ». En effet, les chauffeurs de camions lourdement chargés demandent aux dieux de les protéger pendant les longues descentes vers Sihanoukville. Solution plus confortable pour eux que de réduire la vitesse et d'adopter les mesures de prudence et c'est tellement plus en accord avec leur mode de pensée.



Nous n'avons pas trouvé la route du parc national. La route sur laquelle nous nous engageons va vers la Thaïlande aussi nous faisons demi-tour rapidement. Nous demandons notre chemin dans le gros village établi autour de ce croisement. A l'air ahuri des gens, nous comprenons que nous parlons d'un autre monde mais l'un d'eux nous dit que nous avons dépassé la route du parc national qui se trouve sur le côté gauche en venant de Phnom Penh et non le droit comme Laurent le pensait et que c'est bien indiqué, nous n'avons pourtant rien vu.

Nous faisons demi-tour et nous repassons le col mais nous ne trouvons toujours pas l'embranchement indiqué et après quelques dizaines de kilomètres, nous reprenons la route de Sihanoukville.

La nuit commence à tomber lorsque nous arrivons dans les premiers faubourgs. Un camion avec remorque est en travers de la route, juste derrière une bosse, les voitures à l'éclairage borgne voire inexistant, sont légion sans compter les vélos et les motos sans lumière.

Nous apercevons enfin le port de Sihanoukville et l'agglomération. Laurent connaît un autre Suisse qui tient un lodge du côté des plages, une des rares personnes qui l'avait encouragé dans son entreprise à ses débuts.

Il fait nuit noire lorsque nous arrivons au lodge « chez Mary-Ann ». Après avoir traversé une zone très touristique fournie en lodges et en restaurants pour backpackers : rues en terre, barraques en toile, motodops et cambodgiennes tout en sourire, ambiance garantie.

L'hôtel de Mary-Ann est constitué d'une multitude de petits chalets, des petites maisons cambodgiennes qui vont épouser les mouvements de terrain de la colline encombrée de gros rochers.

Après avoir posé nos sacs et découvert notre univers d'une nuit, nous nous retrouvons au restaurant sur la hauteur où Mary-Ann nous accueille.

C'est une vaste plateforme en bois qui domine l'ensemble. Couverte en palmes comme il se doit ici, non seulement pour l'esthétique mais aussi pour l'isolation thermique.

Autour d'une bière fraîche, Laurent nous raconte l'histoire de Mary-Ann qui, dans les années 80, fut une boat people fuyant l'oppression des Khmers rouges, avant de revenir une quinzaine d'années plus tard avec son ami suisse pour retrouver sa famille et rebondir pour une deuxième vie en achetant de ci de là quelques arpents de terrains insalubres.

Le lodge ayant atteint sa vitesse de croisière, MaryAnn et Quick ont confié la partie restaurant à un jeune français las de la vie à Phnom Penh. Dans la salle (ou sur la plateforme) la clientèle se compose de gens établis, quinquas solides qui viennent pour profiter de l'ambiance très néo-coloniales du lieu et de jeunes aventuriers professionnels qui sont tombés amoureux du pays et du sourire cambodgien, ces jeunes filles, femmes-enfants, toutes en rondeurs souples.



D'ailleurs tous sont accompagnés - mariés temporaires - de ces jeunes filles qui leur témoignent un amour éperdu mais fillettes, elles restent et jouent à la poupée avec Rasmey, déchargeant Tchoep pour quelques instants. Il ne s'agit pas de prostitution mais d'une façon de vivre et de s'adapter au temps présent.

Quick, le compagnon de Mary-Ann vient nous saluer, le torse moulé dans un tee-shirt frappé de la croix suisse. Il nous présente sa petite fille, une adorable brunette avec de beaux cheveux bouclés, âgée de huit ans. Nous n'avons pas cherché à savoir qui de Mary-Ann ou de Quick lui avait transmis le plus de gêne mais le seul gêne visible est celui de l'amour car la fillette a été trouvée dans une poubelle quelques jours après sa naissance.....

### Samedi 20 décembre 2003

Avant de quitter Sihanoukville, nous faisons une petite visite touristique de la ville en commençant par un détour sur la plage pour que Tchoep puisse prendre son petit déjeuner « à la cambodgienne » (soupe de riz aux pattes de poulet) dans un des petits restaurants du bord de mer.

Nous y descendons par un petit chemin de sable avec les enfants tandis que Laurent vérifie les niveaux de sa Jeep et nous rejoint peu après par la route. Sihanoukville est connue (au moins dans les guides) pour ses belles plages de sable blanc.





Effectivement, il y a de belles plages mais les bétonneurs sont déjà en piste. Laurent déplore qu'en moins de trois ans, la physionomie de la ville a changé, déjà le golf verdit sous les arroseurs. Facile de parier que dans quelques années, Sihanoukville concurrencera les Seychelles ou l'île Maurice, même prestations stéréotypées pour une clientèle de luxe, capitaux internationaux inclus mais avec l'irremplaçable sourire des cambodgiens (nes).

Nous longeons maintenant la cote entre Sihanoukville et Kampot. La route est en pleine reconstruction. C'est plutôt une piste en latérite coupée par des bras d'eau que l'on franchit soit par un pont rouillé, soit par un détour sur une levée de terre.



Le temps passe vite et nous prenons une piste vers un village de pêcheurs. Il s'agit plutôt d'ailleurs d'un village où les pêcheurs sont devenus éleveurs d'algues.

Le coin semble connu des autochtones, il y a des petites paillotes-restaurants et une femme vient nous proposer le menu local. Elle nous propose du héron et du riz avec des légumes et des crevettes.



La bière et les jus de fruits sont bien frais et nous arrivons même à conclure par un café.

L'arrivée sur Kampot se fait par le pont métallique sur la rivière au bord de laquelle est situé l'ancien Marco-Polo, l'hôtel où Tchoep travaillait avant son mariage. Elle glousse quand elle le voit mais pour elle, ce temps est bien révolu, la voilà installée dans son rôle d'épouse, de mère et de patronne.

Nous traversons Kampot et prenons la route de Kep qui après les dernières pluies a beaucoup souffert. La route n'est plus qu'une piste vaguement bitumée et la réfection en est entreprise.

Nous reconnaissons au passage, le hameau du cheval blanc avec la statue du dit cheval très prisée pour les photos de mariage, puis le petit port de pêcheurs avec ses maisons sur pilotis, dans les rizières, la moisson a commencé et les parcelles sont de différents verts tendres selon la maturité du riz. Et nous voilà à Kep. Une pancarte propre et bien en vue indique le lodge-restaurant « Le bout du monde ». La route d'accès a été empierrée : un vrai boulevard, mais autour de chez Laurent, les lodges ont fleuris. Pas moins de trois qui tentent de copier l'organisation et les constructions du Français mais ils ne savent pas que l'on ne copie pas le « french flair » !!!

Au pied du lodge, Vivi, sa fille Mila et A-Kneth viennent à notre rencontre et nous aider à décharger la voiture.

A Kneth est un garçon de quinze ans mais qui n'en paraît pas plus de onze ou douze. Laurent et Tchoep sont ses tuteurs, A Kneth les appelle respectueusement « oncle » et « tante » mais ils sont devenus quasiment ses parents.

Nous serrons les bras de Vivi et d'A Kneth, signe d'une grande complicité. C'est comme une tape sur les fesses en Europe ! Mila qui va sur ses six ans, est devenue une petite cambodgienne adorable à la chevelure soyeuse. Ce n'est plus la petite sauvageonne que nous avons connu, barbouillée par les restes de ses dix derniers repas et ses vêtements portent à peine la marque de ses jeux.

Nous découvrons l'ampleur des travaux réalisés par Laurent en moins d'une année. Le bar, l'accueil et la cuisine ont quitté la maison principale, une grande chambre spacieuse a été installée à leur place, trois chalets supplémentaires sont venus agrandir l'offre de location. Ces petites maisons cambodgiennes sur pilotis, offrent une chambre bien ventilée, grâce aux cloisons en latte de bambou tressé, et une terrasse spacieuse avec un ensemble douche-w-c en dur tout en briquettes rouges. L'électricité en 220 V, permet un éclairage de qualité même si c'est toujours Laurent qui produit son courant avec un générateur installé à l'écart.



Le restaurant qui a fait sa réputation, est maintenant installé sur une vaste terrasse qui domine la forêt et offre une vue dégagée sur la mer. La terrasse, façon paillote, est organisée en petites unités qui donnent à chaque groupe l'impression d'être seul dans ce cadre magnifique. Les tables sont recouvertes de nappes faites avec des sarongs « de fête » colorés. Des coussins recouverts de sarongs « de tous les jours » adoucissent les banquettes et les chaises. Un salon, un peu en contrebas, complète l'espace. A l'arrière, un petit patio en briquettes rouges, entoure un futur escalier vers une terrasse supérieure et marque l'entrée d'un nouveau passage derrière la grande maison, taillé récemment par un des beaux-frères de Laurent. Une toilette discrète et propre vient compléter l'ensemble. La cuisine, domaine d'A Kneth et de Vivi, est plus vaste et plus fonctionnelle. Une porte, toujours en bambou tressé, marque la limite entre le domaine familial et le « business ». Le nouveau bar n'est pas encore installé mais le hamac du patron est déjà en place avec une pile de livres au pied ainsi que la pipe et la boîte à tabac.....

Des allées en briquettes serpentent entre les bâtiments et les ibiscus, les bougainvilliers, les manguiers ou les bananiers du jardin.



C'est bientôt l'heure du repas. Nous passons à table et Laurent évoque les grands moments du tournage du dernier film de Bertrand Tavernier. C'est un film sur l'adoption avec Isabelle Carré comme actrice principale. Bertrand Tavernier a d'abord « flashé » sur le site et l'ambiance du lodge avant de se lier d'amitiés avec Laurent. Il lui est très reconnaissant d'avoir compris grâce à lui, une partie des secrets de l'âme khmère, ce qui donnera plus de vérité à son film. Et puis Bertrand Tavernier a aussi apprécié quelques spécialités de crevettes concoctées par A-Kneth, à tel point qu'il voulait tourner un bout de pellicule avec le jeune cuisinier mais Laurent n'a pas souhaité car si un gamin de quinze ans qui en paraît cinq de moins, travaille, est quelque chose de parfaitement normal au Cambodge, il est moins sur que le portrait soit analysé aussi clairement dans les salles parisiennes où l'on parle facilement d'exploitation du travail des enfants.

Après le film dont le tournage dans la région de Kep a duré une grande semaine, les acteurs et opérateurs sont revenus prendre pension au lodge **du Bout du Monde**, le cadre et les crevettes d'A Kneth ayant marqué les esprits.

Nous évoquons aussi ces petites jeunes filles qui font profession d'épouse temporaire pour les expatriés en mal de tendresse et de libido. Carrières ponctuées de séparations douloureuses que n'atténuent pas les traditionnels cadeaux de départ. Chacune espère que le prochain compagnon l'épousera et lui fera connaître le monde. Ainsi Laurent a récupéré une de ces jeunes filles complètement désespérées. Son mec, après maintes promesses belles et solennelles, venait de disparaître de la circulation quittant le pays sans un geste pour celle qui se considérait déjà comme sa légitime. Au fond de la déprime, elle atterrit au lodge du **Bout du Monde** s'étant liée d'amitié avec Tchoep lors d'un précédent séjour, et s'intègre à l'équipe, cuisine, service, entretien, etc... Avec le travail et l'ambiance de la maison, le moral remonte. Le vilain compagnon est oublié, il n'est que temps d'en retrouver un autre. La minijupe a remplacé la tenue traditionnelle, le tee-shirt s'est rétréci, la poitrine est devenue agressive et l'offre de service évidente. Même le patron qui lui a tendu la main pour reprendre goût à la vie, est explicitement invité à prendre sa part en attendant qu'un des clients se décide à lever l'offre. La fille est renvoyée vers des régions plus en adéquation avec ses aptitudes et à Tchoep qui s'étonne du peu de cœur de son mari, Laurent est obligé de lui faire un dessin....

### Dimanche 21 décembre

Que la nuit fut froide ! Nous avons fermé toutes les issues pour tenter de conserver un peu de chaleur. Il nous a fallu sortir les polaires, les draps ne suffisant pas.

La douche du matin est également fraîche. Très tonique !

Après le petit-déjeuner pris sur la terrasse du restaurant, nous nous installons pour une grande journée de détente. C'est dimanche et A Kneth ne va pas à l'école. Jean-Bernard en profite pour faire quelques écritures et Geneviève avance son point de croix tout en apprivoisant Jo Hann, toujours intrigué par ses grands-parents débarqués d'une autre planète.



Quelques clients arrivent en fin d'après-midi, un couple d'anglais venu boire un verre de vin blanc autour d'une assiette de crudité et de poisson, un couple de français, petite soixantaine, habitué des voyages non organisés (cette année, ils ont passé quinze jours au Laos avant de rejoindre Angkor, point de départ pour quinze autres jours au Cambodge). Ils avaient eu l'adresse de Laurent par des amis de passage ici six mois auparavant mais une autre amie s'est trompée et leur a réservé une chambre dans un autre lodge. D'un thé à un verre de vin, ils prendront leur repas ici et ne repartiront qu'à regret vers leur résidence froide et impersonnelle.

Vivi, ayant estimé que notre repas de midi était trop léger, nous sert un petit goûter, un mélange de tapioca, lait et gelée bien agréable au goût.

Nous recevons la visite d'un jeune cambodgien qui est guide et qui apprend le français. Beaucoup plus fluent en anglais, il commute facilement. C'est le filleul d'une française qui a continué à le soutenir maintenant qu'il est adulte, ce qui est assez rare. Elle nous avait confié trois cent euros et des cassettes à lui transmettre. Il nous demande de la remercier pour lui à notre retour.

Vivi est allée au marché de Kampot ce matin et n'a pas prévu trop grand. Il ne reste, après le service du restaurant, que quelques rougets et des crevettes. Avec un plat traditionnel de légumes, on se lèche les doigts, surtout pour la sauce rouge piquante qui accompagne le poisson.



Comment A Kneth fait-il et où a-t-il appris ?

Laurent nous conte pendant le dîner, les grands moments de la construction du lodge, partagé entre son beau-père qui construit selon son idée, la difficulté de trouver des ouvriers un tant soit peu autonome et sa femme qui réclame un peu plus de vie de famille. La vie au Cambodge est loin de ressembler à un long fleuve tranquille.

### Lundi 22 décembre 2003

Nous sommes réveillés par le charivari des écureuils dans les bambous. Jean-Bernard va ouvrir la port et se re-glisse dans les draps. La mer passe du rose au vert et au bleu et la forêt ondule à nos pieds. Nous somnolons encore quand Laurent vient nous annoncer que le café est prêt.

Samedi dernier, sur la piste entre Sihanoukville et Kampot, nous avons dépassé un cyclotouriste, un inconditionnel du sport. Le reconnaissant, Laurent s'était arrêté pour lui parler. Christian, le postier, accumule les participations aux marathons exotiques, du marathon de Damas au marathon de Siem Reap. Course à pied et VVT sont ses raisons de vivre.

Ce matin, il est arrivé chez Laurent. Avec son VVT, il a traversé le Liban, la Syrie, Israël, la Jordanie, la Palestine, l'Égypte, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Asie du Sud. Papeete et le Pacifique n'ont plus de secret pour lui. Son système de vie est basé sur 50% travail, 50 % voyage et en VVT, il peut parcourir de grands territoires. Il travaille cinq à six mois par an et passe l'hiver dans des pays moins froids que les Vosges d'où il est originaire. Sa copine (thaïlandaise) n'a pas suivie le rythme. S'il a fait du désert d'Atacama à l'Australie, le tour de la planète, il n'est pas forcément très heureux. Choix de vie.

La journée se partage entre lecture, déjeuner (ananas au piment rouge extra fort), promenade et discussion. En soirée, le restaurant affiche complet. On vient de tout Kep pour les spécialités du tandem A Kneth-Vivi. La veillée se termine fort tard car deux couples de français ont lié connaissance et scellent leurs amitiés patriotiques à grand renfort de bouteilles de vin rouge. Vive la France !

Nous nous endormons dans la douceur de la nuit indochinoise. Il n'y a pas un souffle d'air mais ce n'est pas le grand silence. On entend ronronner les groupes électrogènes, même si ce sont des modèles récents soit disant moins bruyants. Les criquets et les crapauds font de la surenchère et lorsque l'un des couples de français qui ne loge pas chez Laurent traverse le hameau pour regagner son lodge, toute la gamme des aboiements canins salue son passage, depuis le feulement du loup au jappement de la hyène.

Mardi 23 décembre 2003

Réveillés de bonne heure, nous assistons, par la porte de notre bungalow restée ouverte, au lever du jour. La multitude des coqs de Kep s'égosille bien avant les premières lueurs de l'aube et les chiens leur répondent.



Déjà, les premiers camions et les premières motos commencent à circuler et sur la mer, les teuf-teuf des bateaux qui reviennent de la pêche, nous empêchent de refermer l'œil.

Laurent nous porte le petit-déjeuner sur la terrasse de notre bungalow car il a compris que nous aimions prendre notre temps au saut du lit et nous commentons les derniers événements de la soirée.

Nous accompagnons Laurent pour une journée de marché ordinaire à Kampot. La route est encombrée d'engins à deux, trois ou quatre roues qui circulent en tous sens souvent comme s'ils étaient seuls au monde. Laurent fait ses provisions et entasse allégrement dans le coffre bières, biscuits, vins, essence et gas-oil.

A la station-service, on trouve de l'essence super et sans plomb, du gas-oil mais aussi du kérosène. Probablement pour les lampes à pétrole.

Quelques boutiques-internet ont vu le jour dans ce chef-lieu de province aux franges de la civilisation. La connexion n'est pas fiable, aucune garantie que les messages soient envoyés, les logiciels datent de la préhistoire, le clavier ne répond pas toujours, les lettres sont effacées et remplacées par des petites pastilles de papier mais on peut discuter le prix en fin de session. D'ailleurs, après avoir cédé un rabais conséquent puisque la connexion n'a marché que la moitié du temps, la gérante tente d'arnaquer le « barang » (étranger) en lui convertissant le dollar US en riels de sous-développé.



Au retour, nous passons chez le fleuriste. Depuis que quelques européens sont arrivés dans la région, un astucieux cambodgien musulman et parlant français de surcroît, a monté ce petit commerce. Nous cherchons un arbre capable de tenir le rôle de sapin de Noël. Ce sera un bougainvillier tricolore. Ce brave homme à l'âge indéfinissable mais canonique, a deux femmes, chacune dans une province différente. Il sourit tout le temps et lorsque nous lui demandons comment cela se fait qu'il connaisse si bien la France, il nous répond que c'est dans les livres qu'il a appris, exactement en 1951.



Nous revenons vers Kep. A Kneth et Vivi viennent nous aider à décharger la voiture mais le fardeau que Vivi préfère est Rasmey et notre petite-fille passe de bras en bras sans ronchonner. Mila court entre nos jambes, c'est une adorable petite fille cambodgienne et nous aimerions que Rasmey soit aussi mignonne en grandissant.

Les femmes déballent leurs achats dont des tissus achetés au marché. Tchoep se lance dans un commerce de pantalons taillés dans des sarongs qui font fureur parmi les clientes (le sarong est une pièce de tissus d'environ 2 m X 1,40 m en batik faisant parti de la garde-robes des populations asiatiques). Elle va en faire faire plusieurs de tailles et de couleurs différentes pour avoir du choix.

Grande discussion aussi autour d'un sarong uni de couleur turquoise juste rehaussé d'un galon doré. Laurent veut faire des pantalons pour que Vivi et Tchoep ne servent plus au restaurant en « filles de la rizière » mais avec un peu plus de tenue. La belle-mère mets son grain de sel. Tchoep et Vivi ont l'air d'accord bien qu'elles trouvent que c'est un tissu pour aller à la pagode, pas pour faire le service.

Laurent a sympathisé au marché de Kampot avec une commerçante qui vend des sarongs multicolores de différentes qualités (malheureusement, le synthétique a tendance à remplacer le coton) et elle lui fait un bon prix. Il fait faire les draps avec ceux à petits carreaux et a innové pour les lits des bungalows en faisant rajouter un rabats en sarong fleuri, assez original comme résultat. Les sombres, plus soyeux, font des nappes. Les bancs du restaurant sont garnis de coussins recouverts de cramas multicolores. Vivi est championne de récup et douée en couture, elle a même retailé les anciens matelas en kapok pour faire des coussins égayés par ces housses en Kramas.

Pour la déco, les potiers de Kampong Chhnang (le port des marmites) sur les bords du Tonle Sapp, sont venus avec leurs chars à bœufs et Laurent a acheté des braseros pour dînette de petite fille copiés sur ceux des cuisines cambodgiennes qui sont devenus cendriers, des terrines à couvercle percé de trous spécialement adaptées pour les spirales anti-moustique et des gobelets en terre cuite qui décoorent les salles de bain des bungalows et supportent les brosses à dent et dentifrice offerts par la direction.

### Mercredi 24 décembre 2003

A Kampot, quelques lampes de couleurs viennent rappeler que nous sommes dans le temps de Noël. Seulement quelques commerçants « ratissent » ce secteur d'activité car, hors les expatriés occidentaux, Noël n'est pas fêté au Cambodge. Cependant un prêtre des Missions de Paris est en poste à Kampot pour animer quelques communautés chrétiennes qui ont survécu au désastre de 1975, ceci sur un territoire grand comme l'Aquitaine et Midi-Pyrénées réunies. Il doit célébrer une messe demain pour la Nativité.

Hier soir, la nuit était d'une douceur extrême avec un vent léger venant de la mer. S'il nous masquait le bruit des groupes électrogènes, il nous portait, par contre, les sons du karaoké près de la plage. Il paraît que ça a duré jusqu'à 6h00 du matin, comme si la fête était dans le bungalow d'à côté. Christian, le postier, a du sortir ses boules Quiés vers les 3h00 du matin.

Ce matin, c'est Tchoep qui nous porte le petit déjeuner sur notre terrasse. Les enfants savent que nous apprécions le calme du petit matin. Pouvoir contempler depuis notre terrasse, les ondulations de la forêt et les barques de pêcheurs de crevettes sur la mer, ce matin d'un bleu laiteux, est un luxe rare que nous apprécions à sa juste valeur.

Nous étions réveillés avant l'arrivée de Tchoep par Vivi et Mila qui arrosaient les plantations. Laurent ne tarit pas d'éloge sur sa belle-mère qui est tout sauf la nonchalance cambodgienne. Nul besoin de lui rappeler tous les jours de chasser les araignées, de balayer, d'arroser, de changer et laver les nappes et d'anticiper sur le service du lodge. Vivi est venue pour faire la saison car ils n'arrivent pas à trouver du personnel pour seconder Tchoep. Et avec Vivi, c'est presque le repos car elle gère son travail comme s'il s'agissait de son propre lodge.

Ce qu'elle et son mari font en dehors de la saison est assez obscur pour Laurent. Hormis les durs travaux de la rizière (repiquage du riz et moisson), il semble qu'ils vivent d'un petit commerce de restaurant de rue tenu par Vivi où l'on compte plus en centaine de riels qu'en dizaine de dollars. Ce n'est guère brillant car elle vient juste d'arriver chez Laurent et n'a pas la belle mine que nous lui avons trouvée lors de notre dernier séjour.

Hier soir, nous avons eu du spectacle ! Il fallait voir Vivi et Tchoep agresser Laurent pour qu'il emmène immédiatement Jo Hann chez le docteur. Jo Hann est enrhumé, un rhume de gosse qui n'affole pas du tout la grand-mère paternelle mais le cambodgien est ainsi fait qu'il faut que le traitement ordonné par le médecin fasse effet tout de suite même si le traitement de cinq jours ne donnera de résultats tangibles que deux ou trois jours plus tard. Et dès le lendemain, il faut aller voir un autre médecin qui donnera un médicament encore plus cher donc bien meilleur. Les cambodgiens se ruinent en médecine et le corps médical s'enrichit.

Alors que la pratique aux méthodes ancestrales est pour le moins aussi efficace à moindre frais. Laurent qui, de temps en temps, a des calculs, a recours aux services d'une vieille femme, grande prêtresse de la forêt, à la fois sorcière, divinatrice, rebouteux (...teuse ?) et doctoresse des âmes. Ainsi, soigne-t-elle Laurent avec une décoction d'herbes et quelques formules magiques, les calculs sont aussitôt éliminés en douceur. Mieux, elle sait d'avance pourquoi Laurent vient la voir, lui reprochant d'avoir attendu et de souffrir inutilement. En prime, sans bouger de son domaine, elle sait tout. Elle lui a même dit au début lorsqu'il a monté sa première guest-house «les cambodgiens se moquent de toi mais persévères, tu as raison et tu réussiras». Les faits, aujourd'hui, le démontrent largement.

Une jeune européenne, venue faire une thèse au Cambodge sur les médecines parallèles, a rencontré cette femme. Après avoir sympathisé, la prêtresse a décidé d'initier la jeune fille à ses médecines. Mais cela demande de la force de caractère. Continuant ses recherches, la jeune fille est partie faire un périple dans les provinces du nord et de l'ouest du Cambodge. A son retour, elle alla rendre visite à son amie qui telle une pythonesse lui a fait reproche de son voyage «qu'as-tu été faire là-bas ?, il n'y a rien et ils ne savent rien » alors que ce voyage avait été décidé bien après sa dernière visite et qu'elle ne lui en avait pas parlé.....

Laurent est avide de la connaissance de ce peuple du Cambodge profond. En nous servant le thé accompagné d'une coupelle d'un miel fort et parfumé, il nous en conte l'origine. Ainsi, il a fait la connaissance d'un chasseur de miel. Rendez-vous pris, le « sans âge » l'attend aux portes de la jungle, accroupi en tirant sur une bouffarde dont le tuyau est perdu depuis longtemps. Les voilà en forêt dans les collines. Laurent et un collègue embarqué dans l'aventure, transpirent à grosses gouttes et peinent à suivre le vieillard qui se faufile dans la jungle comme un retraité parcourt son jardin chaque matin et qui est obligé de les attendre.

Au milieu de la forêt, ils découvrent enfin un essaim accroché à une branche aérienne. Le vieil homme est aussi un champion d'escalade à main nue. A la pointe des orteils et à la force des bras, il gravit le tronc lisse jusqu'à toucher l'essaim. Il a affirmé à Laurent, qu'il savait parler aux abeilles et qu'elles ne le piqueraient pas. Ce qui se vérifie. Cependant, de sa ceinture, il sort une petite torche qu'il enflamme en réduisant son assise à un demi orteil. Il chasse les abeilles puis coupe la branche d'un coup bref de coupe-coupe avant de redescendre promptement en emportant son butin. C'est quand même au milieu d'un nuage d'abeilles et pas très rassurés que les trois compères sortent de la jungle.

Cette méthode détruit malheureusement l'essaim aussi Laurent a-t-il tenté de démontrer à son vieil ami qu'on pouvait élever les abeilles. La ruche de démonstration fonctionnait quasiment lorsque les fourmis l'ont découverte. En moins d'une journée tout était fini.

Nous devons aller au marché de Kampot de bonne heure mais les barangs proposent et les cambodgiens disposent. C'est finalement en début d'après-midi que Laurent est libre. Il nous propose de visiter un temple pré-ankorien (6ème siècle environ). Nous voilà parti sur la piste en latérite.



Le décor est fantastique : petites maisons cambodgiennes, rizières dans tous les tons du vert clair (c'est l'époque des moissons et le riz est à différents degrés de maturité selon les parcelles), buffles et vaches, palmiers à sucre, petits chemins à peine marqués entre les herbes.

La circulation, sur la piste, est uniquement composée de vélos et de mobylettes. Certaines motos sont équipées d'immenses paniers en osier servant de sacs. Ce sont des marchands qui viennent s'approvisionner chez les maraîchers dans les nombreux jardinets avoisinants.



La visite du temple commence mal. Certains fainéants se sont institués gardiens des lieux et tentent de nous arracher quelques dollars. Un «motodop» a trimballé un routard jusque là et dans un mauvais anglais lui raconte n'importe quoi. Prise de bec avec Laurent. Mais lorsque celui-ci leur reproche en khmer leur inculture et aussi de laisser les gens pénétrer dans le site sacré en tenue débraillée, le débat est vite clos. Il leur rappelle, toujours en khmer, que moins d'un mois auparavant, il a servi de guide au secrétaire d'état au Tourisme dans ce lieu.

Le site lui-même est une grotte située à mi-hauteur d'un de ces gros cailloux qui parsèment la plaine. Un escalier en béton a été même édifié tout récemment. Arrivés sur une petite plate-forme, nous redescendons ensuite dans une faille où une stalactite et une stalagmite énormes sont enfermées dans un petit temple en brique de latérite. Nous respectons le lieu alors que le faux guide, le touriste débraillé et le « gardien » y pénètrent sans respect. Il paraît qu'aux phases de la lune, les rites sont encore pratiqués avec ferveur.



Du haut de l'escalier, nous avons une vue magnifique sur la rizière, les petites maisons avec leurs jardinets et les trous d'eau. La piste qui nous a mené jusque là est si étroite que Laurent doit reculer pour croiser une motocycliste à sacoques en osier. Il reconnaît une des maraîchères qui lui vend ses salades, récoltées à 16h00, achetées à 18h00 et dans l'assiette à 20h00.

Nous repartons à travers la rizière en direction de Kampot. Petite halte chez le fleuriste pour charger le bougainvillier acheté hier. Laurent se laisse encore tenter par quelques plants pour ses jardins mais le fleuriste ne veut pas trop se démunir car il garde les plantes pour le mariage de sa fille qui aura lieu dans deux jours, elles seront en vente après les festivités.

A Kampot, Jean-Bernard fait un tour d'internet le temps que Laurent et Geneviève fassent les derniers achats de Noël, les dernières guirlandes et des légumes.

Vivi est au bord de la route, en train de préparer une charge de bois et A Kneth descend vite pour nous aider à porter nos colis jusqu'à la cuisine.

Laurent et A Kneth installent les guirlandes. Nous allons prendre notre douche pour effacer les poussières de la route, l'eau est toujours aussi fraîche.

Laurent a posé un écriteau sur son enseigne « soirée privée ». Les chaussures sont au pied du bougainvillier. La fête de Noël peut commencer. Le lodge voisin a mis la sono à fond, tout le répertoire de Noël y passe « Douce nuit, sainte nuit », « gloria in excelsis », « il est né le divin enfant »..... en boucle... Ca nous change du karaoké.

Et d'ailleurs voilà que c'est Noël !

Mila s'est faite belle. On la croquerait cette petite cambodgienne. Jo Hann a mis un short et une chemisette propre, il est lavé et peigné !



Tchoep, Vivi, Laurent et A Kneth ont sorti leurs habits du dimanche. Les deux jeunes femmes sont ravissantes.

Même le père Noël est passé. On déballe les cadeaux.

A Kneth reçoit un pantalon/short et un chemise à carreaux. Tous lui disent qu'il va pouvoir courtiser la fille de la boulangère/marchande de glaces (la gamine qui lui prêtait son vélo lorsqu'il n'en avait pas encore pour aller à l'école, A Kneth pédalait et elle était en amazone sur le porte-bagages !)

Vivi reçoit également un pantalon et un chemisier, elle part aussitôt se changer dans un coin du restaurant avant de revenir se faire photographier.

Tchoep qui reçoit des boucles d'oreilles, va même jusqu'à embrasser sa belle-mère, ce qui est une marque de reconnaissance presque éternelle.

Mila qui a reçu également des vêtements, va les essayer et revient se faire photographier comme sa mère et A Kneth .

Il y a aussi un ours en peluche rouge et un lapin boîte à musique pour Rasmey.

Laurent trouve dans ses chaussures un élagueur pour ses arbustes et Jo Hann, une panoplie de bricoleur, du lego, des cubes, des play-mobil, des c.d Cadeaux à profusion. Difficile de comparer avec nos enfants occidentaux quand on sait que Vivi, lors de son dernier séjour à Kep, avait récupéré les pots de yaourts pour les offrir aux enfants de son village comme éléments de dînette.

Mila a retrouvé sa tenue de tous les jours et joue maintenant avec Jo Hann.

Il est l'heure de passer aux choses sérieuses. Le cuisinier est retourné à ses fourneaux, Vivi et Tchoep ont retrouvé leurs tenues habituelles, Tchoep, en particulier, son espèce de pyjama rose qui serait chez nous l'équivalent d'un vieux jogging délavé dans lequel on se sent si bien pour traîner le dimanche matin.

Foie gras, Sauternes 1995, la tradition est respectée. Puis deux plats de poissons, crevettes et calamars avec des légumes et des nouilles chinoises. Tarte aux pommes au dessert avec un Anjou moelleux tri-sélectionné 1995 également pour faire descendre la tarte aux pommes faites par la grand-mère pour apprendre à A Kneth.

La rencontre de la gastronomie occidentale et des traditions culinaires extrême-orientales se passe plutôt bien.

Puis Vivi et A Kneth se joignent aux petits pour jouer avec les cadeaux de Jo Hann. Ils redécouvrent une enfance qu'ils n'ont jamais eu.



### Jeudi 25 décembre 2003

Jour ordinaire pour le Cambodge. La petite barque de pêche au moteur à échappement libre nous réveille alors que le jour n'est pas encore levé et les coqs se mettent de la partie...

Du côté de la famille, tout le monde est plus ou moins grippé. Laurent transforme sa voiture en ambulance : tout le monde chez le docteur !

Nous prenons tranquillement notre petit déjeuner sur la terrasse de notre bungalow.

Ce n'est pas tout à fait un conte de Noël mais voici l'histoire d'A Kneth et comment il est devenu un de nos petits-enfants :

Il était une fois deux jeunes et jolies cambodgiennes liées d'une amitié très forte, d'une de ces amitiés qui, en Extrême-Orient, peuvent être plus fortes que les liens de sang.



A l'âge de l'amour, l'une épousa Luna, le père de Tchoep et l'autre s'épris d'un chinois de la ville. Or, on a beau être une belle et sensuelle jeune fille aux grands cheveux de jais et à la peau presque blanche, il est des conventions que l'on ne peut transgresser. L'amant chinois ne pouvait épouser... mais leur amour était aussi fort et passionné. Ainsi naquit A Kneth. Le chinois ne le renia point et contribua à l'entretien de la mère et de l'enfant.

Pourtant, un jour, le chinois dut se plier aux traditions et conventions du milieu familial. Il épousa une jeune femme de son sang et de sa condition et fut forcé de renoncer à l'amour de la jeune cambodgienne. Il lui annonça donc par une lettre solennelle qu'il mettait un terme à sa liaison et par la même occasion qu'il cessait toute contribution à l'entretien de sa maîtresse et de son fils.

Le lendemain matin, A Kneth découvrit sa mère morte avec, à ses côtés, la lettre et une bouteille de désherbant qu'elle avait bu. Il avait 7 ans.

Bien que l'amie de cœur soit décédée et en égard à leur amitié, son mari et ses enfants recueillèrent A Kneth. Tchoep lui servit de mère et Chayan, son frère aîné, de père - il est le seul qu'A Kneth appelle papa - Puis Luna rencontra Vivi et il y eut Mila et Tchoep partit travailler au Marco Polo à Kampot. Avec son maigre salaire, elle arrivait à assurer la retraite de son père, l'éducation de ses derniers frères et sœurs et d'A Kneth et c'est Oun, sa jeune sœur, qui s'occupa de lui.

Tchoep épousa Laurent et ils continuèrent ensemble à subvenir aux besoins de sa famille et d'A Kneth. Oun épousa Kao, son copain d'enfance et la vie pour A Kneth, devint difficile car Kao était du genre plutôt égoïste et ne le considérait pas moins qu'un esclave. A Kneth finit l'année scolaire et vint passer les vacances à Kep.

Après avis du conseil du village et surtout du grand frère, il fut décidé qu'A Kneth resterait à Kep et que Tchoep et Laurent deviendraient ses tuteurs.

Et la vie continua à Kep. A Kneth reprit le chemin de l'école, prenant son rôle de grand frère de Jo Hann très au sérieux.

Tchoep était la cuisinière du lodge et A Kneth la regardait faire. Un jour, Tchoep partit au village (où vit sa famille dans le nord-est du Cambodge, à une journée de route en mini-bus ou en voiture) pour le mariage de son plus jeune frère et comme Laurent ne pouvait fermer le lodge, il fut donc décidé qu'A Kneth prendrait la toque de cuisinier en chef. Après une semaine en solo, l'expérience fut concluante. Lorsque Tchoep revint du village, la place était prise. De plus, Rasmey s'annonçait, Tchoep n'insista point pour reprendre sa place et A Kneth, du haut de ses quinze ans, se découvrit des talents insoupçonnés.

La cuisine traditionnelle cambodgienne est déjà excellente mais elle n'est pas figée. A Kneth sait la valoriser tout en restant extrêmement agréable pour nos palais européens.

Lorsque Bertrand Tavernier vint à Kep pour le repérage puis le tournage de Holly Lola, certes il eut d'excellentes relations avec Laurent car celui-ci totalement immergé dans le Cambodge profond, fut un consultant précieux mais les crevettes au pastis d'A Kneth et ses autres spécialités furent aussi un ciment tout aussi efficace.

Depuis hier soir, le jeune chef a ajouté la tarte aux pommes (celle de l'enfance de Jean-Bernard) à la liste de ses spécialités. Laurent qui s'inquiète de son avenir, pensait confier A Kneth à une amie qui tient une école de cuisine à Siem Reap pour parfaire ses connaissances mais lorsque la jeune femme l'a vu cuisiner, elle le voulait comme professeur et non comme élève, ce que Laurent n'a pas dit au jeune prodige pour ne pas qu'il attrape la grosse tête.

Dés qu'il revient de l'école, A Kneth participe aux travaux ménagers, il doit faire ses devoirs et faire sa lessive personnelle en veillant à l'entretien de son uniforme - un short bleu marine et une chemise blanche - que le maître exige impeccable, avant de prendre son service à la cuisine. C'est comme ça ici, dès qu'ils acquièrent un peu d'autonomie, les enfants participent aux charges de la maison. Ne voyons-nous pas des bambins de six-sept ans emmener la vache pâître sur les bords de route. D'autres pêchent dans les trous d'eau qui bordent les rizières, le repas du soir.

A Kneth a détrôné de la première place de la classe, sa copine, la fille de la boulangère/marchande de glaces, avec un écart de point significatif.

Dans les premiers jours de son arrivée à Kep, il fut envoyé faire des courses au hameau du cheval blanc avec l'argent nécessaire pour prendre un motodop, la route étant longue. Connaissant que trop la valeur de l'argent et surtout d'un riel, il fit l'économie du motodop et la route à pied et à son retour, il eut une grosse crise d'asthme. Depuis A Kneth est soigné pour une bronchite chronique par un jeune docteur qui lui donne le traitement semaine après semaine et qui lui a interdit le sucre. En observant soigneusement le traitement, ses problèmes disparaissent mais c'est difficile pour un enfant de ne pas manger de bonbons. Il va mieux et il a beaucoup grandi.

A la dernière rentrée scolaire, Laurent lui a offert un vélo et Tchoep ne s'occupe plus du développement de son anatomie intime. Tout est normal maintenant et nous entendons souvent Laurent dire : « nous avons trois enfants ».

A Kneth n'est pas très grand, il paraît n'avoir que douze ans mais on sent dans son regard et son attitude, une volonté de vivre et de s'en sortir que ses conditions de vie actuelles devraient favoriser.

A Kneth est donc devenu notre sixième petit-enfant.

Laurent nous conduit à Kampot pour la messe de la Nativité.

Le père Olivier, assisté d'un très jeune prêtre cambodgien, guitariste de surcroît, préside l'office qui a lieu au premier étage d'un bâtiment.



Toute l'assistance assez jeune est assise en tailleur sur le plancher. C'est la première messe de Noël depuis 1970. Beaucoup de jeunes étudiants, habitants des villages très éloignés, sont logés dans la communauté de Kampot, pendant l'année scolaire. Les chrétiens n'ont pas le droit au Cambodge, de faire du prosélytisme en dehors de leur propriété mais la petite communauté qui se rassemble autour des deux prêtres pourrait compter quelques élites à court terme. La messe dite en khmer se termine par une mini procession à la crèche installée sur le balcon. Les bâtonnets d'encens s'accordent sans problème au rite chrétien.



Deux autres français aussi assistent à la messe. L'un, marié à une cambodgienne et père de deux enfants est là depuis sept ans. L'autre, originaire du nord de la France vient d'arriver pour le compte d'une ONG. Nous bavardons peu de temps car Laurent est revenu nous chercher alors que nous devons rentrer en motodop., car la consultation chez le pédiatre s'éternise et c'est entre chien et loup que nous revenons sur Kep par une route encombrée de chars à bœuf, de vélos et de motos sans lumière.

Dans les campagnes, on brûle les chaumes des rizières, seuls lumignons qui jalonnent l'espace.



Au retour, Laurent est en colère. Il a raté quatre américains qui avaient réservé. Au dernier moment, ils ont préféré aller chez l'autre français sans se sentir obligé de payer la réservation annulée. De plus, Laurent avait refusé du monde puisqu'ils avaient réservé.

Surtout, ce qui met Laurent en colère, en dehors de l'attitude grossière des supporters de G. W. Bush, c'est l'ouverture qu'il pouvait espérer avec leur relation, quoique globalement, les anglo-saxons ne sont pas une clientèle spécialement recherchée, exigeants et radins, imbus de leur supériorité et peu ouverts aux réalités du Cambodge qu'ils ignorent superbement depuis leur bulle aseptisée. Mais il faut vivre...

Vivi et A Kneth se prennent en cœur une belle engueulée d'autant plus qu'un couple de cambodgiens est en train de visiter le terrain, peut-être des espions de son « ami » d'en dessous.

Pas triste, la journée de Noël ! Mila est malade. Le médecin, vu ce matin, n'a pas donné grand chose et le pédiatre, vu ce soir pour Rasmey, n'a donné que de l'eau distillée pour lui laver le nez..... Laurent est encore plus en colère devant tant de laxisme. Il peste contre son beau-père qui se contente de vivre au jour le jour aux crochets de ses enfants - ce qui est quelque chose de normal ici - il n'anticipe pas et laisse la santé de Vivi et de Mila se dégrader. Mila a les bronches prises. Vivi résiste mieux mais n'est pas en grande forme.

Jo Hann, lui, va mieux. Il était tout souriant cet après-midi, il a mangé avec nous en picorant dans l'assiette de son père et se faisant ouvrir les rambustans par son grand-père.

### Vendredi 26 décembre 2003

Beau temps, chaleur douce, pas d'humidité, pas de vent. Le bonheur est au Cambodge. Nous dormons toujours portes et fenêtres ouvertes, il fait assez frais la nuit mais le matin, nous ouvrons les yeux sur le bleu de la mer, les cocotiers et la forêt en dessous de notre terrasse.

Petit déjeuner sur notre belvédère particulier, lecture, toilette, écriture rythment ce début de matinée.

Le temps s'écoule ainsi et après le déjeuner, il faut faire un effort violent pour chausser les tennis et marcher un peu hors du lodge. Nous partons vers la piste qui longe le parc national mais lorsque nous trouvons une route qui descend vers la plage de Kep, nous l'empruntons.

Que d'évolutions en dix-huit mois. Le front de mer s'étend du côté où le sable a tendance à surpasser la vase. La promenade du bord de mer est bétonnée et il y a même un artiste du béton armé qui est en train de faire un crabe de trois mètres d'envergure pour donner à cet endroit un air de riviera, avec la maquette à proximité.

Les bâtiments de la municipalité sont flambant neufs, un politicien (inutile d'ajouter creux et corrompu, ils le sont tous) a fait construire une superbe maison sur la colline qui domine le front de mer. Les vieilles maisons rongées par les bombes et le sel ont été rasées, leurs squatters ont été dédommagés par un bout de terrain dans les collines jusqu'à une prochaine éviction.



Lorsque le coucher du soleil sur le Bokor s'annonce, nous faisons demi-tour.

Le staff du lodge a le sourire ce soir. Le lodge est quasi complet et les réserves de poissons et de crevettes sont à zéro.

A Kneth dans sa cuisine embraye la vitesse supérieure. Tout à coup, Vivi et Tchoep s'en prennent une. On a beau ne pas comprendre le khmer, les intonations de voix de Laurent ne laissent pas d'ambiguïtés. Tout simplement, elles sont venues chercher des couverts dans le restaurant et ne les ont pas rapportés. Mais l'algarade est de courte durée. Le sourire cambodgien revient vite sur les visages des jeunes femmes qui comprennent bien que la réputation du lodge se bâtit sur la qualité (relative) du service offert.

Mila est toujours mal fichue. Vivi l'emmènera chez le docteur demain et en profitera pour revenir avec un chargement de crevettes. Ce soir, nous avons eu des crevettes au pastis, demain nous souhaitons tester celles au poivre vert...

Tisane et un petit verre d'alcool de riz offert par « le patron » à tous ses clients clôturent notre soirée. Dans la douceur de la nuit cambodgienne, nous regagnons notre bungalow.

Le couple d'américains qui loue l'autre bungalow, anime la soirée du jeune couple anglais revenu au «Bout du monde» pour son calme après un tour au Bokor et au Marco Polo de Kampot.

Les jeunes anglais ont raconté à Laurent qu'il y avait eu une panne d'électricité à Kampot le soir de Noël et que le Marco Polo - créé par l'italien David où Tchoep a travaillé et revendu à des prétentieux de Phnom Penh - n'avait pas de groupe électrogène pour fournir la clim à leurs clients et maintenir les frigos en état. Les clients ont fui dès le matin. La réservation faite par les jeunes anglais n'avait pas non plus été enregistrée et, faute de place, ils ont logé chez le manager.

### Samedi 27 décembre 2003

Le vent s'est levé dans la nuit et le petit matin a été plutôt frais. Vers les 3h00 du matin, le bateau à échappement libre part en pêche, un second bateau qui l'accompagne devrait faire réviser son échappement. Il nous faut attendre qu'ils soient assez éloignés pour nous rendormir.

Lorsque le jour se lève, le gecko et les écureuils font la sarabande. Chaque toiture a son gecko au cri si caractéristique d'où son nom, grand consommateur de vermine en tout genre mais spécialement de papillons.

C'est finalement Tchoep qui nous sort du lit en nous portant le petit déjeuner sur la terrasse. Il est tellement agréable de rester sous la couette en contemplant la mer que nous n'avons aucun remord à nous complaire dans cette indolence.

Cette nuit « fuite d'eau » chez « le » voisin. Sûrement un tuyau mal collé qui a sauté. Du coup après avoir perdu plusieurs mètres-cube d'eau, le vietnamien a coupé la lumière et son groupe au lieu de le laisser tourner toute la nuit, comme d'habitude.

Nous passons deux heures à Kampot. Ce qui compte tenu des vingt cinq kilomètres de route médiocre (elle est en réfection) nous prend pas mal de temps. Laurent laisse son père devant internet le temps d'aller faire ses courses. Jean-Bernard découvre enfin que lorsqu'un message fait plus de dix lignes, il est irrémédiablement perdu. Il fait donc une série de petits messages courts pour Julien qui tient les rênes des Ubats. Julien a réussi à faire fonctionner la chaudière à gaz (elle a son âge...) pour le chauffage et la douche. Ce qui n'est pas mal comme exploit. Après la neige, la pluie est revenue : les vacances de Noël dans les Pyrénées, c'est pas terrible pour l'instant.

Geneviève initie notre « sixième petit enfant » à la tarte aux pommes, transmission du savoir. La gastronomie s'internationalise au « Bout du monde ».

### Dimanche 28 décembre 2003

Temps frais et brumeux ce matin. Notre activité d'hier ne fut pas exceptionnelle mais nous avons dormi comme des loirs, la porte toujours ouverte sur la nuit... et les bruits des moteurs des barques de pêcheurs.

Dans la soirée d'hier, Laurent et Tchoep ont eu la visite de leur amie, la jeune cambodgienne jadis abandonnée par son futur mari. Elle est maintenant « en ménage » avec un américain, jaloux comme un poux qui lui a promis de l'emmener aux U.S. Les promesses n'engagent que ceux qui y croient, c'est bien connu. Il est tellement jaloux qu'il a préférerait s'installer dans un autre lodge de Kep car il croit que Laurent est un ex de sa chérie.

Parait qu'elle faisait aussi fantasmer A Kneth surtout lorsqu'elle s'habillait ultracourt et ultra suggestive (c'était l'époque où son moral allant mieux, elle repartait « en chasse ») Il s'arrêtait de travailler pour la regarder, bouche ouverte, yeux fixes. Même s'il ne parait que douze ans, ses quinze ans sont bien là surtout dans un pays où l'on est mûr précocement.

En attendant, il lui faut assurer son rôle de cuisinier en chef... et se faire remonter les bretelles quand ça ne va pas assez vite ou, comme hier soir, quand la cuisine n'assure pas alors que les clients commencent à s'impatienter en terrasse.

Hier soir, les clients sont partis longtemps après que nous dormions, preuve qu'une fois l'estomac satisfait, ils ont succombé à la magie du lieu.

Ce matin, tout le monde est de bonne humeur. Mila va mieux et Vivi a retrouvé son grand sourire. Vivi, la fille de la rizière. Il est temps de parler un peu d'elle.

Nous l'avons rencontrée la première fois lors du mariage de Laurent et de Tchoep : la belle-mère officielle. Plus que réservée, timide même, impressionnée par cette famille barang qui semblait les dédaigner, eux les paysans pauvres du Cambodge. En fait à l'époque, nous avons été accaparés par une tante revenue d'Amérique où elle avait fait fortune. Vaste maison en dur, voiture, elle affichait sa réussite matérielle. Elle nous empêchait d'avoir le contact avec la famille de Tchoep. Lorsque nous avons compris son jeu, la cérémonie du mariage était presque finie.

Après la visite des temples d'Angkor et notre séjour à Kep, et avant de repartir du Cambodge, nous avons demandé aux parents de Tchoep de nous héberger, ignorant complètement la tante. Nous leur avons fait un plaisir immense. Ils nous ont laissé leur chambre, acheté une natte neuve et un ventilateur ... avec notre argent transitant par la poche de Laurent puis celle de Tchoep car ils n'en avaient pas les moyens. Nous ne pouvions imaginer leur dénuement.

Nous nous souvenons encore de la démarche raide de Vivi, balançant les bras devant le corps, très « jeunesse communiste » du Kampuchéa démocratique.

Vivi est une jeune cambodgienne des rizières à l'est de Phnom Penh. Elle se maria et eut trois enfants. Une histoire banale mais voilà que le mari l'abandonne pour une maîtresse que nous pouvons imaginer un tant soit peu pulpeuse. La vie est dure, très dure pour faire vivre et nourrir sa petite famille sans l'aide d'un mari. Elle n'a pas d'autres solutions que de se louer pour le travail dans les rizières. Très dur, le dos courbé sous le soleil, les pieds dans l'eau pour le repiquage et encore courbée sous le soleil pour la moisson.

Et puis un jour, le mari est de retour et Vivi pense que la vie de nouveau lui sourit.

Un matin, elle va au marché et lorsqu'elle revient, la maison est vide. Le mari est parti avec les enfants. Il ne reviendra plus et elle ne reverra plus ses trois enfants.



Une grande tristesse et une grande lassitude l'habitent alors. La vie n'a plus de sens et excessive comme savent l'être les cambodgiennes, le suicide paraît être son avenir. Mais son destin, c'est ce voisin beaucoup plus âgé qu'elle, veuf depuis six-sept ans qui lui tend la main et l'aide à refaire surface.

Ainsi naquit Mila, ce qui marqua son entrée dans la famille de Tchoep. La jeune femme a presque le même âge que la fille aînée de la maison et elles sympathisent vite. Il faut les voir prendre des foux-rires ensemble.

Depuis que Tchoep est à Kep, Vivi est venu la soutenir moralement au moment des naissances de ses deux petits et aussi aider pour la saison touristique, complétant ainsi les maigres revenus gagnés dans la rizière. Son mari l'accompagne quelques fois mais ses séjours se terminent souvent dans la douleur car ses conceptions en matière de construction et de gestion du lodge ne sont pas les mêmes que celles de Laurent et de plus, il a tendance à penser que son gendre barang est une machine à dollars dont il convient d'extraire un maximum pour leur permettre d'oublier la terrible période khmer rouge.

Vivi, aujourd'hui, a environ trente-cinq ans. Le port de tête et l'allure sont toujours fiers et nobles. En d'autres circonstances, sa peau légèrement sombre, sa grande chevelure noire, ses pommettes hautes et ses yeux en amande lui auraient valu une couverture de magazine de mode. Elle plaisante en travaillant avec cette belle-fille à peine plus jeune qu'elle et avec qui elle s'entend à merveille oubliant définitivement la période d'avant.

Laurent s'amuse souvent avec un pendule à connaître le nombre d'enfants qu'a une femme et il peut dire aussi s'il s'agit de garçon ou de fille. Il a « fait » le pendule à Vivi : elle n'a qu'une fille.....

De lecture en discussion, la matinée passe. Mâ fabrique des bijoux en perles sous l'œil attentif des enfants. A Kneth donne une bague à Mila et c'est maintenant Jo Hann qui attend la sienne.

Alors que nous évoquons le fonctionnement du restaurant et de l'utilisation des déchets (y compris les huiles usagés, les restes de repas et de poisson) nous parlons du sort du cochon. Vu que la cuisine est centrée sur les produits de la mer, la viande du cochon a peut-être un arrière goût de crevettes. On ne peut pas savoir car le cochon est acheté par une marchande de cochons et la viande ne revient pas au lodge... sauf la tête. Pour se faire pardonner le sacrifice de la bête, la tête est cuisinée puis offerte aux génies de la terre - ces génies qui habitent les petits temples que l'on voit devant toutes les maisons. Puis le génie étant rassasié, on mange le reste en famille....

L'histoire du jour : entre le lodge de Laurent et celui de son voisin, il y a une bande de terre non cultivée où était établi le zoo pendant les années fastes de Kep. Pendant deux jours, une équipe de quatre hommes est venue défricher. Ce matin le propriétaire est arrivé. C'est un ami de Laurent et lui demande des explications. Celui-ci l'envoie voir le voisin. Il apprend ainsi que personne n'avait été mandaté pour nettoyer le dit terrain. Par contre un escroc habile s'est fait passer pour le propriétaire et l'a vendu au voisin qui s'est empressé de le faire nettoyer. Celui-ci a versé 1000 \$ d'acompte qu'il ne reverra probablement pas même si la police rattrape l'usurpateur.

### Lundi 29 décembre 2003

Pleins de bonnes résolutions ce matin ! le temps est gris, la mer et le ciel se confondent sans qu'il soit possible de dire où est l'horizon.

Tchoep nous porte le petit déjeuner sur la terrasse, privilège que nous envient les anglais Rachel et son copain « Wilkinson » (à qui il ressemble...).

Après cela, nous faisons le tour de la colline. Laurent devait partir de bonne heure pour aller faire réparer - bricoler plutôt - sa voiture mais les clients passent et le retardent.

Le fait de faire le tour de la colline permet de se rendre compte de l'évolution du Cambodge. Nous avons suivi cette piste, lors de notre dernier séjour avec Laurent et sa jeep « Willis ». Il y avait des travaux et il avait du rebrousser chemin tandis que nous finissions le tour à pied pour revenir au lodge. Nous avons le souvenir d'un pays sauvage. Les jardins sont nettoyés, la jungle est repoussée, des travaux d'infrastructure ont été faits. La partie parc naturel est restée sauvage mais la partie privée est en pleine évolution. Nous avons aussi l'impression que les gens n'ont plus peur de se montrer, qu'ils veulent sortir de cet état d'arriération où la période khmer rouge les a conduits et maintenus. Malheureusement, le ciel est trop gris pour faire de bonnes photos pour témoigner de cette évolution.

A mi-chemin, nous pouvons admirer le panorama, malgré le temps couvert, nous apercevons d'un côté les îles vietnamiennes et de l'autre, les marais salants sur la route de Kampot. Nos pas croisent ceux d'un cerf qui ne nous a pas éventé et qui nous approche à moins de dix mètres.



Laurent nous avait annoncé une ballade de trois heures et un peu plus de deux heures plus tard, nous sommes de retour au lodge. Retour bien apprécié de Tchoep car un « collègue » de Laurent est attablé devant l'apéritif. Il s'agit du patron d'une guest-house de Sihanoukville qui fait visiter le pays à toute sa famille. Il aurait voulu déjeuner avec des plats de viande mais ce n'est pas le point fort de la maison. De plus, avec l'absence de Laurent, la coordination est difficile et les glaciers sont vides.

Nous réussissons, cependant, à servir une assiette de crudité et un café à un couple d'autrichiens à qui nous faisons visiter la seule chambre disponible.

Pendant ce temps, nous entamons la discussion avec Patience, une cliente arrivée ce matin. C'est une australienne de Sydney qui connaît Lourdes et la France, son père étant un francophile convaincu. La conversation s'est ébauchée en français mais rapidement c'est en anglais que nous échangeons avec cette jeune avocate de l'Australian Navy. Elle envie un peu les conditions très favorables de Julien dans notre Armée de l'Air.

Patience et son amie, Jane, ont fait Battambang, (à l'ouest de Seam Reap) - Phnom Penh - Kampot en moins de vingt-quatre heures c'est-à-dire pratiquement la traversée complète du Cambodge du nord-ouest au sud et sont complètement mortes de fatigue. Connaissant l'état des routes et les modes de transport, ce n'est pas étonnant.

De l'autre côté du chemin, le voisin persiste dans son erreur et fait clôturer le terrain qu'il a acheté à son faux-proprétaire. Il va y avoir du spectacle sous peu.

Nous avons moins de contact avec Christian, le cycliste du tri postal. Il souhaiterait avoir un bungalow pour la qualité de vie mais nous ne l'avons jamais vu au restaurant. Or, le bungalow est le pôle d'attraction pour amener des clients au restaurant. Qui plus est, il voudrait obtenir une réduction substantielle du « loyer ». Il n'y a que deux bungalows de terminé. Nous en occupons un et l'autre, libéré à midi, est aussitôt loué à des nouveaux clients. Lors d'un précédent séjour, Christian voulait faire construire une petite maison cambodgienne sur le terrain de Laurent pour installer une location de VVT. Mais cette année, comme Laurent veut vendre, il n'est plus question de construction. De plus, ce serait à lui de fournir les vélos. Ayant bien trop de choses à gérer, Laurent ne veut pas en entendre parler. Autant dire que leurs relations se détériorent. Laurent a laissé la grande chambre à Christian qui y fait même sa cuisine et remplit lui-même la glacière prêtée par la maison comme s'il avait peur que Sa Mon, le policier-motodop, l'anarque sur le prix du pain de glace quand il vient faire sa livraison au lodge.

Du reste, voici Sa Mon qui vient livrer la glace et... faire son rapport. « Radio-Bambou » comme l'appelle affectueusement Laurent. Sa Mon est policier mais son salaire est tellement faible, 15 \$ par mois seulement, que pour faire vivre sa famille, il loue la deuxième place de sa mobyette, ce qui lui rapporte nettement plus. C'est Laurent qui lui a appris l'anglais contre des cours de khmers. Ils s'entendent bien, même si Sa Mon n'est pas très clair dans ses conceptions commerciales et pense souvent que Laurent gagne facilement des sous en rentant dans son hamac, leurs épouses s'entendent également, Jo Hann et leur fils ont quelques mois de différences. Laurent aiguille vers lui les amateurs de ballades en bateau ou de motodop et ne prélève pas de commission, pratique pourtant tout à fait normal dans ce pays. Seule ombre au tableau, les conditions d'hygiène dans lesquelles ils vivent dans le centre de Kep ne correspondent pas aux normes imposées par Bruxelles et Laurent et Tchoep ne veulent pas que Jo Hann aillent jouer chez Sa Mon.

Laurent est revenu de Kampot avec une mobyette prêtée par le loueur chez qui il envoie tous ses clients qui veulent utiliser ce mode de locomotion pour visiter le pays sans être dépendant d'un motodop. Le garagiste a du travail à faire sur la Jeep et le service du restaurant ne peut pas se passer de lui.

Mardi 30 Décembre 2003

Beau temps, pas de vent. Le bleu du ciel et de la mer sont intenses. Cela tombe bien car nous avons programmé une sortie à l'île du Lapin. Ce n'est pas une découverte pour nous puisque, lors de notre dernier séjour, nous avons loué une barque à un pêcheur et nous avons déjeuné sur la plage « rien que pour nous ». Cocotiers et sable blond... Ensuite, nous avons caboté entre les trois ou quatre îles appartenant au Cambodge, les autres appartiennent au Vietnam et les pêcheurs n'aiment pas s'en approcher. Au retour, Vivi avait rouspété parce que Jo Hann avait bruni..., la peau de son petit-fils n'avait plus momentanément la couleur blanche si prisée au Cambodge !!

Donc à 9h30, Sa Mon, le policier-motodop, est au rendez-vous escorté par trois autres motodops.

Jo Hann nous prévient que \*\*\*\* est là. Il a baptisé Sa Mon « oncle Mon qui raconte des conneries » (traduction libre).

Les deux anglais et les deux australiennes ont un motodop pour deux et nous, les vieux, un chacun. Sa Mon se fait un point d'honneur de prendre Jean-Bernard et Geneviève à un freluquet qui a toutes les peines du monde à contrer les mouvements intempestifs de sa passagère, pas du tout rassurée.

Nous attendons Patience repartie avec son chauffeur jusqu'au marché de Kep chercher des fruits puis Sa Mon nous confie au « capitaine » de la barque et nous embarquons.

Là aussi, ça évolue, les pêcheurs n'ont plus le droit de prendre des touristes et ceux qui assurent le service régulier doivent être équipés de brassières en nombre suffisant. Sa Mon, tout policier qu'il est, a même failli avoir une amende parce qu'il ne voulait pas faire cette dépense. Il y a un autre loueur sur la plage de Kep avec trois barques en plastique bleu et moteur hors-bord qui amène également les touristes vers l'île du Lapin.

La traversée est assez courte, une vingtaine de minutes. Le bateau nous dépose sur la première plage, à l'abri des cocotiers. Il y a déjà du monde en train de bronzer. Ce n'est plus l'île déserte juste occupée par les éleveurs d'algues. Le bateau repart et reviendra nous chercher à 16h00 !

Les anglais et les australiennes s'en vont de leur côté et partent pour un tour de l'île sans même un mot d'explication. Nous étendons nos serviettes sur le sable à l'ombre des cocotiers et nous nous baignons aussitôt dans une eau claire, le sable descendant en pente douce en fait une plage très agréable.



Mais que les choses ont changé ! Il y a des paillotes qui servent des repas sur des tables. Il est même possible de passer la nuit sur l'île et nous nous rendons compte que les cambodgiens qui, maintenant, ont l'autorisation de tenir ce commerce, s'emploient à maintenir l'île et la plage propres.

Laurent nous dira qu'un projet d'hôtel est à l'étude. Comme à Kep, le tourisme est en pleine expansion dans tout le Cambodge.

Entre deux baignades, déjeuner léger d'une salade préparée par Tchoep. Les quatre jeunes touristes ne se sont baignés qu'une fois et sont prêts bien avant nous, pressés de rentrer. Pour nous, nous nous trouvons très bien sur cette île d'autant plus qu'à partir de 15h00, les touristes commencent à repartir.



Nous avons fait un quart du tour de l'île, le long de la grève et sommes revenus par un petit chemin qui relie une ferme marine (algues) à la plage de « débarquement » sur la cote opposée. Ce chemin passe par un petit col qui sépare le monde des touristes et celui des travailleurs de la mer.

Nous embarquons à 16h00 comme prévu. La mer est assez formée et nous embarquons pas mal d'eau. Les vagues nous mouillent consciencieusement à tel point que Jean-Bernard met un gilet de sauvetage en guise de Kway. En plus, le moteur cafouille allégrement et c'est peut-être pour cette raison que le pilote nous ramène directement au lieu de faire le tour de l'archipel. Le motodop-freluquet pompe énergiquement pour éviter que nous ayons les pieds dans l'eau.

Débarquement rapide sur la plage et retour en motodop. Sa Mon a requis un collègue plus musclé et Geneviève revient plus sereinement jusqu'au lodge.

Laurent rentre assez tard de Kampot, mais avec la Jeep, révisée en vue de la ballade qu'il propose de nous faire faire demain. La lumière a été coupée une nouvelle fois dans toute la ville de Kampot alors que le mécanicien purgeait les freins après avoir ajusté quelques joints. La climatisation aussi a été remise en état.

Une bonne douche fraîche plus tard, des crevettes, des calamars et des poissons à la sauce pimentée, nous pouvons aller dormir en regardant la mer par la porte de notre bungalow toujours ouverte.

### Mercredi 31 décembre 2003

Nous réussissons l'exploit de quitter le lodge à 9h30 pour un grand tour dans la région de Kampong Track. Au programme, visite des temples, d'une plantation de poivre et du Cambodge profond. Les australiennes sont parties un peu avant nous en motodop jusqu'à Kampot pour prendre le minibus pour Phnom Penh, leurs vacances au Cambodge finissent demain. Le jeune couple d'anglais vient avec nous.

Nous partons par le centre de Kep puis par des pistes en plutôt pas très bon état. Nous allons jusqu'à la plantation de poivre. C'est Laurent qui fait le guide et nous explique comment cela fonctionne. C'est comme si c'était la sienne. Le poivre vert, directement goûté sur la grappe, a une saveur incomparable et on retrouve tout ce parfum dans les plats de crevettes d'A Kneth.

De là, par une série de pistes à travers les rizières et les hameaux, nous rejoignons Kampong Track. Laurent en profite pour acheter les fruits.

A la sortie du village, il y a un four à chaud à l'ancienne mais toujours en activité. 10 m<sup>3</sup> de bois. 5 tonnes de pierres. 48 h de feu d'enfer pour recueillir environ 4 tonnes de chaux. C'est d'ailleurs une tradition de la région puisqu'il y a d'autres fours à chaux abandonnés et même une usine qui s'est installée non loin.

Après Kampong Track, nous allons vers un temple que nous avons déjà visité lors du précédent séjour. Il s'agit d'un de ces pains de sucre qui parsème la campagne. C'est assez curieux car c'est très plat comme il convient pour la culture du riz et ces cônes de calcaire de cent à trois cent mètres de haut, surgissent comme autant d'îlots. Si le niveau de la mer montait de cinq à dix mètres, ce serait un spectacle équivalent à la baie d'Along, au Vietnam, une gigantesque baie d'Along ! Cette région est appelée « les dents du dragon » (« BaiChan » en chinois).

Au pied d'une grosse molaire, un temple est établi. Laurent est connu comme le loup blanc et une none vient le saluer, heureuse de rencontrer ses parents. Dans ce pays, les parents sont encore choyés, respectés, écoutés. Les maisons de retraites n'ont pas encore été inventées pour les y faire garder pendant les vacances et les oublier à la rentrée s'ils ne sont pas morts de déshydratation. D'ailleurs, le mot « vacances » ne s'applique, ici, qu'à des touristes qui viennent dépenser des dollars et faire des photos d'enfants sales et en guenilles, mais heureux de vivre.



Et comme à chaque fois que Laurent nous présente une de ses connaissances, il y a une histoire. Cette fois-ci, il nous conte rapidement celle de cette femme. Elle dormait avec sa famille à l'étage de sa maison, lorsque le feu s'est déclaré. Elle a réussi à sauter par la fenêtre en sauvant le plus jeune de ses enfants et en se cassant une jambe dans la chute. Son mari et ses autres enfants sont morts dans l'incendie. Après sa guérison, elle confia son petit à sa belle-famille et se rendit au temple pour devenir religieuse bouddhiste comme font souvent les veuves.

La none, crane rasé, ample jupe noire et chemisier blanc, est accompagnée des guides, deux cambodgiennes de la région qui nous reconnaissent. Elles demandent des nouvelles de Tchoep et des enfants et reprochent à Laurent de ne pas avoir amené Jo Hann pour en profiter un peu.

Il y a des travaux en cours. Le dortoir des nones est refait en dur et ce sont des moineillons en robe safran qui servent d'ouvriers.



Nous déjeunons rapidement et les guides nous emmènent vers le sanctuaire principal. Nous rentrons dans le pain de sucre par un passage assez bas où quelques statues de Bouddha attestent de la sainteté des lieux. Tout ce qui est stalactite et stalagmite est considéré comme sacré. Puis nous débouchons à la lumière au centre du pain de sucre comme dans la cheminée d'un volcan. Il ne s'agit pas d'un volcan mais de l'effondrement de la partie supérieure, du toit de la grotte. Ces grottes se sont formées lorsque le niveau de la mer était plus haut et par dissolution des roches karstiques. Nous sommes dans une vaste cour circulaire et tout autour, des galeries s'enfoncent dans la roche. Nos guides voient dans toutes les concrétions calcaires, des éléphants, des tigres, des formes diverses et même des cloches dans une série de grosses stalactites qui pendent à notre niveau. C'est exact car en les frappant, elles résonnent un peu.

Par une autre galerie, nous ressortons de l'autre côté de la montagne. Lors de notre dernière visite, il y a dix-huit mois, la montagne était attaquée par une armée de casseurs de cailloux, principalement des femmes. Maintenant, le site est déclaré protégé et les ouvriers ont été priés d'aller casser leurs cailloux plus loin. Ils se sont attaqués à une autre « dent » et l'on voit qu'il ne leur faudra pas des années pour en venir à bout.

L'heure étant bien avancée, Laurent ne prévoit plus que la visite d'un autre temple. Nous repassons par Kampong Track avant de reprendre une piste en cours de travaux gigantesques. Il s'agit d'en faire une deux fois deux voies en latérite au début avant de la goudronner dans les années futures. C'était autrefois une piste quasiment infernale sur les cinquante-cinq kilomètres qui permettent de rejoindre depuis Kampong Track, la route Kampot-Phnom Penh. Il paraît que c'est beaucoup mieux aujourd'hui. Ce que nous aimons entendre dire alors que de nids de poules en ornières, nous sommes secoués comme il n'est pas possible. La traversée des Wahibas en Oman que nous avons faites en décembre 2002 s'était terminée par une grande zone de « grattons » qui nous paraîtrait aujourd'hui, un billard comparé à cette piste.

Lorsque nous sommes « à point », Laurent quitte « la » route pour s'engager sur une petite piste transversale en direction d'une énorme prémolaire. Nous coupons une fois de plus, la voie ferrée Phnom-Penh/Sihanoukville avant de traverser des hameaux où les gens vivent encore comme aux plus belles heures de la colonie, excepté les mobylettes et la télé. Perdues au milieu de la campagne, des antennes de télé se balancent au bout de grands bambous en indiquant une paillote en dessous. Le prix d'une voiture étant inaccessible, c'est un signe évident de réussite. Partout des enfants nous font des signes d'amitié. Cette piste est étroite et en bon état car la circulation n'est constituée que de charrettes à bœuf et de vélos et plus rarement de camion ou de voiture. Le répit est de courte durée et la portion suivante qui longe le pied de la montagne est vraiment très défoncée. Tout le long, des casseurs de cailloux sont en action. Ce sont les hommes qui fournissent les cailloux et les cassent à la masse en bloc de trois à cinq kilos et les femmes, au marteau, les transforment en concassé pour enrobé. Il y a d'ailleurs plusieurs tailles de cassage. Les adolescentes se coltinent avec le sourire les cailloux ou les sacs de concassés. Ce qui fait dire à Laurent « Tu vois pourquoi les femmes khmères font la loi à la maison !! ».

Les ouvrières sont payées non au volume mais à la surface. Elles ont devant elles un espace d'un mètre carré environ, délimité par quatre planches d'une quinzaine de centimètres de haut. Quand il est plein, le contremaître en prend note et le concassé est ensaché.

Devant certaines maisons, il y a des tas de cailloux, ils ont été livrés en gros blocs et les gens de la maison vont les casser « à domicile » et quelques jours plus tard un camion viendra les récupérer pour les ramener à l'usine.



Au bout de cette infernale piste qui, cependant, nous fait traverser un paysage magnifique de rizières, bras d'eau et de palmiers à sucre, nous arrivons à une pagode devant laquelle deux jeunes bonzes semblent nous attendre. Là aussi, Laurent est connu.

A coté de la pagode sommaire, un escalier sans fin, monte vers un trou tout là haut dans la montagne. Nous attaquons « l'escalade ». Les marches sont de type angkorien, étroites et hautes. Et au fur et à mesure que nous montons ; la pente se redresse.

243 marches plus loin, nous arrivons sur une plate-forme qui donne accès à une grotte. Dans la grotte de grande proportion il a d'énormes stalactites blanches. Sous ces stalactites, il y a des temples construits à des périodes différentes, depuis le temple pré-angkorien du 5<sup>ème</sup>-6<sup>ème</sup> siècle au dernier en béton armé de 1996.

Laurent, avec respect, fait une offrande avant et après la visite sous l'œil satisfait des deux moines qui nous ont accompagnés et qui fument leur cigarette sans complexe dans l'enceinte sacrée. Ils ne mangent qu'une fois par jour et se coupent la faim en fumant.



Depuis la plate-forme terminale, la vue sur la campagne environnante est magnifique. Cela donne envie de rester là, d'explorer les environs un peu plus et de participer à la récolte du riz.

Dans un trou d'eau, un adolescent a tendu un filet et attrape quelques poissons brillants pour accompagner le riz quotidien. Un autre trou d'eau plus loin, un homme lave son buffle. Plus loin encore, c'est en bateau que la pêche se fait, des enfants depuis le bord, encouragent les jeunes pêcheurs (le repas du soir peut en être grandement amélioré...)

Nous repartons par la piste infernale. De partout sourires gracieux et bonjour qui ne sont pas convenus. L'étranger qui visite, est accueilli comme chez lui. Et d'ailleurs un des projets de Laurent serait d'organiser un tour dans la région en logeant chez l'habitant.

Nous retraversons la voie ferrée au ralenti car, à cet endroit, elle est un peu en hauteur et le passage est chaotique. Il semble qu'un « lorry » arrive au loin, et Jean-Bernard demande à ce qu'on s'arrête un moment pour faire des photos.

Sur cette ligne à voie unique et étroite, on s'attend à croiser une locomotive du Far-West mais la voie qui a été minée et reminée pendant toute la période khmer rouge, n'est pas en bon état, les machines sont hors d'âge, il n'y a plus de rails de rechange ni de personnel, ni d'argent non plus. A 1 US\$ le billet Phnom-Penh-Kampot, la ligne n'est pas rentable : le billet est beaucoup moins cher que le prix du taxi mais la durée du voyage, théoriquement de quatre heures, peut prendre un peu plus de temps. Les pannes sont, aujourd'hui, quasi quotidiennes et le retard peut atteindre deux jours !

Donc, photos du lorry, un autre arrive dans l'autre sens, nous allons assister à la procédure de croisement qui consiste à en démonter l'un des deux. Le lorry est démonté, d'abord le moteur, puis le plateau et enfin les deux bogies. Tous les éléments sont transportés un peu plus loin sur la voie, après l'autre et remontés tranquillement.

Laurent nous propose de prendre ce moyen de transport pour aller jusqu'à Kampong Track. Le « chauffeur » du lorry qui n'a pas été démonté est une de ses connaissances à qui il confie souvent les clients.



Laurent commence par se faire « engueuler » par le chef de police de vouloir mettre ses parents sur ce moyen de transport indigne d'eux alors qu'il dispose d'une somptueuse voiture à air conditionné. Néanmoins, après une courte négociation pour un billet « groupé » avec les deux anglais, nous nous asseyons sur la plate-forme en planche et bambous refendus.

A vingt-cinq centimètres au dessus de la voie, nous filons vers KampongTrak avec des pointes à 30km/h. Le paysage traversé est le même que celui de la route mais l'habitat n'est pas agglutiné le long de la voie. Il est dispersé dans les rizières au hasard des trous d'eau et bosquets de palmiers à sucre. Nous sommes toujours au cœur des dents de requin. Un des assistants nous indique quelque chose et nous comprenons que c'est là, à l'intérieur de l'une d'elles, qu'il y a le troisième temple que Laurent voulait nous montrer et que nous n'avons pas vu par manque de temps.

Et dans le soleil couchant, le paysage est fantastique. Nous croisons un premier lorry qui a démonté à notre approche. Puis en voici un second. Les deux ralentissent et s'arrêtent à se toucher. Enfin, celui d'en face démonte, les assistants de notre chauffeur l'aident à remonter et nous repartons. Nous sommes à peine chargés, juste quatre voyageurs, le chauffeur et ses deux aides, alors que, en face, en plus des courses, il y a une future maman et une petite fille qui dort dans les bras de sa grand-mère et plusieurs autres passagers. Nous pensons d'abord qu'il y a une règle pour les croisements mais renseignements pris, c'est le plus fort en gueule qui ne démonte pas et d'après Laurent, le notre est le champion. Pourtant les discussions ne sont jamais vives.



Notre chauffeur connaît chaque traverse de la voie. Lorsqu'il ralentit dans une ligne droite, c'est qu'il sait que là, la voie n'est pas en bon état et à ce moment-là, nous sommes secoués par la multitude de raccords. Il franchit quelques aiguillages sans ralentir et d'autres avec précaution. Le voilà qui s'arrête en pleine voie et son aide dépose sur le bas-coté, un sac en plastique avec des billets de banque. Le lorry repart et le chauffeur hèle des paysans qui moissonnent du riz dans une rizière non loin. Il avait fait, dans l'après-midi, un chargement de riz, pour ces gens et l'avait livré à la coopérative. Au retour, il ramenait le prix de la livraison.

Le soleil est maintenant au sommet des palmiers et Graham, le jeune anglais, mitraille sous tous les angles, son coucher et Jean-Bernard en fait autant puisque c'est le dernier coucher du soleil en 2003.

Il nous faut une quarantaine de minutes peut-être un peu plus pour rejoindre « la » gare de Kampong Track. Ce n'est qu'une paillote au bord de la voie et le chef de gare est assis sur une chaise en plastique au milieu de la voie, entouré d'enfants et de personnes qui attendent. Le téléphone khmer a du marcher et la présence de Laurent et de sa Jeep confirme qu'il y a bien des voyageurs européens sur le lorry qui arrive. C'est assez rare pour intriguer les foules !

Le jour décline rapidement et nous traversons le village pour prendre la highway vers Kampot. C'est une large piste en latérite en cours d'amélioration et de renforcement. Un jour, elle sera bitumée mais, d'ici là, les petites casseuses de cailloux ont du pain sur la planche.



Retour au lodge, la douche est toujours aussi fraîche mais il faut enlever la couche de latérite qui nous rend pendant quelques temps plus bronzés et nous voilà prêts pour enterrer l'année 2003.

Geneviève fait une tarte, Laurent débouche une bouteille de Tri sélectionné 1998. A Kneth nous régale de ses meilleures crevettes au poivre vert, Vivi a préparé des petits poulpes à l'huile d'olive et au citron et un plat de légumes. C'est Byzance !

Nous invitons Rachel et Graham à finir l'année avec nous. Graham, en bon anglais qu'il est, comprend un peu le français mais ne fait strictement aucun effort. Rachel essaie de temps en temps de converser en français.

Le couple est parti pour un voyage au long cours, environ un an et demi. Ils ont travaillé les trois dernières années sans prendre de congés et en faisant un maximum d'économie et les voilà partis pour un voyage qui va les emmener après le Cambodge au Vietnam, en Birmanie, au Népal et au Tibet puis en Australie où ils comptent rester six mois environ avant de continuer vers le Kenya et en Indes. Nous remarquons que la plupart sont anglophones et/ou d'anciennes possessions anglaises.

Graham a un superbe appareil photo numérique et Jean-Bernard s'enquière de savoir comment il stocke ses photos. Ils ont un ordinateur et de temps en temps, feront graver des CD.

Au hasard de la conversation, nous apprenons que Graham a fait une partie de ses études en Nouvelle-Zélande et que Rachel a vécu deux ans en Australie avec ses parents. Ils nous rassurent quand à la suite de notre voyage en Nouvelle-Zélande. C'est un pays facile... mais frais. C'est vrai que sur la cote sud de l'Australie, l'an dernier, c'était plutôt glacial.

Nous tentons d'avoir les enfants au téléphone en France. Ils ont confié la maison à leurs amis et sont en visite quelque part dans Luz.

Nous passons en 2004 et pouvons nous confier à Morphée en pensant à nos amis qui dans quelques heures changerons d'année aux Emirats ou en France.

### Jeudi 1er janvier 2004

Tchoep n'ayant pas reçu d'ordre contraire, nous porte le petit déjeuner à 7h00. L'ayant entendu arriver, son beau-père lui fait un peu peur au moment où elle passe le coin du bungalow, pas trop quand même, il serait dommage de renverser le plateau où trône la cafetière chinoise au milieu de l'assiette de pain frais et des coupelles de confiture-maison au dessus desquelles flotte la bonne odeur du café cambodgien.

Nous traînons ensuite un peu sous la couette en attendant que la température extérieure monte avec le soleil pour nous glisser sous la douche plus que fraîche et nous nous rendormons : beau début pour 2004... !!

Mais nos voisins anglais feront beaucoup mieux, ils ouvriront les yeux et la porte de leur appartement qu'à midi.

Les yeux encore bordés de reconnaissance, ils arrivent au restaurant alors que quatre tables plus nous-même sont à l'œuvre. C'est le 1<sup>er</sup> janvier et peu de restaurants sont ouvert aujourd'hui. C'est le coup de feu, Vivi et A Kneth s'activent dans la cuisine pour satisfaire tout le monde tant est que le touriste, s'il n'a pas l'estomac calé, est vite un insatisfait qui le fait savoir. Il y a même des clients pour les chambres. Le lodge est complet et un canadien qui faisait la fine gueule en barguignant, n'a plus qu'à repartir.

« Au bout du monde », on y vient parce que c'est sur les guides avec mentions spéciales mais on y revient parce que c'est nature, la cuisine est bonne, le point de vue unique et Laurent qui explore la région, n'est pas avare de bons conseils.

Pourtant la concurrence est rude : dans un rayon de trois kilomètres, il y a maintenant cinq ou six guest-house qui, de prime abord, pourraient être plus avenantes mais de Vanna, la chinoise, à Stéphane, le français, aucun n'a le minimum de savoir-faire hôtelier pour accueillir le client. Seul leur porte-monnaie semble les intéresser et l'abord est sans chaleur, sinon hostile. De plus le français a quelques tendances à s'entourer de gay-lurons ce qui rend le séjour pénible pour ceux qui ne sont pas de la partie. Il est notoire que le patron s'occupe personnellement de l'embauche et que les critères de sélection n'ont pas grand chose à voir avec l'hôtellerie. Quant aux autres résidences, leurs clientèle est surtout locale.

Et pourtant, lorsque Laurent innove dans un domaine, il est copié sauf le détail ou la touche à la française qui fait la différence.

Pendant ce temps, c'est le coup de feu pour les cuisiniers qui épluchent, cuisent, servent en serrant les dents. Pendant le service, la guenon, la chatte et le cochon qui ont senti les odeurs de cuisine, font savoir qu'ils attendent leurs parts, il faut même enfermer la chatte dans la cage à oiseau qui est vide. L'après-midi va encore être chaude car il faut réapprovisionner les glacières.

Jean-Bernard se glisse dans la Jeep qui part pour Kampot, histoire d'aller triturer Internet et d'envoyer quelques messages de Nouvel An. Il semble que Bertrand ait bien occupé son temps à Luz entre deux biberons et les couches de son fils car la nouvelle boîte e-mail pour le voyage est installée.

La soirée s'annonce rude dans les cuisines. Une tribu d'australien débarque et occupe la dernière table libre. Des français font un sort à un barracuda que Vivi avait spécialement acheté pour nous et en plus ils en rajoutent quant à la saveur du met.... Une autre table est occupée par un couple belgo-cambodgien.

Encore une histoire de famille. Nous avons rencontré la jeune femme, Kim, lors de notre premier séjour au Cambodge en 2001. Elle était employée à Siem Reap, au « Pavillon Indochine », le petit hôtel luxueux monté par les deux Fred, amis de Laurent. Nous apprenons alors que Kim, issue d'une famille nombreuse de la rizière, avait été vendue par ses parents à l'âge de douze ans pour « travailler » comme « beer-girl » dans un karaoké de Phnom Penh (sans se voiler la face : pour faire la pute). Rachetée un peu plus tard par une matrone, elle atterrit à Siem Reap et est placée comme serveuse. Ses antécédents professionnels ont créé des réflexes qui perturbent un peu le service d'autant que le minois est plutôt plaisant. Les Fred (nous raconterons leur histoire plus tard) devront s'en séparer. Pierrot, un autre ami, belge et journaliste indépendant au Cambodge, vient souvent au Pavillon Indochine et tombe amoureux de Kim et l'épouse. Elle est devenue depuis une épouse modèle.

Ce qui est admirable au Cambodge, c'est que, quelque soit les vicissitudes de la vie, les relations entre personnes qui ont eu des parcours différents restent toujours franchement amicales. Tchoep ne regarde pas de haut ses amies qui ont eu un parcours plus difficile que le sien. Tant que la langue va...



Nous passons à table lorsque le service est moins chargé et il ne nous reste plus que des crevettes... mais ce sont les meilleures qu'il nous ait été donné d'apprécier depuis le début de notre séjour, arrosées d'une bonne bouteille de vin blanc sec. Puis autour de petites rasades de rhum - la tournée du patron, c'est quand même le 1<sup>er</sup> janvier - nous évoquons tout ce qu'il y a à faire au Cambodge comme découvertes du pays et de ses richesses archéologiques et religieuses.

Les anglais sont couchés depuis longtemps mais ils ont de la peine à trouver le sommeil. Demain, ils partent pour le Vietnam, une autre culture, d'autres pratiques touristiques, une approche très différente de celle du Cambodge.

### Vendredi 2 janvier 2004

A part le couple belgo-cambodgien qui occupe quasi immédiatement le pavillon libéré par les anglais, c'est calme plat aujourd'hui.

Nous planifions une petite sortie à Kampot dans la journée et par un petit tour sur Internet, nous pouvons vérifier que l'adresse e-mail ubats-trek, entièrement réservée au voyage, est fonctionnelle.

Cela est vraiment formidable de pouvoir communiquer avec le monde entier même si, ici, c'est plutôt particulier. Un chinois a investi dans le système et a transformé son appartement au centre-ville de Kampot en Internet-city. Un poste se trouve entre la table de cuisine et l'évier, l'autre de chaque côté du lit dans la chambre et un troisième dans une salle qui donne sur la rue et qui pourrait être le salon mais sert aussi d'échoppe pour le téléphone car en plus des ordinateurs, il y a un service de location de téléphones mobiles « à la communication », c'est amusant de voir les gens s'arrêter, prendre un téléphone, s'en servir et le rendre à la jeune employée avec quelques riels.

Pour le moment, le chinois qui parle quelques mots de français, ronfle dans un fauteuil. Rasmey qui nous a été confiée le temps que ses parents fassent leurs courses, est cajolée par une gamine qui, de temps en temps, nous la rend, juste pour faire un tour de corde à sauter avec ses copines ou jouer avec ses poupées de papier. Notre petite-fille passe de bras en bras, ceux de sa grand-mère, ceux de la gamine, ceux de son grand-père, encore ceux de la gamine puis ceux de son père qui est arrivé le premier, et elle sourit à tout le monde.

La gamine qui s'occupe de Rasmey et joue à la poupée est la nième d'une famille qui habite dans la forêt sur les pentes du Bokor et a été vendue par ses parents au vieux chinois et à sa famille. Comme cela arrive encore assez souvent, lorsqu'il y a trop de bouches à nourrir à la maison, les filles sont vendues même si leur destination finale est un karaoké de Phnom Penh ou d'ailleurs, les parents ne s'attardent pas sur les détails, c'est dans l'ordre des choses.



Cette gamine a été vendue comme servante à cette famille. Elle fait le ménage, la cuisine, s'occupe des deux petits-enfants qui ont pratiquement le même âge qu'elle. Cette dénomination de « servante » n'est pas très appropriée, il faudrait plutôt dire « esclave » car c'est sa condition. Esclave avec ce que ce terme pouvait avoir de noble au temps des romains. Esclave car elle appartient à la famille. Dans son cas, le vieux chinois semble plutôt bon maître, n'abusant probablement pas de son droit de propriété et l'exubérance de la petite montre bien que le bol de riz est mieux rempli que chez ses parents qu'elle a rangé dans un coin de sa mémoire, la télévision à laquelle elle se scotche pendant l'essentiel de ses temps libres lui assurant son nirvana immédiat.

Elle voulait se faire racheter par Laurent pour s'occuper de Rasmey, la vie à la campagne ne l'effrayant mais chez Laurent, il n'y a pas la télévision aussi elle n'a pas insisté !!!

Enfin Tchoep revient et nous allons déjeuner dans un restaurant au bord de la rivière de Kampot, Little Garden, tenu par des amis allemands de Laurent. Le couple veut rentrer en Allemagne et sont en train de former leurs deux serveuses pour qu'elles soient capables de tenir la boutique, seules après leur départ. Ce n'est pas évident, et la qualité des mets et le service s'en ressentent. Cependant, Tchoep peut nourrir tranquillement Rasmey et même la baigner pour la rafraîchir.

Nous faisons connaissance de ce couple pendant une mauvaise période pour eux et ils ne nous donnent pas une bonne impression pourtant eux aussi ont le cœur sur la main en s'occupant de plusieurs activités caritatives pour les enfants de la rue. Ils ont même adopté un petit cambodgien du même âge que Jo Hann, né dans des conditions dramatiques et qui n'aurait pas vécu sans eux. Ce petit bonhomme a quelques problèmes de santé et c'est pour lui qu'ils veulent retourner dans leur pays.

Avant de repartir vers Kep, nous faisons un dernier tour au marché et chez l'épicière chinoise. Il y a beaucoup de chinois installés au Cambodge et bien qu'ils aient la nationalité cambodgienne, ils sont appelés par leur origine car leur physionomie est vraiment différente de celles des khmers.

Nous faisons une halte chez le garagiste de Laurent, juste histoire de payer quelques arriérés de travaux sur la Jeep Cherokee. Nous pouvons admirer le tas de rouille qu'est l'autre Jeep de Laurent - une Willis, en cours de rénovation. Il la fait remettre en état pour avoir une voiture « de ville » conforme à son image.



Petit détour le long de la rivière de Kampot. A plus ou moins long terme, Laurent veut vendre le lodge et se réorienter vers le poivre et le cochon. Dans sa tête, le scénario est à peu près clair. Ils iront habiter à Kampot (commerce et école) mais il faut trouver un terrain pour construire une grande maison cambodgienne - une dix-huit poteaux -, de préférence au bord de la rivière. Des projets pour l'instant, le lodge est enthousiasmant mais épuisant. Très difficile d'être à la fois hôtelier, restaurateur, économiste et enfin guide touristique.

Retour à Kep, Tchoep nous sert un grand verre de citronnade fait avec des petits citrons verts puis nous prenons une bonne douche tonique pour enlever la poussière de cette journée.

Dans la soirée, les enfants, depuis la France, nous joignent au téléphone. Pour une fois, la communication est claire et nette, ce qui est exceptionnel. Nous avons des nouvelles fraîches des Pyrénées : il neige !

Samedi 3 janvier 2004

Trente-quatre ans pour Laurent et jour de la Sainte Geneviève. Egalement notre dernier jour à Kep. Il est temps de partir du lodge du Bout du Monde car nous allons rapidement adopter le rythme indolent de cette terre indochinoise.

Nous commençons par rester sur notre terrasse à savourer les heures fraîches de cette belle journée.

Au programme, aujourd'hui, un petit saut jusqu'à l'île du Lapin, histoire de se baigner encore une fois dans l'eau claire et fraîche à l'ombre des cocotiers.

Un client vient tout juste arrivé. Il a réservé la chambre, posé son sac et s'enquière des possibilités touristiques autour de Kep. Laurent lui propose de prendre le bateau avec nous et nous emmène jusqu'à l'embarcadère. Rapide négociation et en bateau ! Il n'y a pas de vent et pas de vagues.

Notre compagnon de voyage ne peut trahir longtemps ses origines du Grand Sud : il est toulousain. Casquette « Sud-Ouest », tee-shirt « Angkor-beer » short idem, c'est un homme-sandwich.... En plus physiquement petit et un peu dégarni, il nous rappelle un certain « papy » mais la comparaison s'arrête là.

C'est la même équipe que l'autre jour, le motodop-gringalet est à la pompe et le bateau a toujours autant de fuites. L'arrivée a lieu pile en face du stand de la copine qui avec le même rituel, nous propose les spécialités culinaires de l'île du Lapin. Dommage pour elle car Laurent a pourvu à notre subsistance pour le déjeuner. Tchoep ne nous aurait pas laissé partir sans notre pique-nique.

Sur la plage nous retrouvons, déjà installés, Kim et son mari-journaliste. Kim est en maillot une pièce, ce qui témoigne d'une certaine ouverture d'esprit alors que les cambodgiennes préfèrent se baigner en t-shirt et sarong. Elle nage très bien non seulement la brasse mais également le crawl, son mari lui en ayant enseigné les subtilités.

Un bain avant, un bain après de façon à engranger un peu de soleil et d'iode, et notre capitaine de la barque vient nous sortir de l'eau vers les 15h00 car, aujourd'hui nous ne rentrons pas directement, nous faisons un petit circuit touristique en contournant l'île du Lapin. Nous pouvons constater que sur toutes les plages des paillotes ont été construites, la culture de l'algue est omniprésente et a attiré plusieurs familles.

Au sud-ouest, la plage de sable se prolonge par un haut fond qui va assez loin en mer. Le bateau va même racler la quille. Un groupe de pêcheurs a tendu un immense filet et commence à le haler. Ils sont à plus de cent mètres du rivage avec de l'eau à la ceinture seulement.

Nous passons encore entre deux petites îles. Sur la plus grande, il y a aussi des paillotes, des cordes à algues et même une bananeraie qui monte à l'assaut du sommet (il ne doit pas faire plus de vingt mètres !). Sur la plus petite qui émerge à peine d'un ou deux mètres et ne fait pas plus de trois cent mètres de circonférence, il y a encore une maison de bambou. Ca doit être agréable de pique-niquer sur cette île.

Avant de reprendre notre barque, un cambodgien sorti de nulle part, nous a demandé 1 US\$ parce que nous nous sommes assis sur un des bancs à l'ombre des palétuviers. Nous avons senti l'arnaque gratuite et nous avons fait mine de ne pas comprendre de quoi il s'agissait. Finalement, il est monté dans le bateau et ne s'est plus occupé de nous.

Sur la jetée de Kep, Laurent et Jo Hann nous attendent. Jo Hann a une tignasse blonde-jaunasse, due à des essais de Tchoep et de Vivi pour qu'il soit à la mode. Mila et même A Kneth ont aussi hérité de mèches jaunasses. Vive protestation des grands-parents. Comme Laurent nous a dit une fois que beaucoup d'enfants avaient des carences dues aux difficultés de la vie au Cambodge, et que ça se voyait à la couleur de leurs cheveux, nous les déclarons tous malades ce qui fait rire toute la famille !



Il est grand temps de commencer les valises tant qu'il fait encore jour.

Dernière soirée. Il n'y a plus de réserve de poissons dans les glacières. Laurent nous sauve un dernier poisson et quelques calamars pour notre dîner. Bien épicé, c'est fameux.

Tchoep qui a peur que nous dépérissions, nous a préparé une montagne de fruits coupés pour le désert. Même si les ananas et les bananes « du jardin » - celles-là viennent d'un bananier qui est juste à coté de notre pavillon - sont exquis, nous ne pouvons assumer et nous les partageons avec trois jeunes qui dînent à la table voisine. Ils ont déjà du mal à quitter cette place ensorceleuse, ce sera pour eux une invitation à revenir.

Papy de Toulouse a demandé à dîner sur la terrasse de la grande maison et vient chercher une seconde rasade de rhum. Son bagage est léger mais c'est un bon vivant et il fume un cigare-barreau de chaise mollement allongé dans un hamac face à la mer dont le clapot scintille sous la lune argentée. Lui aussi est conquis par la place, à tel point qu'on le sentirait presque capable de s'investir dans un tel lodge rien que pour la magie du lieu.

Nous nous couchons relativement de bonne heure après avoir figolé les sacs à la lampe électrique car Laurent a coupé le groupe plutôt que les autres soirs.

#### Dimanche 4 janvier 2004

Dés 8h00, tout le monde est sur le pont. Seule Vivi n'a pas l'air bien réveillée et elle échappe le plateau de service ce qui fait monter le niveau sonore dans les cuisines. Nous avons requis un café assez fort et le message est passé.

Geneviève se bat avec les fourmis, nos bagages sont sur leur passage et les exploratrices sont à l'œuvre. Tout le contenu des deux sacs de voyage est étalé sur la terrasse du bungalow et il faut tout secouer pour les chasser.

Les clients s'en vont, le couple belgo-cambodgien avec leur grosse moto et le toulousain avec une mobylette de location et nous suivons de peu. Le lodge est confié à Vivi et à A Kneth et pour la première fois Jo Hann ne sera pas du voyage, il reste avec sa « belle-grand-mère ».

Pour ce voyage de retour, nous allons innover.

Nous connaissons trois routes qui rejoignent Phnom Penh, la route Ouest qui vient de Sihanoukville, la route centrale, direct depuis Kampot actuellement en réfection et la route Est qui passe par Kampong track et va s'approcher du Mékong avant de rejoindre la route de Kampot.



Nous passons par Kampong Track puis par la future « highway » qui pour l'instant est une piste en pleine restructuration. Elle est, paraît-il, tout à fait roulable par rapport à l'an dernier. C'est vrai qu'il y a un trafic monstre principalement de cyclos motorisés ou non, de remorques et surtout de chars à bœufs, deux bœufs sous un joug sommaire, ou voiturettes à cheval.

Kampong Track est connu pour ses chevaux. Il s'agit d'un petit cheval brun et nerveux de la taille d'un petit âne qui est attelé à un petit tilbury et qui rend, de manière plus écologique, le même service qu'un moto-dop.

Après Kampong Track, les travaux en sont à leur début. Les cotés ont été creusés pour recevoir un fondement en latérite. Il ne subsiste plus qu'une bande centrale où il est à peine possible de se croiser ou de doubler. La poussière rouge de latérite s'infiltré partout. Impossible de mettre la clim, cela tire trop sur le moteur et ça le fait chauffer.

Dans le village de Tuk Méas, nous laissons la piste qui conduit au Vietnam et nous nous dirigeons vers Phnon Penh.

Cette région est infiniment plus riche que celle de Kep ou de Kampot. Il y a peu de maisons avec des toits et des murs en paille. Ici, les maisons de douze, quinze et même dix-huit pilotis, sont en planche avec des toits de tuile. Les planches sont plus confortables et font des murs aussi aérés que ceux en bambou. Les toits en palme sont généralement plus agréable car très isolants vis-à-vis de la chaleur mais ils doivent être refait très souvent.

Le long de cet axe, les propriétés sont les unes à coté des autres.

La voiture chauffe. Il faut nous arrêter dans un petit chemin, loin de la poussière, pour refaire le plein d'eau du radiateur et en profiter pour donner une douche à Rasmey avec une petite bouteille d'eau. Ca fait du bien de se détendre et de se dégourdir les jambes après trois heures de tape-cul et de poussière.

Nous repartons après avoir vidé le stock d'eau emporté pour la route. Nous apprécions ce paysage qui défile. La piste serpente maintenant entre deux collines et nous débouchons dans la grande plaine à riz qui va jusqu'à Phnom Penh et le Mékong.

Il est temps de nous arrêter pour le déjeuner. Faire deux ou trois repas à heure fixe pour se restaurer n'est pas une pratique cambodgienne. Tchoep aime bien grignoter à longueur de journée, très peu de choses à la fois, souvent peu énergétiques. En traversant un village, elle aurait aimé que Laurent s'arrête pour acheter des petites brochettes, aperçues près du brasero d'une marchande.



Laurent et Tchoep ont l'habitude de s'arrêter chez un chinois, son voisin a monté la copie conforme dans le local mitoyen. Un rabatteur nous parque avec autorité et nous installe autour d'une table avec un menu composé de différents plats de riz assaisonné de façon variée, copie conforme de celui du voisin. Une noix de coco bien fraîche tient lieu d'apéritif.

Laurent nous fait faire un petit détour à travers les rizières par une route un peu trouée au début mais finalement assez agréable car elle est moins encombrée de camions. Nous allons arriver vers 16h00 à Phnom Penh directement au Marché Russe.

Ce Marché Russe est un espèce de souk situé dans un immense bâtiment de tôle, couvert de tôle. En cette saison pourtant relativement fraîche, on y transpire facilement.

Au centre du quadrilatère, une zone de restauration typiquement asiatique. Les cotés sont occupés par de petites échoppes regroupées par spécialités, les libraires, les bijoutiers, les souvenirs, la vaisselle, les chaussures, les tissus, la musique, les légumes, la viande. Une dernière zone importante est dévolue à la mécanique surtout cyclomotoriste. Il est possible de trouver tous les éléments pour remettre en état voire fabriquer une moto pour faire le taxi. Pièces détachées d'occasion ou semblant neuf. Il est de coutume de dire qu'on trouve même l'introuvable au Marché Russe et que si ce que l'on cherche n'y est pas, on peut aller le voler pour vous.



Geneviève trouve des châles en soie et Jean-Bernard, avec l'aide de Laurent, des cartes 50 000ème opérationnelles de la région de Kep qui sont de vieilles cartes utilisées par les américains dans les années 1960-1970, elles sont même plastifiées.....

Puis nous allons poser nos sacs à l'Oasis chez Pierrot le suisse. Laurent râle parce qu'il ne lui a pas réservé ses meilleures chambres. Pierrot qui a allumé sa première bière LAO, à 10h00 du matin, a la voix encore plus traînante que d'habitude.



La douche tiède est un luxe inouï. Notre « bronzage » part en longues traînées rougeâtres de latérite.

Pour dîner, Laurent nous a réservé une table chez Friends. C'est une ONG qui s'est donné pour mission de recueillir les enfants des rues et de les en sortir en les éduquant et en leur donnant un métier (hôtellerie, couture,...). Le restaurant Friends est un restaurant-école où les plus anciens encadrent les plus jeunes. La qualité du service est excellente, les menus très variés et les plats appétissants. Les prix sont raisonnables. C'est très apprécié car il faut maintenant réserver pour avoir une table. Une bonne surprise, leur rue a été bitumée ce qui donne un air plus propre au quartier.

Comme d'habitude, Tchoep grignote tout en donnant le sein à Rasmey et comme Jo Hann n'est pas là pour absorber le trop-plein, il y a abondance. Et comme d'habitude, Rasmey passe de bras en bras, toujours souriante et il y a même un petit asiatique de son âge à la table voisine qui lui susurre des mots doux.

Avant de retourner à l'hôtel, nous allons marcher sur le quai, le long du Tonlé Sap : on a les Champs Elysées que l'on peut. La foule est encore dense, les restaurants et les bars débordent de néons et de bruit. Les petits vendeurs sont toujours là.

Notre impression de Phnom Penh, trois ans après notre première visite, est que le pays s'enrichit et fait preuve d'un certain dynamisme. Beaucoup de rues ont été goudronnées et sont propres. Moins de gamins en guenilles, de l'activité, des magasins achalandés, beaucoup de 4x4 en bon état, souvent des « deuxième main » venant du Japon, avec le volant à droite.



Comme nous félicitons Tchoep pour sa bonne mine malgré ses deux marmots, Laurent nous livre quelques secrets. Il y a bien sûr la nourriture traditionnelle à base de riz, légumes cuits à la vapeur, poissons et crevettes dont elle raffole, parfois de très petits morceaux de viande mais il y a aussi les herbes et les préparations de la sorcière. Il nous dit encore que Tchoep s'enduit régulièrement le corps d'une mixture jaunâtre préparée à partir d'herbes médicinales données par la magicienne. Et après macération et lavage, sa peau et son corps ressortent ferme et lisse. A la voir, rien ne laisse deviner qu'elle nourrit Jo Hann depuis deux ans et Rasmey depuis quatre mois.

A l'hôtel, Pierrot est encore derrière son bar à refaire la Suisse avec des clients. Nous lui disons au revoir et à une prochaine fois.

### Lundi 5 janvier 2004

Réveil à 6h00. Les infos tournent autour de l'accident d'avion de Sharm el Sheik où beaucoup de français et parmi eux des familles entières, ont trouvé la mort.

7h00, nous partons pour l'aéroport. La route n'est pas trop encombrée. Nous prenons notre petit déjeuner au restaurant de l'aéroport où Tchoep trouve ses plats préférés. Rasmey goute la soupe au riz et en redemande. Puis l'heure du départ arrive. Tchoep pose la question « Quand reviendrez-vous ? ». Ce serait bien de faire le voyage une fois par an. Cette période de fin décembre-début janvier est très agréable coté température mais nous voulons passer les prochaines fêtes de Noël avec nos autres enfants, dans nos montagnes, ce que nous n'avons pas fait ces dernières années.

Nous embrassons Rasmey que nous reverrons probablement aussi espiègle que Jo Hann. Tchoep nous prend par le cou et nous renifle les joues, ce qui est une marque de sympathie encore plus faste que d'habitude, presque une bise. Derniers encouragements à Laurent et nous passons de l'autre côté de la barrière derrière laquelle les familles accompagnatrices n'ont plus le droit d'aller.

Un jeune stagiaire s'occupe de nos bagages. Les « tags » sont fait à la main et le talon l'encombre, il est tout heureux que nous l'en débarrassions : c'est notre reçu ! Par contre son chef part avec nos liasses de billets pour faire l'enregistrement de HongKong-Auckland. Il revient un moment après avec les cartes d'embarquement faites à l'ordinateur et nos billets pour la suite du voyage. Ouf !

L'aéroport est à l'image du pays, propre, agréable, organisé. Le duty-free ne recèle pas des merveilles mais un artisanat de qualité, presque de haut de gamme. Ce pays est en train de vivre une révolution qui engendrera du bonheur.

Une longue heure à attendre l'embarquement que Jean-Bernard passe en mettant les notes du voyage à jour. Un peu plus de deux heures de vol jusqu'à HongKong et une longue après-midi d'attente.



### Mardi 6 janvier 2004

Nous débarquons en début d'après-midi à Auckland. Cinq heures de décalage horaire en plus. Neuf mille sept cent dix-huit kilomètres et dix heures et demi de vol.

Dans l'avion, nous avons renseigné notre fiche d'immigration, assortie d'une notice explicative qui nous dit que nous n'avons pas le droit d'importer quoique ce soit et surtout pas de matériel de camping, ni nourriture ou un quelconque objet ayant pu être pollué. L'amende assortie à une fausse déclaration a de quoi dresser les cheveux sur la tête. Heureusement, à la douane, tout se passe beaucoup mieux dans un style bon enfant et la queue qui paraît interminable avance assez rapidement.

Un petit peu d'émotions au moment de récupérer les bagages, l'un des sacs arrive immédiatement tandis que le second sort du tunnel dans les derniers.

Nous louons une voiture chez Budget. Nous avons beaucoup de chance semble-t-il car l'hôtesse nous trouve une petite Toyota Echo, ce qui va nous donner toute la liberté souhaitée pour visiter le pays.

Le temps d'acheter quelques cartes routières et nous voilà parti. Notre première partie du voyage sera pour visiter la péninsule du Coromandel.

L'aéroport étant situé au sud d'Auckland, nous quittons la ville rapidement par une autoroute que nous empruntons peu de temps. Ensuite c'est une route ordinaire que nous suivons. Jean-Bernard s'habitue rapidement à la conduite à gauche. La vitesse est limitée à 100 km/h sur route et 50 km/h en agglomération. A part quelques fous furieux, les gens paraissent très calmes au volant. Pourtant, nous trouvons plus loin une voiture sur le toit avec des gens s'afférant autour d'un blessé. Celui-ci a du prendre le virage un peu trop vite pour avoir mis son véhicule dans cette situation.



Plus loin, c'est un camion qui est couché sur le côté dans un autre virage. Nous avons lu dans l'avion que les accidents de la route étaient un problème national. Nous sommes surpris par la vitesse autorisée sur certaines routes qui nous paraissent à risque.

Nous croisons énormément de 4x4 qui tractent principalement des bateaux et nous en voyons de plus en plus à mesure que nous nous approchons de la péninsule. Par contre, nous voyons peu de motels ou de B. & B. mais il est encore tôt et nous faisons confiance à notre bonne étoile.

A partir de Thames, au plus creux de la baie du même nom, la route qui longe le bord de l'eau, épouse tous les méandres de la cote. Il n'y a pas cent mètres de ligne droite.

Au début, l'eau paraît boueuse mais à mesure de notre remontée, les eaux deviennent plus vertes et plus claires.



Le paysage ne ressemble à rien de ce que nous connaissons. C'est un condensé de Bretagne et d'Irlande avec une végétation très spécifique notamment de grandes fougères telles que nous en avons trouvées à l'île Maurice.

Vers 17h00, au détour d'un virage, une petite pancarte annonce un B. & B. Il y a une chambre libre et nous décidons de faire escale ici, cela fait un moment que nous roulons et nous n'en avons pas vu depuis une trentaine de kilomètres. Nos hôtes sont des fermiers en semi-retraite. Dans la cour, un gros hors-bord est prêt à être attelé à un pick-up et on voit bien que ce n'est pas pour faire du ski nautique mais plutôt pour la pêche au gros qu'il est utilisé.

C'est un appartement de forme octogonale qui est mis à notre disposition, une grande famille pourrait y loger. Nous avons une belle vue vers la mer. Notre hôte nous conseille de ne pas tarder à aller dîner car les restaurants sont vite pleins dès 19h00 et nous indique que « la ville » n'est qu'à six ou sept kilomètres.

Nous reprenons la route et nous trouvons rapidement une petite ville ou plutôt un grand village. Si nous ne nous étions pas arrêtés à la première pancarte, nous n'aurions eu que l'embarras du choix car il y a de nombreux lodges, BandB et motels.

Nous sommes à Coromandel mais comme au Cambodge, il n'y a pas de panneau et il vaut mieux savoir où l'on se trouve.

Nous dînons chez « l'Admiral » - restaurant de poissons qui a, semble-t-il, une bonne réputation. La clientèle semble uniquement composée de gens qui descendent de leurs bateaux. Les serveuses, toutes en noir, déversent huîtres, coquillages et vin blanc sans discontinuer. Nous sommes arrivés juste avant le coup de feu et plusieurs clients sont obligés d'attendre que des tables se libèrent. Les crevettes ne sont pas aussi bonnes que celles sorties des casseroles d'A Kneth, nous sommes peut-être devenus difficiles....



Retour vers notre logis, le chien informe ses maîtres de notre retour et ils viennent nous souhaiter une bonne nuit.

### Mercredi 7 janvier 2004

Le breakfast ou la leçon de néo-zélandais ! Petit déjeuner copieux chez nos hôtes. Le monsieur est à la retraite et a encore une centaine de moutons pour se distraire, il est aussi pêcheur. La dame collectionne les petits ours, ils sont presque tous pareils et fait aussi du patchwork et Geneviève échange un peu avec elle sur le sujet. Ils gardent leur petit-fils pour les vacances et, comme les nôtres, à peine levé, il allume la télévision pour regarder les dessins animés au lieu de prendre son petit-déjeuner, ce qui fait enrager sa grand-mère.

Nous visitons les petits ports autour de Coromandel. La cote est extrêmement découpée et la mer est omniprésente. Il ne s'agit pas vraiment de port mais plutôt de mouillage et de rampe de mise à l'eau. Notre petite Echo paraît encore plus minuscule au milieu de tous ces 4x4, Nissan ou Toyota pour la plus part, et leurs remorques à bateau.

Il y a de belles maisons mais pas d'unité architecturale. Cela va de la maison irlandaise au hangar à bateau. Toit plat, toit en pente, tuiles ou tôles peintes, chacun fait selon ses moyens et ses envies. Il y a peu de clôtures entre les maisons. Par contre les pelouses sont tondues jusqu'au bord du bitume.

Nous allons jusqu'à Colsville. Notre contrat de location de voiture nous interdit d'aller au delà sur la péninsule. Nous achetons de quoi pique-niquer dans un magasin « general store » digne d'un paysage de Far-West au siècle dernier. Pas de diversité alimentaire, clous et boulons voisinent avec les fruits « bio » en self-service et l'emballage est fait avec une feuille de papier journal.



Nous revenons jusqu'à Coromandel avant de prendre une autre route qui nous permet de traverser la péninsule et de rejoindre la cote Est. Nous avons trouvé Coromandel, hier soir, peu animé. Il en est rien à cette heure de midi. Tous les magasins sont ouverts et il y a beaucoup de circulation.

La route, en lacets, qui relie les deux cotes, permet, en son point le plus haut, de les voir d'un seul coup d'œil. Elle continue, toujours sinueuse, à travers des forêts grandioses. La cote Est est plus touristique que celle de l'Ouest. D'un côté, ce sont les pêcheurs, de l'autre les baigneurs. Nous faisons une halte à la plage de Matarangiri, une immense plage d'au moins trois kilomètres de sable fin, il y a à peine dix personnes, et trois seulement sont dans l'eau. Nous sommes dans l'hémisphère Sud et c'est l'été mais ce n'est pas pour autant qu'il fasse très chaud. Le village paraît résidentiel et assez huppé aussi nous continuons notre route, il est encore tôt pour chercher un couchage pour la nuit.

Nous faisons un petit détour par Hot Water Beach. A marée basse, il est, paraît-il, possible de se baigner dans une eau chaude qui n'est autre qu'une source chaude qui s'épanche dans la mer à cet endroit. Nous ne verrons pas la source car la marée est haute, il y a pourtant beaucoup de monde sur la plage pour voir le phénomène.

La mer est assez agitée, il y a beaucoup de rochers et la zone de baignade surveillée est assez limitée. Il y a même une école de « lifeguard » où des gamins et des gamines de douze-quinze ans, sous la direction de deux moniteurs, nous font « alerte à Malibu », la silicone en moins. Trois couples de français passent en parlant haut et fort comme des américains, difficiles de les rater.

Après les sources d'eau chaude, l'heure tourne et il va être temps de songer à trouver un gîte pour la nuit. Ce sera à Tairua où un motel affiche « no vacancy » juste après que nous ayons décidé de nous y arrêter.



*hot water beach*

Tairua est un petit village tout en longueur, sur la route qui longe la plage à l'embouchure de la rivière du même nom. Nous essayons le « fish and ship » local assorti de quelques suppléments achetés au super-marché voisin. Vaccinés pour la fin du séjour... nous ne referons pas l'expérience.

Nous faisons une petite marche nocturne. Des groupes de jeunes se rassemblent ici et là. Quelle différence avec Abu-Dhabi où les filles jouant encore à la poupée sont mises sous séquestre et emballées de noir. Ici, elles sont libres de se rencontrer entre amis, filles ou garçons.

La nuit est très claire, c'est la pleine lune et il fait doux.

Le motel est constitué de plusieurs pavillons épousant les irrégularités du relief. Selon l'emplacement, ils ont de deux à quatre appartements avec terrasses et jardinets fleuris. Non loin du notre, dans un bungalow conçu pour accueillir quatre couples dans soixante mètres carrés, un « jeune » retraité fait la causette jusque fort tard dans la nuit, son malheureux voisin doit le subir sans pouvoir en placer une.

### *Jeudi 8 janvier 2004*

Nous avons prévu ce soir de rejoindre la région des lacs volcaniques autour de la ville de Rotorua. Nous suivons la route 25 qui descend vers Wharekawa et Whangamata.

Vers midi, une petite envie de farniente nous jette sur la plage de Waihi Beach, le soleil nous brûle malgré les nuages.

Au lieu de prendre la route de l'intérieur pour rejoindre Rotorua, nous restons sur celle qui longe la cote pour aller jusqu'à Tauranga, dominé par la silhouette de Mont Maunganui.





La circulation est très dense en ce début d'après-midi. Après avoir admiré le mont depuis le bord de la lagune, nous contournons le port et arrivons à son pied, là où commencent d'immenses plages, les places les plus prisées sont autour mais la grande surface de sable permet à tous de s'installer. Quelques maisons individuelles et des petites résidences de trois ou quatre étages avec les indispensables baraques à frites en font une station balnéaire très prisée. La montagne, couverte d'herbes vertes n'est pas très élevée, à peine cent mètres, mais située au bord de l'eau, elle paraît plus imposante, des promeneurs en short ou en maillots de bain la gravissent. Sur la plage, un gros rocher accessible à marée basse sert de belvédère et des jeunes plongent dans les remous, leurs parents sont même venus les récupérer en kayak de mer. Une mouette attaque les promeneurs qui passent trop près de son domaine... Après quelques photos, nous continuons notre route.

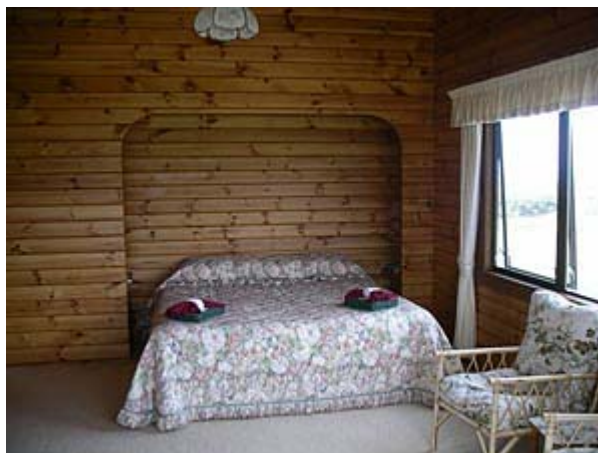
Nous traversons la petite ville de Te Puke, capitale du kiwi. Puis ayant manqué la route de Little Waihi, nous cheminons entre les plantations à perte de vue, protégées du vent par de hautes haies. Avec l'avocat, c'est une des grosses productions de la région



Sur les cartes, il y a une autre route plus loin pour rejoindre la région des lacs aussi nous continuons à suivre celle qui longe la baie de Plenty, peu fréquentée. Les plages n'attirent par là que les pêcheurs. La route est coincée entre de grandes falaises de grès qui ondulent et la côte sauvage.

Nous arrivons à Matata, un gros bourg qui semble perdu, pourtant des lotissements immenses aux maisons clonées sont en construction. Puis nous nous engageons sur une petite route qui longe, toujours au plus près, la mer. Il est temps de trouver un logement pour la nuit. Un B.&B. attire notre attention, à deux kilomètres environ de la route, nous trouvons une maison au milieu d'un jardin somptueux mais il n'y a pas les propriétaires et nous rebroussons chemin.

Plusieurs dizaines de kilomètres plus loin, nous trouvons un nouveau panneau annonçant un gîte, c'est une ferme en bois sur la dune près de l'eau. Il faut appeler de deux coups de klaxon et notre hôtesse arrive. Ce qu'elle nous propose modestement pour passer la nuit est superbe. C'est une chambre à l'étage supérieur avec une immense salle de bain. On y accède par un escalier extérieur et une large terrasse. Les larges fenêtres permettent une vue panoramique en particulier sur Motuhora Island et sur l'immense plage voisine, c'est superbe. Le raffinement est poussé à l'extrême, des serviettes de toilette bordeaux, et blanches sont disposées tel un gros nœud sur une table verte. Sur le mur, des coquillages ont été collés pour faire un motif décoratif et le papier-toilette est imprimé avec coquillages...



Dans les champs autour, deux camions-citerne font un ballet en épandant de l'engrais. Un peu à l'écart, la maison de la fille des propriétaires et de son mari qui ne vivent que pour le jumping. Leurs chevaux sont d'ailleurs, dans les prés autour avec des manteaux-couvertures pour garder leurs muscles chauds.

Pour dîner, nous faisons un saut jusqu'à la ville voisine de Whakatane au bord de la rivière « à seulement onze minutes » nous a précisé notre hôtesse. Il est assez difficile de trouver un restaurant en dehors des « take a way » ou des « fish and ship ». Nous dînons chez un indien, pas trop mal dans son genre, heureusement qu'il a la vue sur l'embouchure de la rivière et les surfeurs qui jouent dans les rouleaux.

Nous retrouvons notre belvédère. C'est la pleine lune et elle se reflète sur la mer aux reflets argents.

Vendredi 9 janvier 2004

Petit déjeuner dans le style de la maison avec du bon café et des confitures-maison, pris dans la salle à manger des hôtes avec toujours cette vue superbe. Nous comprenons un peu mieux l'anglais de notre hôtesse qui nous vante les mérites de la laine d'alpaga, ses animaux favoris, sans ralentir son débit. Elle a tenue, dans une vie antérieure, un motel à coté du Mont Maunganui où nous étions hier. Elle a changé de mari et d'occupation mais de voir du monde, lui manque dans sa grande propriété du bord de mer, c'est pour ça qu'elle a fait des chambres d'hôtes pour avoir un peu de passage.

Nous allons ensuite visiter sa ferme et son petit élevage d'alpagas. Ces animaux sont des boules de laine pleines de tendresse. La dame n'a aucun mal pour les vendre comme animaux de compagnie. Nous savons rapidement tout sur l'alpaga. Le mari nous rejoint en quad. Il nous montre la table à tondre qu'il a conçu, une nuit d'insomnie. Nous rendons visite ensuite aux poules, aux canards et aux chèvres. Tout est très propre comme si ça venait juste d'être nettoyé avant notre visite. Nous passons par le jardin potager et la collection de cactées avant de reprendre notre route.



Nous retournons à Whakatane pour chercher une laverie. De plus, Geneviève a aperçu hier soir une boutique de patchwork et voudrait bien y faire un tour. C'est une boutique installée dans une maison particulière, d'un coté une salle d'exposition avec des jolis quilts et de l'autre, la boutique proprement dite. Après avoir un peu cherché et demandé, nous trouvons enfin la laverie, elle est tenue par un maori à qui nous confions notre sac et nous partons faire un tour de la ville en attendant que ça soit prêt. Avant de lire notre courrier sur Internet, nous déjeunons au soleil sur la digue le long de la rivière.

C'est déjà le début d'après-midi lorsque nous reprenons la route pour Rotorua cette fois.. Une bonne route relativement droite et roulante nous conduit une cinquantaine de kilomètres plus loin au premier lac, celui de Rotoma. Les berges ne sont aménagées qu'en quelques points pour mettre les bateaux à l'eau. Arrêt-photos rapide.

Puis le lac de Rotoehu est entre-aperçu à travers les grands arbres.

Le lac de Rotoiti est longé par la route, il ne paraît pas plus touristique que les précédents. Pourtant, la pêche en bateau a l'air d'être un sport très prisé car nous croisons énormément de 4x4 tirant des bateaux.

Nous arrivons enfin au lac de Rotorua, c'est une zone très habitée. La ville de Rotorua est une station thermale importante. Depuis que nous avons passé « les portes de l'Enfer » (Hell gate), nous voyageons dans une odeur de soufre et d'œufs pourris dus aux émanations volcaniques dont la région est très riche.

La ville ne nous dit rien et nous prenons une petite route de montagne pour rejoindre le lac de Tarawera à travers de belles forêts sombres. La dame des alpagas nous a donné un livre où sont indiqués les B-and-B de sa chaîne et nous allons essayer d'en trouver un indiqué sur les bords du lac. Nous arrivons au lac Bleu et à son jumeau le lac Vert. Ici aussi, il n'y a pas plus d'imagination pour nommer les lacs que dans les Pyrénées ! Et nous arrivons enfin à l'immense lac de Tarawera.



La route qui le longe sur sa cote Ouest, permet dans apprécier toute la beauté. Le style des maisons fait penser que leurs propriétaires sont amoureux de la nature qui les environne mais avec un certain niveau de vie. Le premier BandB, une maison de bois sur pilotis au milieu du bush et à laquelle on accède par une rampe bétonnée très raide, est complet. Tout au bout de la route, nous trouvons le BandB « Bush haven ». Bien que le prix soit un peu plus élevé que la moyenne, étant donné l'heure, la beauté du paysage et aussi pas trop envie de redescendre jusqu'à Rotorua, nous frappons à la porte du lodge. Quelques uns des douze chiens signalent notre arrivée. Nous faisons affaire. Le couple, un peu plus que la soixantaine, qui nous accueille est du genre soixante-huitard néo-rural. Ici, ils élèvent des épagneuls et non pas des alpagas pour arrondir leur fin de mois. Une fois la glace rompue, ils se montreront très accueillants. Ils nous diront plus tard être des fermiers à la retraite. Après avoir vendu leur propriété, ils se sont installés au « Bush haven » et là aussi pour voir du monde, ils ont ouvert un gîte et ils élèvent des épagneuls.

Le lodge est très grand, trop grand pour nous. C'est un appartement avec deux chambres, un immense salon et une cuisine mais la vue sur le lac est incomparable. C'est calme et reposant et nous ne regrettons pas notre dépense.



*le pas de porte de Bush Haven*

Une fois installés, nous avons le temps de descendre à travers le bush, par un sentier à peine marqué vers le lac, il suffit de suivre le tuyau de PVC noir qui amène l'eau du lac au gîte. Cygnes et canards nagent paresseusement sur les eaux calmes. Un sentier, tracé par les pêcheurs fait le tour du lac mais il fait une trentaine de kilomètres et nous ne nous en sentons pas le courage. Et c'est par un autre chemin tout aussi champêtre que nous retournons. Nous allons dîner au seul restaurant de la région où notre hôte nous a retenu une table. C'est excellent et copieux mais très cher et le service est moyen. Pourtant la vue sur le lac et les volcans est imprenable. Nuit face au lac, ciel étoilé et couette, grande fraîcheur, tout ce qu'il faut pour se reposer.

### *Samedi 10 janvier 2004*

A 8 h00 pile, Rob and Mary frappent à notre porte avec un petit déjeuner « à la française », très généreux. Nous n'aurons pas notre heure de conversation néo-zélandaise, au saut du lit. Nous croyons y échapper mais Jean-Bernard demande à Rob d'appeler Budget pour confirmer la prolongation de la réservation de la voiture, compte-tenu des intonations spécifiquement néo-zélandaises, c'est plus prudent. Après cela, la conversation dévie sur la vie à la campagne, les fleurs, les animaux, le grand air, les grands espaces et ça dure. Pendant ce temps, Mary fait visiter à Geneviève sa collection de lys et la nurserie où sont installés sept bébés épagneuls de trois jours et leur mère.

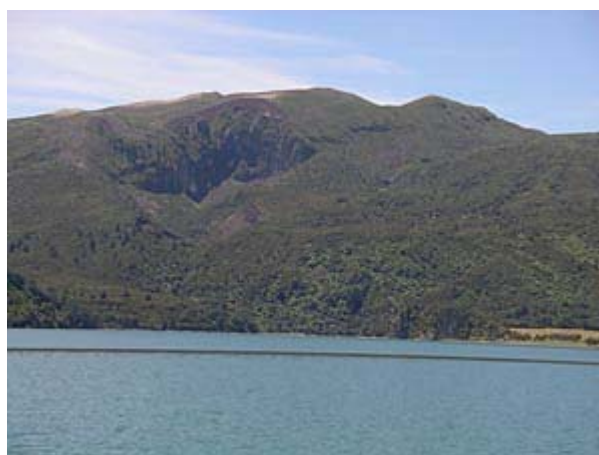
Nous reprenons la route de Rotorua et nous faisons une halte à un point de vue depuis lequel nous voyons en même temps les lacs Bleu et Vert. Sur le lac Vert, il y a une course de hors-bord et nous pouvons les apercevoir tourner autour du lac, le bruit n'est pas impressionnant. Sur le lac Okareka, il y a une petite houle. Ces bords de lacs sont très prisés car il y a de très nombreuses résidences secondaires.

La route descend toujours vers Rotorua puis nous prenons celle qui va vers Taupo. Nous apercevons des panneaux indiquant non loin la « vallée des Volcans » aussi nous faisons un petit crochet pour « Earthquake flat », le site de la « Walmangu volcanic valley » et nous nous décidons pour une visite des lieux. Deux heures de marche sur un sentier qui longe les lacs bouillonnants en direct du centre de la terre. Nous sommes dans la zone du volcan Tarawanga - nous étions hier sur l'autre versant, au bord du lac du même nom - qui a été en éruption en 1896, causant pas mal de dégâts dans la région. Depuis l'activité volcanique se maintient avec un dernier soubresaut notable en 1951.



*un lac en ébullition.....*

Après un circuit permettant de voir des lacs bouillonnants, des sources pétrifiantes ou des jets de vapeur, nous arrivons au lac. Récompense (payante !) : un tour en bateau sur le lac Rotomanava jusqu'au pied du volcan. Il y a, sur les bords du lac, pas mal d'activités volcaniques, en particulier, des trous qui soufflent de la vapeur, mais les cygnes et les canards s'en approchent volontiers en suivant notre bateau dont le pilote a coupé le moteur pour que nous puissions entendre les grondements sous-terrain.



*le cratère du volcan Tarawanga*

Le pilote du bateau sert aussi de guide et nous apprenons que le lac Rotomanava se déverse dans le lac Tarawanga mais cela n'est pas régulier, cela dépend de l'activité volcanique sous le lac. Retour au centre d'accueil en bus, la route en terre remonte la vallée et longe pratiquement les mêmes endroits que nous avons vu en marchant. Nous constatons qu'en zone touristique, l'eau en bouteille est quatre fois plus chère que l'essence.



*L'activité volcanique est manifeste*

Nous reprenons la route de Taupo où nous arrivons par un petit col qui nous donne un point de vue superbe sur l'immense lac avec en arrière-plan sur l'horizon, le mont Ruapuhu avec une forme typique de Fuji-Yama, neige comprise. De nombreuses stations de ski sont installées sur ses flancs malgré une hauteur modeste de 2797 mètres. Peu avant Taupo, il y a même une centrale électrique qui ne marche qu'avec les eaux chaudes captées sur les pentes des volcans.

Arrêt au bord du lac pour un en-cas qui, étant donné l'heure, est presque le goûter. Nous constatons que l'eau du lac est extrêmement claire malgré la grande ville de Taupo et les nombreuses résidences secondaires qui la ceinture. Au gîte, hier soir, Mary nous disait que c'était l'eau du lac de Tarawanga qui coulait au robinet et que nous pouvions la boire sans crainte tant elle était pure. Il y a une pratique volontariste de protection de la nature dont nous pouvons voir le résultat, nous étions pourtant surpris hier de la saleté des rares aires de repos au bord des routes où il n'y avait même pas de poubelles. Attaqués par les cygnes noirs qui veulent eux aussi leur « 4 h », nous reprenons la route.

Nous voilà à l'extrémité sud du lac, il est plus de 17 h. Les BandB indiqués dans le livre de la dame des alpagas sont situés dans le secteur nord et nord-ouest du lac de Taupo. Nous cherchons autre chose ce soir. Un motel, un camping, un deuxième motel, en voilà un de libre. Le gérant est tout heureux de nous dire que deux autres couples de français sont déjà installés dont un ex-marseillais. La petite ville de Turangui où nous nous sommes arrêtés, paraît peu animée le samedi soir. Il est vrai que les magasins ferment à 17 h. Nous faisons quelques provisions dans le seul supermarché encore ouvert.

Turangui est connu comme le paradis de la pêche à la truite en rivière ou dans le lac Taupo. Il est possible d'attraper des monstres.

Nous découvrons un avantage du motel, il y a une cuisine toute équipée et nous pouvons y prendre notre repas même si le steak crame un peu, et que l'alarme incendie se déclenche....

### Dimanche 11 janvier 2004

Cap à l'ouest. Notre voisin, l'ex-marseillais, est parti pêcher de bonne heure ses truites monstrueuses. Il vient chaque fois pour un mois et ceci pour la troisième fois avec femme, enfants et petits-enfants.

Au sud de Turangui, s'étend le parc national de Tongariro, avec, en particulier, trois volcans dont l'activité est récente - 1950 -. Le Tongariro n'est pas très photogénique, par contre le Ngauruhoe, en forme de cône quasi-parfait, a craché, en 1954-1955, des cendres pendant neuf mois. Le troisième, en cône tronqué très large, couronné de neige éternelle est le Ruapuhu. Lui, a fait parlé de lui principalement en 1945, année où ses cendres ont couvert la région dans un rayon de quatre-vingt-dix kilomètres, sa dernière crise date de 1996. Aujourd'hui, un lac acide occupe le sommet.



Nous partons vers l'ouest en passant au plus près de ces volcans prestigieux. La route est bonne et nous offre de superbes points de vue sur la région. Grâce à la numérotation des routes, il est assez facile de suivre notre itinéraire qui est loin d'être la ligne droite parfaite. Nous traversons des régions quasi-désertes où nous croisons rarement des voitures et un rallye de tandem-VTT par couple, composé d'une dizaine d'engins.

La route que nous suivons est étroite est sinueuse au milieu de la forêt, puis nous reprenons une route de plus grande importance en remontant sur Taumarunui. Taumarunui est une ville typiquement Far-West avec une ligne à voie étroite en prime et un musée du chemin de fer ancien.



A la sortie de cette ville, nous prenons la « forgotten world highway » (l'autoroute du monde oublié). Un panneau indique « prochaine station d'essence à 150 km » ! la traversée du Massif Central dans les années 50 aurait pu paraître paisible à coté de cette « autoroute » qui serpente entre les collines et les combes et ressemble à une route de campagne bordée de prairies pleines de moutons ou de vaches. Ce sont ensuite des sombres forets sauvages que nous traversons avant d'atteindre les gorges du Tongarakau où, pendant vingt-cinq kilomètres, il n'y a plus de goudron, « unsurfaced », annonce la carte. C'est évidemment sur cette portion très étroite que nous croisons le plus de voitures, sept environ. Nous avons beau avoir une Toyota, ce n'est qu'une petite Echo pas très adaptée à ce genre d'exercice.



Les opossums pullulent dans la région et sont une nuisance terrible pour les jeunes arbres de la foret. Nombreux sont ceux que nous trouvons écrasés sur la route comme les hérissons chez nous. 1802 appâts empoisonnés ont été déposés dans ce secteur pour essayer de les exterminer.



Nous retrouvons la route goudronnée pour traverser de concert avec la voie du chemin de fer, un pays d'élevage du mouton, d'immenses surfaces clôturées, sur des collines assez hautes où la densité du mouton ne doit pas dépassée un ou deux à l'hectare... et à perte de vue. De temps en temps, quelques petites fermes pour amoureux de la solitude et des grands espaces, un tunnel pour la voie ferrée. Cela ressemble à un paysage de maquette de train électrique. Sur une route de crête, nous apercevons encore le volcan Ruapuhu et à l'opposé celui du mont Egmont également couronné de neige vers lequel nous allons. Nous entre-apercevons de temps en temps son cône parfait au détour de la route.. Un dernier col nous permet d'apprécier la régularité de ses formes mais un cache-nez de nuages masque son sommet. Les noms indiqués sur la carte ne sont pas forcément des villages, ce ne sont souvent que des lieux-dits avec une seule maison.

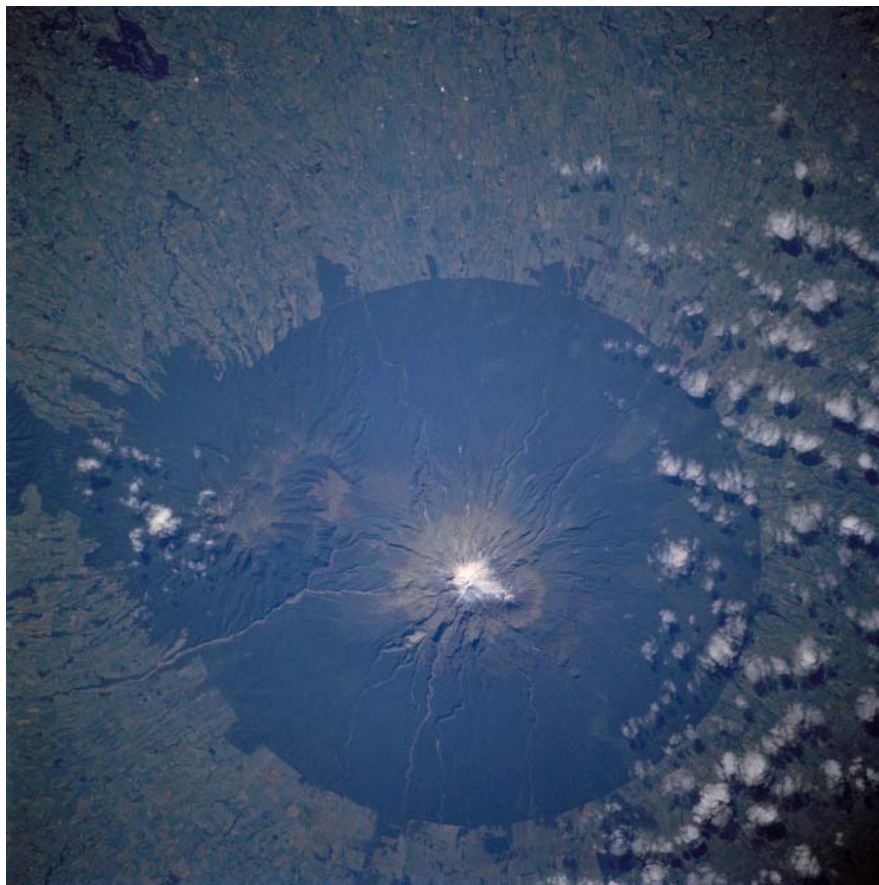
Lentement, nous redescendons vers Stratford. Les vaches prennent progressivement la place des moutons, nous trouvons de temps en temps des élevages de daims contenus dans des pacages aux hautes barrières grillagées. Puis les virages se font moins serrés et nous arrivons à Stratford, il est 14 h 00 et nous venons de faire deux cent soixante kilomètres depuis ce matin.

Stratford : arrêt-buffet. Une grande surface est ouverte bien que ce soit dimanche et nous achetons de quoi pique-niquer sous les grands arbres d'un parc avec des tables et des bancs. Nous sortons même un sarong fleuri du Cambodge qui nous sert de nappe depuis notre arrivée en Nouvelle-Zélande.

Stratford est dominé par le mont Egmont ou mont Taranaki. Une photo-satellite, aperçue quelques jours plutôt, avait attiré notre attention en montrant le cercle parfait du cône terminal de ce volcan et nous avez donné envie d'aller le voir.



*le mont Egmond vu d'en bas ....*



*Mont Egmond vu d'en haut !*

Pour aller au plus près du volcan en voiture, il faut suivre la route de Dawson-falls. Celle-ci n'est signalée qu'au moment de prendre l'embranchement. Nous devrions traverser le village de Cardiff, indiqué sur notre carte mais ce n'est qu'un hameau de quelques fermes isolées les unes des autres... séparées par des vaches.

La route monte vers Dawson-falls et s'arrête sur un grand parking. Une petite plate-forme permet d'admirer le paysage et nous apercevons au loin le Mont Ruapuhu et ses neiges éternelles, au pied duquel nous étions ce matin. Un office de tourisme avec une petite salle d'exposition pour expliquer le volcan et un hôtel-refuge, c'est tout ce qu'il y a comme construction. C'est de là que partent les excursions vers le sommet. Nous sommes maintenant écrasés par la silhouette massive de ce volcan, lui aussi du type Fuji Yama. Malgré son altitude modeste (2518 mètres) et bien que ce soit l'été, son sommet est enneigé et il y a des stations de ski. Cependant, il faut une bonne journée pour en faire l'ascension... si le temps est de la partie.

Nous allons repartir lorsque le sommet se dégage et nous faisons encore des photos. Nous redescendons et longeons la base de ce volcan en prenant la direction de la mer. Opunake est un petit village où nous ne trouvons qu'un motel pour backpackers. Nous voulons quand même un minimum de confort pour nous reposer des fatigues du voyage et nous cherchons plus loin. Il est 17h00, rien ne presse. Nous repartons vers le sud, après un détour par la plage, fuyant vite le camp de concentration de tentes et de 4x4

Nous pensions que d'Opunake à Hawera, sur les cinquante kilomètres de route qui longent la cote, nous pourrions trouver à nous loger mais nous trouvons seulement deux refuges où les surfeurs, les fermiers buveurs de bière et peut-être quelques filles un peu défraîchies constituent la clientèle. Nous poursuivons vers Hawera où nous avons une adresse de BandB mais d'un tarif double à celui de nos habitudes.



Dans cette région, seules les vaches sont en nombre. D'ailleurs, ne les avons-nous pas vu toute à l'heure se diriger seules vers les stalles de traite, en empruntant un passage souterrain pour traverser la route. Maintenant, nous croisons plus de vingt camions-citerne avec remorque-citerne de dirigeant vers les différentes fermes ou lieux de traite comportant juste une salle de traite et un tank à lait, installés non loin de la route.

En faisant une dernière photo du mont Egmont, appuyés à la clôture, le troupeau de vaches s'est précipité vers nous, curieux d'avoir de la visite.

Enfin Hawera avec sept motels et quelques BandB. Il est plus de 18h00 beaucoup plus tard que d'habitude.

Nous choisissons un motel au hasard. Celui-là est tout neuf, pas cher avec cuisine bien équipée et même lave-linge et sèche-linge à discrétion et de plus il n'y a pas grand monde, ce qui présage d'une soirée calme. Il y a, non loin, un supermarché ouvert jusqu'à 20h00. Ce soir, nous dînerons « chez nous » après avoir traversé un désert peuplé de vaches et de moutons.

Dans la soirée, nous entendons repasser les camions de lait qui rentre à la laiterie.

### Lundi 12 janvier 2004

En partant vers Wellington, au sud de l'île, nous passons devant « la » laiterie : Dairyland avec une magnifique vache en résine et possibilité de visite guidée. C'est une très grosse usine. Nous croisons encore de nombreux camions-citerne, tirant toujours leurs remorques, qui ramènent la traite du matin. Ils ratissent dans les soixante-dix à quatre-vingt kilomètres à la ronde.

Autant la journée d'hier, malgré sa longueur nous a paru intéressante, autant celle d'aujourd'hui manque d'intérêt. Nous sommes surtout sur un axe routier très chargé avec de nombreux camions qui roulent à la limite des 100 km/h autorisés. Dans le Dakar, on appellerait çà une étape de transition. La route qui suit d'assez loin le bord de mer, traverse des prairies clôturées à pertes de vue. Le mont Egmont disparaît sous l'horizon.

Nous avons pensé, en ce lundi matin, faire quelques e-mails avant de partir mais à 9h00, tout était encore fermé à Hawera et ce sera à Wanganui que nous pourrons les faire.

Wanganui est située sur les bords de la rivière du même nom, autrefois axe de communication. C'est une jolie petite ville assez étendue avec un centre-ville très fleurie aux nombreux magasins dont deux de tissus et patchwork et d'innombrables take away en tout genre ainsi que des pâtisseries, salons de thé, café etc... Encore un endroit où on ne risque pas de mourir de faim. L'influence de cette nourriture à l'américaine produit des effets très visibles : le nombre d'obèses ou à la limite est impressionnant. Nous trouvons un accès Internet, nous faisons quelques achats après avoir changé des dollars à la banque. Nous nous procurons quelques provisions pour aller déjeuner à l'ombre de sapins séculaires, sur une petite route de campagne qui mène à la prison de Wanganui...



Notre objectif pour ce soir est Paraparaumu où il y aurait pas mal de motels et de BandB, à petite distance de Wellington. Effectivement nous en trouvons plusieurs mais il est encore trop tôt pour se loger. Nous allons faire un petit tour sur la plage de sable gris, la mer aussi est grise et le vent très frais. Autrement dit, les serviettes des rares baigneurs ne risquent pas d'être à touche-touche sur cette immense plage. La plage n'a pas l'air d'être le loisir favori des néo-zélandais, c'est d'abord le bateau et la pêche et pour les plus jeunes le vélo, le surf et la montagne.

Nous dépassons Paraparaumu ce qui est une grossière erreur. Après, nous rentrons dans les faubourgs de Wellington, la route est coincée entre la montagne, la voie ferrée et la mer. Il faut bien se résoudre à prendre ce qui se trouve soit un grand motel aussi impersonnel que possible situé entre deux routes à deux fois deux voies. Pour un petit supplément, nous avons une cuisine. Nous sommes las des repas au restaurant qui manquent d'originalité et sont en plus très chers. Un petit supermarché de la chaîne « New world » n'est pas très loin et le flot de voitures que nous avons croisé tout à l'heure s'est maintenant dilué. Ce soir, nous dînons encore « à la maison » !

### Mardi 13 janvier 2004

Réveil paisible. Bien que coincés entre deux artères à grande circulation et la voie ferrée, le calme s'est installé vers 22h30 et nous avons passé une excellente nuit.

Café « maison » pain, beurre et confiture. Dehors il bruine sérieusement. Nous ne voyons plus l'autre coté de la baie.

Nous suivons la Highway n°1 en direction de Wellington. Des panneaux « ferry to Picton » apparaissent bientôt et nous les suivons presque surpris de nous trouver au terminal du ferry aussi rapidement. D'ailleurs un ferry est en train de partir. Le suivant est à 14h30 et le bureau de Budget ainsi que le parking pour laisser la voiture sont très facile à trouver. Nous ne pouvons pas garder la voiture pour aller sur l'île du Sud mais cela ne pose aucun problème pour qu'une autre nous attende à l'arrivée du ferry. Nous achetons nos billets et dans la foulée, nous réservons pour le retour et nous avons droit à un discount de 20 %.

Nous avons tout le temps pour faire un tour dans Wellington qui est quand même la capitale bien que la ville fasse beaucoup plus provinciale qu'Auckland. Elle ne paraît pas plus étendue que Tarbes ou Pau.



Sous une petite bruine, nous parcourons la basse puis la haute ville avec des rues très étroites à forte pente. Notre petite Echo est bien pratique dans ces moments-là. Rien d'extraordinaire dans cette petite ville de province sinon ses ports. La pluie persiste et nous allons visiter le National Museum, envahi par une foule d'enfants. Le musée est gratuit mais pas le parking. D'un bout à l'autre de la ville, le prix des parkings est dissuasif même dans les petites artères et la police veille.



Il y a de nombreuses expositions et animations sur les quatre étages de l'ensemble du musée. Celle des volcans retient notre attention un moment. Celles sur la vie des pionniers et des maoris également.

Nous retournons au terminal du ferry. Nous pouvons mettre nos gros sacs de voyages en container, aussi nous serons plus légers sur le bateau.

Le ferry arrive et décharge camions, camions-citerne, camions à bestiaux remplis de vaches ou de moutons, camping-cars, voitures, vélos et même deux trains de marchandises. Et peu de temps après, le même genre de véhicules remplissent à leur tour le ferry pour le voyage suivant. Il y a encore des vaches et des moutons.



Les passagers qui ont l'habitude de faire la traversée, se sont positionnés en tête de la file d'attente pour l'embarquement et peuvent s'installer confortablement dans les salons à l'avant du bateau.

Le départ a lieu à l'heure, les bars et selfs ouvrent et la bière, les frites et les sandwiches sont débités en quantité impressionnante. Nous nous laissons faire pour un délicieux « fish and ships ».



*Arrivée à Picton*

Dans un salon, un magicien occupe les enfants. Il a beaucoup de succès.

Sur le pont supérieur, on sent les odeurs de vaches et de moutons, certains essaient de regarder au dehors du camion et déjà la cote de l'île du Sud apparaît. L'entrée dans le chenal de Picton est splendide. Beaucoup de passagers sont sortis sur les ponts extérieurs, caméras et appareils-photos sont en action, les appareils numériques sont en nombre supérieur. Le ciel est gris, le plafond est bas et le temps est particulièrement frais et nous respirons à plein poumon, cet air pur. Le ferry slalome dans le fjord. Il se guide au GPS à deux mètres près.

Picton : petit port au fond d'un fjord d'une trentaine de kilomètres par lequel passe tout le trafic maritime entre les deux îles. Le port est constitué de moles en béton protégés par des poteaux de bois. Deux ferries font nuit et jour la navette entre Wellington et Picton et transportent des véhicules, des train et aussi des passagers-piètons et quatre autres ne transportent que des véhicules et des marchandises. Le ferry effectue un demi-tour sur lui-même et vient se poser comme un papillon contre la jetée grâce à son système de propulsion.

Nous débarquons rapidement, nos sacs sont déjà là, une autre Echo blanche nous attend. Signalons l'efficacité de « Budget » (les autres loueurs le sont certainement aussi) Nous avons changé trois fois l'heure de prise de la voiture : tout est enregistré sur ordinateur et interconnecté. La voiture est là, pas de temps perdu à ré-enregistrer nos coordonnées... juste un petit cheik avec la credit-card.

Le déchargement du ferry est bien réglé. Tout se passe tellement vite que le train est déjà sorti et le flot des voitures tari lorsque nous prenons possession de notre véhicule. Il doit y avoir un pont tournant à l'intérieur du bateau car les camions de moutons avec remorque sont sortis en marche-avant comme quand ils sont rentrés et que nous les avons vu avec l'arrière contre les grosses portes du ferry.



Nous avons décidé malgré l'heure tardive de ne pas rester dans un des motels de Picton où nous pensons qu'il y a beaucoup de touristes avec toutes les navettes des ferries, pour chercher une chambre plus tranquille dans la région.

Après une vingtaine de kilomètres, nous ratons un premier motel assez mal indiqué. C'est ensuite le bush. Enfin le petit village de Springcreek avec un motel qui affiche complet à côté d'une résidence pour backpackers assez sommaire. L'heure avance.... Nous voici trente kilomètres plus loin à Blenheim. Le village ne paraît pas très grand et voici deux motels de chaque côté de la route, juste après la rivière. Au hasard, nous rentrons dans celui de gauche.

Tout heureux d'avoir une « cabin with kitchen and T.V. » pour un prix digne d'un backpacker, nous nous apercevons rapidement que la douche et les sanitaires sont communs dans le bâtiment non loin. Nous sommes dans un bungalow loué dans un camping. D'un côté de la route au bord de la rivière, les tentes et de l'autre des pavillons et les camping-car. Et en plus, nous sommes au bord de la voie ferrée... et les trains de marchandises passent régulièrement.

Nous nous installons puis nous partons à la recherche d'une épicerie. Finalement Blenheim est une petite ville bien fournie, en plus du supermarché « New world » ouvert tardivement, il y a de nombreux restaurants et d'innombrables boutiques de restaurations rapides et une dizaine de motels du plus luxueux au plus basique, tous avec des appartements disponibles. Dommage qu'il n'existe pas de panneaux pour les annoncer.

Nous avons l'impression de revivre nos belles années 60-70 lorsque nous campions sur les bords de la Charente...

Vers 22h00, la circulation des trains et celles des camions s'arrêtent.

### Mercredi 14 janvier 2004

Beau temps ce matin. Un bon café et une douche, nous voilà sur le coup des 10h00 sur la route de Kaikoura d'où paraît-il, il est possible de voir les baleines. En quittant Blenheim, nous découvrons encore d'autres motels. C'est donc plus d'une quinzaine de solutions pour se loger que nous trouvons dans ce petit village.

Au loin, la montagne ressemble à des dunes. L'herbe est jaunie pire qu'en les plus mauvais moments de canicules chez nous. Il semble qu'ici ce soit le cas.

Nous passons un petit col et aussitôt, nous redescendons vers la mer. Il y a même des marais salants. Nous les longeons pour aboutir sur une plage déserte encombrée d'algues géantes et de morceaux de bois.

Nous reprenons la grande route. De ci, de là quelques vignobles assez importants, certains ont été plantés récemment.

La route est maintenant coincée entre la montagne et le bord de mer. Nous nous arrêtons pour profiter du spectacle d'une mer assez forte qui écume sur les rochers. Un peu plus loin, c'est une troupe de phoques qui attirent les photographes, il a plusieurs colonies tout le long de la cote.



*Vignoble dans la montagne*

Nous voilà à Kaikoura aux environs de midi. Un petit tour chez New World pour acheter un poulet grillé et nous allons voir du côté des baleines. Il est possible de les voir mais il faut prendre un bateau pour aller au large. Devant l'agence « Whale watching », un car de japonais vient d'arriver mais de toute façon, personne ne verra les baleines aujourd'hui car la mer est de plus en plus forte, toutes les sorties de l'après-midi sont annulées et la météo n'est pas optimiste. Tant pis, après un tour dans la boutique-expo où les baleines sont montrées dans leur élément, nous prenons une petite route qui mène à un point de vue. Une colonie de phoques se sèchent au soleil, mitraillés par le car de japonais qui est déjà là. Un petit sentier permet de monter sur la falaise d'où l'on a une belle vue sur la baie mais pas de baleine à l'horizon... Un bateau revient vers le port, il est bien secoué.

Nous continuons notre voyage vers le sud.



Entre Kaikoura et Oaro, la route et la voie ferrée se disputent la place le long de la plage. Le paysage est magnifique, à chaque tournant, nous découvrons une nouvelle anse avec des rochers balayés par les vagues. De grosses algues brunes très longues sont brassées dans les remous.

Après Oaro, la route s'écarte d'une dizaine de kilomètres de la cote et passe par la montagne. Il y a beaucoup de moutons, quelques fermes, une circulation assez fluide, et ça monte et ça descend.

A partir d'Amberley, la route revient vers la mer. Nous prenons une bretelle de cinq kilomètres qui donne accès à la plage... déserte, de belles vagues mais un vent très violent et des embruns. Nous y restons juste le temps d'une photo. Nous avons beaucoup roulé, plus de trois cent kilomètres depuis ce matin, sauf pour les baleines, nous avons une bonne impression de la cote depuis Picton.



Nous constatons que dans l'île du Sud, il y a de nombreuses zones aménagées pour les camping-cars et les tentes, parfois avec quelques bungalows, et non loin des plages, des camps plus sommaires. L'île du Sud nous paraît plus proche de la nature que celle du Nord.

L'heure de chercher un logement approche. Nos critères sont maintenant précis : un motel avec toutes les commodités et un super-marché pas loin. Nous sommes maintenant dans la grande banlieue de Christchurch avec une petite journée d'avance sur notre programme pourtant un peu flou. Nous roulons sur les petites routes « de campagne ». Il y avait un morceau d'autoroute à quatre voies que nous venons de quitter autour de Kaiapoi. Le super-marché s'appelle « Countdown » mais ressemble à « New world » comme son frère. Nous trouvons un hôtel pour backpacker et un camping comme celui que nous avons quitté ce matin. La ville est pourtant assez grande. Nous continuons une dizaine de kilomètres de plus et, après le golf, nous trouvons enfin un motel qui nous convient.

Quand Jean-Bernard ressort du bureau avec la petite boîte de lait, Geneviève comprend qu'il a retenu la chambre. Les pavillons individuels sont dispersés dans un grand jardin. On entend la circulation toujours importante à cette heure, après la fermeture des magasins et des bureaux mais nous savons maintenant qu'après 22h00, ce sera fini. On se croirait dans des logements des sous-officiers de US Air-force, dans les bases de la guerre froide. Le logement est grand, prévu pour cinq à six personnes. Ça a un petit air vieillot avec les éléments de cuisine en formica. La salle de bain paraît « trop neuve ». Nous retournons jusqu'à Kaiapoi pour faire les courses du soir : le magasin est ouvert jusqu'à 22h00 et nous dînons en tête à tête. Le motel n'est pas complet mais bien occupé quand même

Jeudi 15 Janvier 2004

Nuit fraîche et calme. Nous quittons notre baraquement type US de Ouruhia (banlieue nord de Christchurch) pour une visite de la Bank Peninsula.

Nous traversons d'abord la ville, nous nous offrons même un large tour. La ville est tracée au cordeau, cubes de bétons, quelques rares maisons d'inspiration « vieille Angleterre », des magasins très classiques. On ne peut pas juger d'une ville en la traversant en voiture, mais elle ne paraît pas mériter plus, excepté peut-être le « Botanic » jardin que nous négligeons par manque de temps. De toutes façons, il n'est pas encore 10h et tous les magasins sont encore fermés. Nous avons décidé de faire le tour de la péninsule en suivant autant que possible la côte par les petites routes du nord.

De Christchurch à Lyttleton, la route est bien indiquée. Comme Lyttleton est séparé de Christchurch par une barre rocheuse imposante, il y a un long tunnel qui permet de la franchir en passant dessous, et l'on aboutit ainsi sur le port. Le paysage de cette péninsule qui a la forme d'une pince de crabe est fait d'une succession de baies surplombées par la montagne. De l'une à l'autre, nous passons par un petit col qui nous donne de beaux points de vue.



Jusqu'à Diamond Harbour, la route tourne beaucoup mais ne monte jamais de plus de cent à cent cinquante mètres, tout en nous offrant quelques superbes points de vue. Chaque anse est occupée par un petit hameau avec ses bateaux à l'ancre en face. Après Diamond Harbour, ça devient une véritable route de montagne qui, à travers les pacages d'altitude, va nous mener jusqu'à un col, peut-être huit cent mètres d'altitude.

De là, nous redescendons vers Port Levy et Puari. A cet endroit, la route, déjà fort étroite, n'est plus qu'une piste de montagne déconseillée sinon interdite aux camping-cars et aux véhicules avec remorques. Comme nous avons une Toyota, ne fut-ce qu'une petite « Echo », nous nous lançons sur cette piste. Mais c'est bien la route « normale » avec ses poteaux-bornes traditionnels et ses panneaux indicateurs. Mais quelle route ! Elle grimpe entre les prairies d'estive. Le paysage est splendide. Nous ne croisons que des vaches et des moutons. En 4x4, ce serait un plaisir mais avec notre petite voiture, il faut faire attention. Nous voici au sommet d'où l'on aperçoit Pigeon Bay de l'autre coté avec quelques maisons et une route goudronnée. La descente est aussi précautionneuse mais sans problèmes.

Dans cette zone de montagne, de nombreuses pistes sont ouvertes et en pratiquant du 4x4, nous apprécions les bouffées d'adrénaline que l'on pourrait s'y donner. Nous avons aussi une petite pensée pour les trois cyclotouristes qui, comme nous, ont hésité à l'entrée de la piste.



Descente sur Duvanchelle pour le plein d'essence avant de continuer jusqu'au bout de la route. À une quinzaine de kilomètres, le terminus se nomme Akaroa. La semaine prochaine, il y aura la fête à la française. Ce petit village est adorable et revendique haut et fort ses origines françaises. Le drapeau tricolore flotte un peu partout. Le cadre est également splendide et le fait qu'il s'agisse en quelque sorte d'un bout du monde relié à un pays qui a encore un certain prestige - le notre - donne à l'ensemble une atmosphère des plus agréables. Une petite épicerie de quartier nous fournit le sandwich du jour que nous allons déguster sur un banc public avec la mer en fond d'écran pour jouir encore un peu de ce lieu quasiment idyllique.

La route du retour est pratiquement sans intérêt si ce n'est le lac de Forsyth appelé aussi « Birdland ». Il est littéralement couvert de canards et autres palmipèdes. Le grand lac Ellesmere n'est pas très accessible et nous ne le longeons que sur quelques kilomètres. Nous évitons Christchurch en prenant une route transversale et nous voilà sur la Highway N° 1 cap au sud. L'idéal serait de pouvoir rejoindre Timaru, cent quarante kilomètres plus loin. C'est ce que nous réussissons car, même si la circulation est très chargée, tous les véhicules, camions compris, roulent idéalement entre 95 et 100 Km/h et le paysage est celui d'une plaine car nous traversons le Canterbury qui est à la Nouvelle Zélande ce que la Beauce est à la France.



Nous atteignons Timaru un peu après 17h00. Nous choisissons un lodge ni pire ni meilleur parmi la quinzaine de motels. Il est idéalement placé, comme les autres, entre l'autoroute et la voie de chemin de fer..... Heureusement que la nuit personne ne roule.

Le supermarché s'appelle « Pack'n save » (on emballe soi-même) et au menu ce soir, filet de Tarakihi, un poisson local vendu en filets sans arêtes, aussi bon que de la sole.

S'ensuit une petite ballade digestive dans un parc tout proche dont le cœur est une roseraie. Il s'agit de multiples dons, certains déjà anciens. La nuit s'annonce fraîche, alors que le ciel bleu et un chaud soleil nous ont accompagnés toute la journée.

### [Vendredi 16 Janvier 2004](#)

Notre programme est simple aujourd'hui : nous descendons de Timaru à Oamaru, à peine une centaine de kilomètres, pour aller voir des pingouins. Ensuite, nous rallierons Twizel, porte d'accès au mont Cook, le plus haut sommet de l'île du Sud et de la Nouvelle Zélande.

Mais voilà, les pingouins ont des habitudes horaires particulières. Les pingouins à yeux jaunes rentrent de leurs ballades en fin d'après midi alors que les pingouins bleus, eux, attendent carrément la nuit noire pour rentrer au nid. Nous apprenons cela en en visitant les sites où nichent ces pingouins.

Les pingouins aux yeux jaunes ont élu domicile sur une plage bordée de falaises. L'accès à la plage est interdit à partir de 15h00 mais une promenade avec balustrade a été installée en haut de la falaise et mène à une cabane d'affût. Quant aux pingouins bleus, ils nichent au pied d'une falaise au bout du port, presque en ville. Il semble que la construction du port ne les ait pas dérangés dans leurs habitudes mais il est vrai que trente ou cinquante ans plus tôt, l'activité n'était pas celle d'aujourd'hui et la circulation touristique quasiment nulle. Nous savons tout cela car le site de la falaise aux pingouins bleus est privé.

Une « compagnie » a pris en charge le suivi et l'étude du pingouin bleu. Elle fait des marquages et des comptages, analyse les habitudes de ces petites bêtes pour en assurer leur survie. Le financement est assuré par le public qui vient voir le retour des pingouins à la nuit tombée. Pour cela, un petit amphithéâtre couvert a été construit à vingt-cinq mètres de leur lieu de passage favori. Il semble d'ailleurs que les pingouins, s'ils veulent rejoindre leurs nids, n'ont d'autres ressources que de passer devant les spectateurs. Ce pingouin, normalement fait son nid entre deux cailloux, dans un endroit un peu abrité et caché. Ici, la société leur a aménagé quantité de lieux de ponte, ainsi ils ne sont pas tentés de désertier l'endroit.



Changement de programme : nous allons passer la nuit à Oamaru pour voir « les » pingouins. Comme il n'est que midi, nous cherchons d'abord un endroit agréable pour le déjeuner. En l'occurrence, c'est un petit parc aménagé sur une des collines qui surplombent la ville et d'où nous avons un point de vue superbe, sur la cité, la baie et la plaine de Canterbury jusqu'aux montagnes enneigées dans le lointain.

Puis, ayant désormais du temps devant nous, nous faisons le tour des motels, essayant d'en choisir un pas trop près de la route mais, par principe, ils sont situés en bordure de route à grande circulation. Une manière de se faire voir puisqu'il n'y a pas de panneaux pour les annoncer. Pour une fois, pas d'angoisse quand 17h00 arrive et que nous sommes encore « à la rue ». Ceci fait, petit tour en ville et le tour est simple : une seule rue commerçante, toute en longueur et la majorité des magasins et échoppes diverses (Internet, patchwork, cartes postales, souvenirs, Mac do et autres fast food, etc) regardent à l'ouest, tous du même côté du soleil couchant. Sur l'autre côté de la rue, on trouve les banques et les assurances.

Voilà, il est l'heure d'aller au spectacle des pingouins aux yeux jaunes. Ce matin nous n'étions que deux couples sur la plage, ce soir il y a foule sur la promenade et la cabane d'affût est pleine à craquer. Il est 17h30 et les spectateurs continuent d'arriver.

18h30 : nous apercevons au loin un pingouin qui vient de sortir de l'eau. Difficile de le regarder dans le jaune des yeux vu la distance, (en fait, ce pingouin a un bandeau de plumes de couleur jaune à la hauteur des yeux)

19h00 : un guide - tenue camouflée, chapeau, badge, jumelles - arrive suivi d'un petit groupe. Il explique beaucoup de choses et enfin un pingouin apparaît sur la mer, plonge, resurgit de l'eau à cinquante centimètres du rivage et va se ranger en se dandinant sous la falaise, à l'aplomb de notre emplacement.

20h00 : il commence à faire très frais. Nous levons le camp, avec un petit score de six ou sept pingouins. C'était paraît-il un jour « sans ». Dîner rapide et nous filons vers les pingouins bleus à 12.5 NZ\$ (par personne, à peu près 8 Euros). Nous espérons que le spectacle sera assuré.



*La plage des pingouins aux yeux jaunes*



Après une petite altercation au sujet de l'appareil photo (officiellement pour ne pas les déranger, mais en fait pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or), nous arrivons à l'amphithéâtre alors qu'un premier groupe vient de sortir de l'eau, environ vingt-cinq à trente bestioles qui montent la rampe de cailloux et attendent maintenant au bord du chemin qui les séparent de leurs lieux de repos. Un autre groupe arrive. Ce qui est extraordinaire, c'est de les apercevoir à cinquante mètres en mer, plonger et très vite arriver à la cote, de préférence avec une vague. La plupart sortent de l'eau sans problèmes mais quelques-uns se font balayer par la vague suivante et peinent un peu, comme également ceux qui n'ont pas choisi la partie la plus facile de la rampe. Enfin un petit groupe se décide à traverser la route tandis que les autres discutent entre eux comme s'ils se racontaient leur journée de mer et les bons coins de pêche (ils font des circuits de plus de quatre-vingt kilomètres sans toutefois s'éloigner de plus d'une quinzaine de kilomètres au large des cotes).

Les pingouins rejoignent leurs « maisons ». Ce sont les centaines de petits nids en planche installés par l'organisation au pied de la falaise, sous les arbustes ou dans des tas de pierre. Ces abris sont utilisés pour nicher et dormir.

D'autres et d'autres arrivent, par bandes d'une dizaine, parfois seulement deux ou trois, quelquefois un esseulé. Les spectateurs commencent à se lasser et refluent vers la sortie. Nous sommes dans les derniers à partir ce qui nous permet en nous approchant du bord de mer d'apercevoir deux pingouins juste en dessous de nous. C'est plus gros qu'un canard (25 cm de haut) alors qu'à la distance où nous étions, cela nous paraissait plus petit.

Un pingouin se ballade au milieu du parking, hors de la zone privée. Celui-là n'échappera pas à la photo et sous le crépitement des flashes tel une starlette à l'épreuve des marches du festival de Cannes, il ne semble pas apeuré du tout et continue son bonhomme de chemin vers son nid. Si nous n'avons vu que six ou sept pingouins aux yeux jaunes, le score des bleus se monte à quatre-vingt/quatre-vingt-dix sujets. Bonne nuit les petits.

### Samedi 17 Janvier 2004

Réveil, bain à bulles (tant qu'à faire), café, provisions de voyage, et nous voilà sur la route de la montagne. Nous n'empruntons pas la Highway mais la Main Road tout aussi bonne. Ce sont de grandes portions de ligne droite, pratiquement pas de circulation, route plate : un rêve de cycliste.

Jusqu'à Omarama, nous longeons une série de lacs de barrage pour l'énergie hydroélectrique : Lake Waitaki, Lake Aviemore, une partie du gigantesque lake Benmore. Tous les bords de lacs sont aménagés pour le camping, le nautisme et la pêche à la truite. Nous suivons toujours cette route rectiligne qui traverse un immense plateau bordé de montagnes de faible altitude. La terre est desséchée, l'herbe est jaune mais tout est clôturé.



*un lac de montagne parmi d'autres*

Nous arrivons de très bonne heure à Twizel. Il est à peine midi moins le quart et nous avons déjà trouvé un excellent et superbe motel. Twizel est une charmante petite ville de tourisme, avec une douzaine de motels, un grand hôtel (au moins quatre-vingt chambres) des tas de petites maisons en bois sans prétention, presque toutes identiques d'une propriété à l'autre, un petit centre ville avec une place engazonnée (gazon anglais, arrosé, bien tondu), des boutiques, un super marché, des marchands de souvenirs, des restaurants, des photographes, et aussi ses fast food et take-aways. Très agréable.



*TWIZEL : la grand place*

Notre motel est au bord du golf. Si l'extérieur ressemble de façon quelconque à beaucoup d'autres motels, l'aménagement intérieur est bien pensé et agréable à vivre, ne fut-ce qu'une nuit. Nous avons aussi ici une baignoire à bulle mais d'un modèle différent de la veille et la cuisine est bien pensée, séparée du reste de la pièce à vivre.

Nous avons donc cet après midi le temps de faire un saut jusqu'au pied du mont Cook. Toujours de grandes portions de routes rectilignes.



Nous longeons maintenant le lac Pukaki, immense lac de retenue de plus de trente kilomètres de long. Et vue superbe sur le mont Cook dans l'axe de la route. Un rêve de photographe avec le lac à côté. Nous déjeunons sur un terre-plein aménagé au milieu du bush, au bout d'une piste où se trouvent un camping et un motel sommaire pour randonneurs aventureux. Puis, nous poursuivons en direction du Mont Cook jusqu'à l'«Hermitage» qui est à la fois un refuge et un hôtel. Tout est construit en tôle d'acier noire, l'ensemble est fondu dans le terrain. A côté se trouve un visitor center où nous glanons quelques informations sur la région. C'est la fin de la route bitumée. De là, partent deux pistes dont une est interdite aux voitures de location. Ainsi nous n'avons pas à nous poser de questions sur notre itinéraire. La piste en deux ou trois kilomètres, nous conduit à un camping sauvage mais aménagé (parking, toilettes et point d'eau). C'est à partir de ce point à seulement 750 m d'altitude qu'un excellent sentier constitue le début de l'ascension du Mont Cook (3764m).



Nous allons suivre ce sentier pendant deux heures, traverser deux torrents, couleur de lait, sur des passerelles « à la népalaise », nous régaler de la vue des glaciers prêts à s'écrouler du mont Sefton, imaginer plus que voir l'enfilade des vallées qui partent en tous sens. Mais la neige et la glace sont présentes à basse altitude ce qui fait de l'ascension du Mont Cook, une course de grande envergure. Ici, la haute montagne commence à 500 m d'altitude ! Et le livre des disparus dans la région - en consultation libre au visitor center - est éloquent à ce sujet. Les dernières inscriptions datent de la fin décembre 2003, trois semaines auparavant : avalanche. Phénomène fréquent en fin de journée, nous en voyons et entendons même deux, tombées des glaciers environnants.

La faible altitude de la vallée et le tracé de la route en son fond expliquent qu'elle soit rectiligne. Ce qui fait que le retour sans arrêts-photos ou déjeuner est rapide. Ceci nous permettra d'utiliser la machine à laver et le sèche-linge du lodge, la poudre étant offerte.

Nous voilà prêts pour affronter une nouvelle journée de voyage, mais c'est surtout la qualité de la route qui décidera si nous irons jusqu'à Queenstown ou non avant d'affronter le col de « la Haast Pass », passage vers la cote Ouest dont l'existence est récente. Il paraît que « ça tourne » !

### *Dimanche 18 Janvier 2004*

Twizel se réveille doucement et nous avec. Après « la tempête de ciel bleu » d'hier, ce matin le ciel est chargé. Il semble qu'à l'Ouest, il pleut déjà sur les collines.

Nous quittons Twizel vers 9h30. Longues lignes droites au delà d'Omarama. Puis la route s'engage dans le fond de vallée entre les collines et, progressivement, va nous amener vers « Lindiss-pass », tout simplement le point le plus haut, mais surtout pas un col et une route de montagne. Au-delà, les collines s'espacent et la route en pente très douce redescend vers Tarras.

Tarras, signalé sur la carte, ne comporte que quatre constructions mais c'est à partir de cet endroit qu'il nous faut choisir d'aller vers Queenstown ou de filer vers Fox-Glacier via Haast Pass .

Fox-Glacier est à presque trois cent kilomètres de Tarras, le détour par Queenstown, c'est au moins cent cinquante kilomètres de plus. Une bien longue route que le décompte des jours avant le retour vers Auckland ne nous autorise pas. Il nous faudrait un jour de plus minimum. Exit donc Queenstown et toute la série de lacs environnants, d'autant plus que la bruine se fait de plus en plus insistante. Au lieu d'un coup d'essuie-glace de temps en temps, c'est le mode intermittent qui est choisi. Depuis Tarras donc, nous piquons vers Wanaka, pour faire le plein d'essence et quelques provisions de bouches.

Wanaka est une assez grande ville à l'extrémité du lac du même nom. C'est jour de marché et bien qu'il soit midi, il y a beaucoup de monde. La bruine se fait encore plus forte.

Nous reprenons la route de la cote Ouest. Celle qui va nous amener à la Haast Pass ouverte seulement en 1960. Nous longeons d'abord le lac Hawea, un lac réservoir, sur une vingtaine de kilomètres. Ce lac est bien plus grand que ce que nous en voyons, il est immense. Avec la pluie, nous avons l'impression qu'il s'agit d'un fjord ouvert sur la mer, impression renforcée par les vagues qui arrivent au rivage. C'est maintenant une petite pluie qui va en augmentant d'intensité et masque de plus en plus le paysage.

A peine nous quittons le lac Hawea que nous retrouvons le lac Wanaka. Même impression d'immensité et même problème de visibilité. La route qui le longe, a été taillée dans la falaise qui plonge à pic. Pas de visibilité, temps gris, pas de photos mais nous nous rendons compte que le paysage est grandiose. Le bout du lac se termine par le delta de la rivière qui l'alimente et qui descend directement de la Haast Pass.



Maintenant la pluie est très forte. Fort heureusement et sur une inspiration subite nous nous arrêtons à une aire de repos (nous verrons plus tard que c'était la seule), avec toilette et surtout un abri pour le pique-nique. Nous sommes rejoint par deux couples de canadiens en vacances, les maris sont frères, l'un des deux travaille en Nouvelle-Zélande. Mais nous ne tardons pas à faire connaissance avec les mouches des sables (« sand-fly ») qui nous assaillent littéralement. C'est une des plaies locales bien connues, bien plus douloureuses que les moustiques et surtout pas de répit nuit et jour.

Nous reprenons la route qui monte doucement les virages ne sont pas serrés et de part et d'autre, à travers le rideau de brume et de pluie, nous pouvons voir les cascades et les torrents qui alimentent la rivière.

Un panneau : Haast Pass. Tellement surpris, d'être déjà là que nous passons sans nous arrêter. Nous basculons maintenant vers la cote Ouest. Seuls les deux premiers kilomètres à la descente sont un peu plus raides et un peu plus serrés. La pluie est maintenant diluvienne, masquant parfois des cascades gigantesques avec des débits impressionnants. On dirait les exutoires d'une grosse centrale hydroélectrique. Rapidement la route devient excellente avec, de plus, une circulation assez faible.

Puis la vallée s'élargit, le torrent qui descend le long de la route, prend des allures de grande rivière, toujours alimentée par les cascades et les torrents innombrables que nous continuons à apercevoir sur les cotés, malgré la brume environnante.

Haast-village : nous arrivons à la cote Ouest, là où la route va remonter vers le Nord. Nous avons déjà parcouru trois cent kilomètres depuis ce matin. Mais ce petit village n'est qu'un point de ravitaillement. On y trouve quand même un poste d'essence, un ou deux BandB, un motel et de quoi se restaurer, le Néo-zélandais moyen ne sachant vivre sans la proximité rassurante d'un fast-food.

Et aussi un panneau : Fox-Glacier : 110 Km. C'est notre prochaine destination.

Nous remontons la cote Ouest sous des trombes d'eau. La route est inondée à plusieurs reprises et bien que nous soyons dimanche, la DDE locale est à l'œuvre : signalisation et pelleteuse en action. Jusqu'à Fox-Glacier dont nous ne savons pas s'il y a des motels et de quoi survivre - les cartes indiquent de la même manière qu'un gros village, des lieux où il n'y a juste qu'une ferme -, il n'y a qu'un ou deux hameaux de trois ou quatre baraques, dont l'un semble être la base de la DDE, cette région étant sujette à des pluies fréquentes. D'ailleurs, cette route que nous suivons est assez récente aussi. Avant il n'y avait que des pistes et la forêt : un vrai pays de pionniers, ce qui forge un caractère !

Quelques centaines de virages et une heure et demie plus tard, toujours sous une pluie intense, nous arrivons à Fox-Glacier. C'est un charmant hameau avec une dizaine de motels et hôtels toutes catégories, un petit supermarché, deux ou trois bistrotts, des magasins de souvenirs et cartes postales qui organisent également des circuits touristiques et ascension du glacier, un bureau des guides-agence touristique, une station Internet où nous pourrions même vider sur CD Rom les mémoires de l'appareil numérique, une base hélicoptère pour visiter les glaciers qui descendent directement du Mont Cook.

Nous prenons le premier motel venu, sans perdre de temps car la demande risque d'être forte ce soir. Bien nous en prend car nous faisons la queue pour avoir une chambre, il affiche rapidement complet comme ceux que nous verrons un peu plus tard.

Fox-Glacier est une espèce de petit Gavarnie, uniquement tourné vers la visite d'un des glaciers descendant du massif du Mont Cook. Le front du glacier n'est qu'à cinq à six kilomètres du village. Une attraction comme la grande cascade mais ici sans chevaux ni mulets : on marche à pied.

E-mails de Jul' et de Loran, envoi de messages, courses, dînette, T.V., dodo : s'il fait beau comme promis demain, nous devrions avoir une journée bien remplie !

### Lundi 19 Janvier 2004

Effectivement la pluie a cessé dans la nuit mais le temps est resté couvert jusqu'au petit matin. Excellente nuit cependant. Nous avons lu qu'il tombe sur cette cote Ouest dont la largeur de la plaine n'excède pas cinquante kilomètres de large et encore à l'extrémité nord, environ 3000 mm d'eau par an et qu'il y pleut en moyenne cent quarante-quatre jours par an soit un jour sur deux ! Donc hier étant un jour de pluie, aujourd'hui il devrait faire beau.



*un glacier à 300m d'altitude !*

Le ciel bleu commence à apparaître par endroit. Nous remontons vers le glacier : quatre kilomètres d'une piste bien entretenue. Au bout un large parking, mais pas de péage, pas de baraques à frites, pas de marchand du temple, pas de guide pour proposer ses services. Très surprenant. Seulement quelques panneaux indicatifs et informatifs très bien faits. A peine imaginable en France et presque partout ailleurs où le moindre site touristique est surexploité. Nous marchons encore moins d'une heure pour arriver à la base du glacier et nous sommes à moins de trois cent mètres d'altitude, néanmoins la pluie d'hier a fait quelques dégâts car le sentier est coupé par endroit. C'est un glacier aussi gigantesque que la Mer de glace de Chamonix. Le bleu du ciel commence à dominer mais les sommets sont accrochés. Le spectacle est magnifique.

En route vers Franz Joseph-glacier. Nous hésitons sur ce que nous allons faire mais avant le village un panneau nous invite à la visite.

Encore quatre à cinq kilomètres d'une bonne piste, étroite mais toujours bien entretenue, à travers la forêt. Nous longeons le torrent qui descend du glacier. La piste se termine par un vaste parking où stationnent quelques autobus. Un panneau nous promet un beau point de vue à cinq minutes de marche. Ne pas céder à l'invitation serait mécréant, Nous y allons.

Effectivement, on a une belle vue sur le glacier mais on a envie d'en voir plus et mieux. C'est ainsi qu'une fois en chemin, nous allons jusqu'au front du glacier, 1h de marche. Ici aussi les pluies d'hier ont emporté les passages. Le parcours qui suit le fond de cette vallée en U permet d'admirer quelques belles cascades, premières récompenses. Ce glacier est aux yeux de certains plus beau que celui de Fox-Glacier. Difficile à dire mais en tous cas, c'est celui-ci qu'un certain nombre de cordées ont choisi d'escalader. On les aperçoit comme de minuscules bestioles, déjà bien haut au dessus des premiers séracs. Toutefois les sommets restent empanachés dans de gros cumulus blancs.

Arrêt au village de Franz Joseph glacier. Ce village fait plus station de montagne que Fox glacier, qui fait lui un peu sauvage. Le supermarché, les restaurants sont plus « class ». Ici aussi on peut s'offrir un vol en avion, un scénic flight à la mesure de son budget. Le backpacker pourra faire un quart d'heure de vol et voir le glacier d'un peu plus haut ou d'un peu plus près, l'émir pourra avec un vol de deux heures et demi faire le tour de tous les glaciers et même se poser pour toucher la neige.

Déjeuner à la pointe du lac Mapourika, sur une des très rares aires bien aménagées : des tables avec banc, une piste, du gazon bien tondu, des toilettes et des poubelles ultra sommaires. Le vent est frais et souffle fort. La polaire n'est pas de trop. Et puis, il nous reste cent vingt kilomètres de route pour remonter vers Greymouth. Mais c'est cent vingt kilomètres de route désolée, tracée au milieu de la forêt impénétrable, avec quelquefois, une ferme entourée de cinquante à cent hectares de prairies clôturées par parcelles de dix hectares. Et aussi d'innombrables torrents de montagne qui charrient une eau grisâtre et des cailloux en pagaille. Nous traversons ces torrents sur des ponts à voie unique comme c'est généralement le cas. Rarement il y a un autre véhicule au bout tant la circulation est réduite, mais si c'est le cas, le sens prioritaire est indiqué à l'entrée du pont.

A partir de Hokitira, nous suivons une voie ferrée et nous nous posons la question de savoir si elle est toujours en activité. Nous avons rapidement la réponse lorsque nous rattrapons un convoi d'une vingtaine de wagons, essentiellement des containers, qui roule à petite allure.





Nous avons déjà vu le pont à deux niveaux, un pour la voie ferrée, un pour la route sur la cote Est, mais ici c'est le pont à double usage car la voie ferrée emprunte le même tablier que la route. Nous nous arrêterons au prochain croisement pour faire une photo de ce train qui ressemble à une maquette grandeur nature. Cela amuse beaucoup le conducteur du train qui nous salue de la main et nous gratifie d'un coup de klaxon en passant devant la voiture.

Nous voilà à Greymouth. C'est une petite ville assez importante avec une douzaine de motels, un petit port de pêche et un port de commerce sur l'embouchure de la Grey river. Celle-ci porte bien son nom car elle charrie boue et gravier et l'eau est grise comme le gravier.

Nous trouvons un motel assez éloigné de la route, c'est un fait assez rare, grâce à la publicité qu'en fait la patronne. Non loin, le supermarché New World ouvert jusqu'à 20h00. Nous allons jusqu'à la plage. C'est la Mer de Tasmanie, pas très chaude, le sable est gris-noir, la plage est encombrée de bois flotté et l'écume vole dans le vent. Malgré le ciel couvert et le vent frais, c'est l'été et les journées sont longues. Nous faisons un tour de ville qui ressemble à une station balnéaire après la saison et nous finissons par le bord de la rivière.

Même si notre motel n'est pas exceptionnel, tout va bien et en plus, nous n'avons fait que deux cent kilomètres aujourd'hui. Mais demain, nous prévoyons de prendre le chemin des écoliers en faisant un détour par Nelson, avant de passer la nuit près de l'embarcadère du ferry à Picton : c'est une ballade de trois cent cinquante kilomètres au moins qui nous attend !

### Mardi 20 Janvier 2004

Alors qu'avec un certain regret, nous terminons pratiquement notre tour des îles de Nouvelle-Zélande, nous pouvons apprécier avec quelle facilité nous avons voyagé.

La solution motel nous est apparue très agréable.

En général, faciles à trouver car situés en bordure de l'axe principal, de la taille d'un grand studio, ils offrent plus ou moins les mêmes commodités : kitchenette avec plaque-chauffante, bouilloire électrique, grille pain, micro-ondes, vaisselle et couverts selon le nombre d'habitants potentiels, casseroles, poêle, et aussi sel, poivre, torchon, liquide vaisselle et parfois café ou nescafé, thé et sucre. Par tradition, un pack de lait est donné en même temps que les clefs. Nous avons toujours trouvé des lits excellents en 160 et même en 180, il y a souvent un second lit en 90 quand ce n'est pas en 160 également. La salle de bain et les WC sont privés.

Sur l'île du Sud, nous avons trouvé des lodges très propres mais plus vieillots dans leur équipement bien que les lodges d'Oamaru et de Twizel soient équipés de grande baignoire d'angle à bulle (spa). Les trois B&B de l'île du Nord étaient aussi très bien équipés, c'était même du très haut de gamme mais cela nous obligeait à aller au restaurant le soir ce qui n'était pas toujours très agréable après une longue journée de voyage (service long et carte souvent pompeuse entre autres). Au breakfast, nos hôtes se faisaient un devoir de nous faire la conversation avant même le premier café. Rapidement fatiguant car aucun ne tenait compte que nous peinions à suivre leur anglais rustique et rapide.

Aussi, après une longue journée de voiture, nous préférons le calme de notre chambre pour souffler un peu. Il y a eu assez d'occasion dans la journée pour converser tant qu'après une semaine d'immersion, la conduite à gauche et la conversation en néo-zélandais de base sont devenues une seconde nature.

Nous avons prévu de partir à 9h00, c'est-à-dire presque de bonne heure et nous quittons Greymouth avec seulement dix minutes de retard sur l'horaire prévu : ce sont les vacances n'est-ce pas ? Alors pas de stress ! Mais hier soir, en préparant notre circuit d'aujourd'hui, nous avons compté presque quatre cent kilomètres et nous ne savons pas si ce sera quatre cent kilomètres en ligne droite au fond d'un vallon ou quatre cent kilomètres de petits virages serrés. Nous privilégions d'abord la beauté du paysage et les cartes routières dont nous disposons ne sont pas extraordinaires pour nous éclairer sur ce point.

Nous découvrons donc notre route. Le premier tiers nous fait suivre la voie ferrée autant dire que la route est presque droite avec peu de montée et descente. Le deuxième tiers est beaucoup plus tortueux. Nous suivons le cours de la rivière Buller. La rivière court dans un massif d'altitude modeste mais très sauvage. Les virages, montées et descentes ponctuées de nombreux ponts à voie unique s'enchaînent sans fin. Le paysage est magnifique. Curieusement ces rivières ne sont pas exploitées touristiquement. Il n'y a pas de possibilités de s'arrêter. Il n'y a pratiquement pas d'accès pour faire du rafting et les vues sur la rivière sont assez rares. Qui plus est, les eaux sont noires et troubles mais ce n'est peut-être qu'une conséquence des pluies de la veille.

Enfin nous quittons le pays sauvage par une dernière passe qui nous donne accès à une grande plaine vers la mer. Avant Richmond et Nelson les habitations se resserrent et les commerces se multiplient.

La traversée de Nelson se fait par une route côtière simple à suivre. Mais après cela il va falloir faire encore un peu de montagne.

A Havelock, nous trouvons un des nombreux fjords autour de Picton. Nous délaissions la route « normale » qui fait un large détour par la plaine, pour la petite route étroite qui longe la cote et de fjords en fjords va nous mener à Picton. Certes cela vire, monte et descend beaucoup mais le coup d'œil sur un petit paradis maritime en vaut le coup. Il y a même un sentier de randonnée qui permet, si l'on a une journée devant soi, d'apprécier encore plus cette nature magnifique.

Picton : nous trouvons un excellent motel en centre ville, accroché à la montagne avec vue sur la baie et le port de plaisance. Que cela est reposant après cette journée de route. La ville est si peu étendue que nous pouvons aller faire nos courses à pied alors qu'un vent violent et glacial balaie la ville et mets à bas les pancartes des commerçants. Et pour le moral, rien de tel qu'une bonne bouteille de vin rouge local pour accompagner l'entrecôte du jour.

### Mercredi 21 Janvier 2004

Le vent et la pluie toute la nuit ! Ce matin le ferry de 5h30 est parti à 8h30. Ça promet !

Effectivement notre ferry de 10h00 est annoncé avec « deux ou trois heures de retard »

Puis la tempête se déchaînant dans le détroit de Cook, toutes les liaisons par ferry sont interrompues.

Il faut se re-confirmer sur le premier ferry de demain matin (5h30), garder la voiture, reporter celle qui nous attendait aujourd'hui à Wellington à demain. Tout ça se fait très bien, avec le sourire et un sens du service qui nous étonne. Ah si la France pouvait marcher comme cela dès qu'il tombe trois gouttes d'eau ou qu'un cégétiste pète de travers !

Ce sont des trombes d'eau qui s'abattent sur la cote Ouest, un état de calamité permanent et pourtant les rivières sont endiguées, les routes nettoyées, les fossés recreusés. Certes, la densité de population n'est pas très forte, chacun peut choisir le meilleur endroit pour établir sa maison mais on ne lève pas les bras au ciel pour trouver des responsables et faire payer « les autres ». Ici les politiques paraissent au service du pays et les parasites en nombre minime. L'esprit pionnier n'a pas disparu et chacun retrouve ses manches.

Après cette petite digression, nous revenons à notre motel, certes un tantinet plus cher mais le paysage que nous contemplons depuis la large baie vitrée de notre chambre est tellement agréable. La gérante est sympa et compatit à notre sort. Nous conservons la même chambre et elle ne veut pas nous faire payer tout de suite au cas où nous pourrions attraper un ferry dans la journée.

Mais la tempête forçit et il n'y aura pas de ferry !



Nous faisons un tour au delà de Picton sur les langues de terre qui enserrant le goulet. Depuis le ferry, en arrivant nous avons l'impression que tous ces villages ne pouvaient être joints que par mer mais il y a une petite route qui longe la cote ou parfois saute une arête rocheuse. Les maisons sont accrochées dans la pente avec des voies d'accès invraisemblables : raides et tortueuses, presque toutes cimentées. Sur cette route il y a un trafic important de camions avec remorques chargés de billes de bois. Vu l'allure où ils roulent, on voit que les chauffeurs ont l'habitude de la parcourir. Nous allons jusqu'au bout de la route goudronnée, puis elle devient une piste en terre qui grimpe dans les forêts et permet, d'après notre carte, de faire le tour de la pointe Est. De ces points de vue, nous comprenons que cette nature sauvage d'où émergent d'énormes fougères arborescentes est difficile à domestiquer.



Nous remontons ensuite jusqu'à Blenheim où nous avons passé la première soirée sur l'île du Sud. C'est un assez gros village mais les commerces n'ont rien d'extraordinaire.

Nous allons déjeuner de notre poulet-chips sur une plage sauvage à une dizaine de kilomètres de Picton. Plage de gros galets noirs battus par les vagues, le vent souffle avec une rare violence et la mer est blanche d'écume. Non loin de cette plage, un village assez important, les maisons sont alignées le long de la route et ont toutes des boîtes aux lettres invraisemblables, c'est à qui aura la plus originale comme une en forme de casque de moto ou une autre installée dans un vieux moteur hors-bord. Nous y retrouvons la route de la forêt de ce matin. Mais notre petite Toyota n'est pas bien adaptée pour s'y aventurer.

Retour à Picton. Quelques courses, Internet, visite au port de Shakespeare bay où les camions chargés de bille de bois arrivent à la queue leu. Ils passent d'abord par le pesage puis selon la taille des billes vont se faire décharger par un transporteur avec une énorme pince qui en une seule fois prend la totalité des billes du camion ou de sa remorque. En deux ou trois manœuvres, le camion est vide et peut repartir. Avant de quitter le port, la remorque est chargée sur le camion, chaque chauffeur manoeuvrant le palan électrique. Ainsi nous observons que, pour ces multiples travaux, la main d'œuvre est réduite au maximum et qu'il n'y a pas de multiples employés à la spécialisation étroite. C'est le prix de la compétitivité, chacun préférant dépenser son énergie dans la confrontation avec la nature, principalement la mer.

Dans Picton, les touristes tournent en rond. La pluie retombe vers 19h00 au moment où nous allons faire une petite marche apéritive (une de plus).

.....et trois ferries viennent d'arriver. Il pleut mais le vent est tombé. Pour demain, nous programmons notre réveil à 3h30 du matin. Après la traversée, il nous faudra neuf ou dix heures de voiture pour faire les six cent cinquante kilomètres qui nous séparent d'Auckland sans grande liberté pour faire du tourisme. Nous avons fait deux mille quatre cent soixante kilomètres dans l'île du sud où tous les centres d'intérêt sont à de grandes distances les uns des autres, séparés par d'immenses forêts ou d'interminables mais magnifiques campagnes. Une semaine supplémentaire nous aurait permis de descendre jusqu'à Queenstown ou plus bas encore.

### Jeudi 22 janvier 2004

Réveil à l'heure dite, café et petit déjeuner sérieux. Il n'y a pas de ferry dans le port mais nous savons que ça tourne jour et nuit quand la mer le permet.

4h45 au terminal. Ça va passer mais on nous annonce une mer agitée et « vingt-huit » minutes de retard. Le départ du ferry est prévu à 5h30 mais il arrive seulement à cette heure-là. Ce n'est donc plus vingt-huit minutes mais une heure de retard. Peu importe, l'important est de traverser.

Embarquement : est-ce du à l'heure matinale mais si les voitures sont nombreuses, les passagers sont en nombre limités. Nous pourrions être dix fois plus nombreux. On sent tous les touristes anxieux de l'état de la mer. De notre côté, Geneviève a du être marin dans une vie antérieure et Jean-Bernard s'en remet à une simple dose de Cocculine.

Le jour se lève lorsque nous quittons le port. Nous n'avions pas remarqué combien ce chenal est étroit. Encore un spectacle magnifique mis en valeur par la lumière du jour naissant.

Nous voici en pleine mer. L'énorme ferry tangué et roule bien un petit peu mais c'est un navire moderne stabilisé et cela reste très supportable, même au plus fort, lorsque les vagues et les embruns montent jusqu'aux passerelles supérieures (tiens, il n'y a personne dehors aujourd'hui....).



La traversée du détroit de Cook proprement dit est de courte durée et nous sommes maintenant dans le chenal vers Wellington. Ce chenal est moins étroit que celui qui mène à Picton mais il semble plus « encombré » de cailloux, en témoignent les nombreuses balises. Wellington est en vue et les passagers respirent et remontent vers les ponts supérieurs malgré la vive fraîcheur matinale, accompagnés aussi par le niveau sonore des conversations.

Rush d'arrivée : Jean-Bernard est n°1 au comptoir Budget, pour la location d'une nouvelle voiture. Efficacité néo-zélandaise, nous quittons Picton en moins de vingt-cinq minutes avec une nouvelle Echo, grise cette fois.. Au début, la moyenne n'est pas très élevée, la Highway N°1 Wellington-Auckland traverse de nombreux villages (vitesse 50 Km/h) et la circulation est dense bien que l'heure de pointe soit passée. Puis, au delà de PalmerstonNorth, ça se calme, il y a moins de villages et les camions comme les voitures roulent à la vitesse maxi de 100 Km/h.

Nous sommes impressionné en relisant la carte par le nombre de terrains de golf indiqués, plus d'une vingtaine entre Wellington et les environs de PalmerstonNorth

Nous allons passer à l'est des trois volcans, par la route du désert. C'est une très belle route touristique au milieu d'une très grande zone inhabitée et pour cause, c'est un immense terrain d'entraînement militaire. Aux passages sur le plateau succèdent des descentes tortueuses jusqu'au fond du canyon où coulent les rivières. Nous essuyons nos premières averses.

Taurangui, au sud du lac Taupo où nous avons déjà passé une nuit. L'avantage de connaître le village : nous allons directement au supermarché pour un arrêt ravitaillement. Nous déjeunons un peu plus loin au bord du lac.

Une famille de quatre personnes avec un van Toyota y est déjà arrêtée et nous les reconnaissons car ils étaient dans le ferry à côté de nous et nous les avons vus à Picton également. Mais eux, avaient l'avantage de partir directement de l'intérieur du ferry et d'avoir fait probablement les provisions de route la veille. Satisfaction de constater que nous avons assez bien roulé. Nous continuons à longer le lac et passons très rapidement et très facilement Taupo puis nous prenons la route d'Hamilton. Nous sommes au tout début de l'après midi et à un peu plus de la moitié du parcours avec une route bonne et une circulation faible. Geneviève a pris le volant et découvre les subtilités de la conduite à gauche où tout est inversé tandis Jean-Bernard ronfle en confiance. C'est à l'approche d'Hamilton que ça se corse, nous y arrivons à l'heure de sortie des bureaux accompagnés d'averses.

Les quinze derniers kilomètres vers Auckland ne sont pas trop difficiles, la route devient autoroute, le beau temps est revenu. Nous piquons directement sur l'aéroport. Il n'y a pas de motel dans le voisinage immédiat mais nous en trouvons un à quatre ou cinq kilomètres parmi une dizaine dont la clientèle est constituée principalement des voyageurs du lendemain. En explorant l'environnement des motels, nous découvrons une petite épicerie tenue par une indienne en costume traditionnel. Au vu des clients, il y a probablement une colonie indienne dans ce secteur. Un peu plus loin, nous trouvons plusieurs communautés expatriées : épiceries indiennes, fast-food et restaurants tenus par des grecs et des chinois. Nous dînons chez le grec dont le sea-food surgelé ne nous laissera pas un souvenir impérissable. Un des fils de l'épicier indien-sikh essaie de faire partir son cerf-volant mais c'est avec l'aide de son père (ou son oncle ?) que le cerf-volant s'élèvera dans les airs et ce qui est remarquable c'est qu'il s'agit d'un cerf-volant bricolé avec des moyens de fortune, comme en font les petits indiens ou les petits népalais. Nous remarquons que ces communautés ont importé leur mode de vie : l'épicier indien travaille en famille, le grec est venu nous chercher dans la rue pour nous vanter sa cuisine.....

Notre motel est tenu lui par une jeune et minuscule asiatique. Il se trouve à l'écart de l'axe Auckland-Aéroport, gage de tranquillité nocturne. Fatigués de notre journée qui a commencé à 3h30 dans l'île du sud pour quatre vingt seize kilomètres en mer et six cent cinquante kilomètres de voiture, nous sommes au lit avant 22h.

[Vendredi 23 Janvier 2004](#)

8h00 : Nous ouvrons un œil sur le temps qui se veut clément aujourd'hui.

Après un grand café « maison », (nous avons sorti notre cafetière du sac) la journée peut commencer. Nous partons pour l'aéroport vers les 10h00. Dépôt de la voiture au parking Budget. Pas de contrôle en retour, nous sommes en confiance. Enregistrement pour Tahiti, l'hôtesse d'Air Tahiti Nui parle un bon français. Tout est efficace et avec le sourire.

..... Et nous arrivons à Tahiti le jeudi soir vers 20h30 car nous avons franchi la ligne de changement de date. Nous venons d'enregistrer quatre mille kilomètres supplémentaires à notre compteur. La sortie de l'aéroport est assez rapide, vu que la plupart des passagers sont en transit pour Los Angeles.

Le premier taxi sur la ligne de départ est piloté par une matrone imposante. Nous lui demandons de nous trouver une petite pension de famille « pas trop chère » et « pas trop loin du centre ville ». L'atmosphère est lourde et chaude, c'est la saison d'été, en principe un peu plus chaude et surtout plus humide que juillet-août.

Nous voilà logés dans une petite pension, qui s'appelle pompeusement motel mais qui n'est qu'un très banal Bed and Breakfast à la mode locale. Pas de clim sinon un petit ventilateur et les sanitaires sont à partager avec les autres chambres. La logeuse et son veilleur de nuit nous paraissent d'une nonchalance sans commune mesure. Le tarif journalier est digne d'un cinq étoiles à Abu-Dhabi et le taxi n'est pas en reste, le prix de la course nous paraît tout simplement astronomique eut égard à la distance parcourue. Tout simplement les effets d'une clientèle majoritairement nord-américaine.

Notre logeuse nous indique un endroit pour dîner : c'est sur le port avec les roulottes.... « Mais c'est loin » ajoute-t-elle épuisée d'avance à l'idée que nous puissions faire au moins six cent à huit cent mètres à pied.



Les roulottes en question sont des camions aménagés en restaurant mobile. Chacun y vend sa spécialité. Nous dînons de crevettes et de poisson cru préparé à la tahitienne et c'est chez un breton expatrié depuis vingt ans ici que nous concluons par une crêpe.



Vendredi 23 Janvier 2004

Nous débarquons d'un autre monde dans un autre monde. Aujourd'hui il nous faut prendre nos repères, voir ce que nous pouvons faire car depuis la France nous n'avons que des propositions au dessus de nos moyens ou du temps disponible.

Nous découvrons la ville de Papeete, pas « géniale », crasseuse, bruyante. Le marché mets une note de couleurs tant par les fleurs que par les tissus. La partie réservée à l'artisanat est aussi très importante mais c'est aussi un marché traditionnel avec bien sur de très beaux produits locaux dont les poissons (odeurs comprises), les légumes, les fruits, les pâtisseries. Les vieilles vahinés (femmes) tressent leur chapeau en attendant le client. Beaucoup de dames âgées portent le chapeau et/ou la couronne de fleurs. Les jeunes garçons et filles se contentent de la fleur à l'oreille. D'après notre mama-taxi, il eut fallu se lever aux aurores pour apprécier le marché mais après un long tour en ville, nous y sommes revenus pour déjeuner vers les 13h00 et l'animation était à son comble et comme chaque vendredi, il y a un orchestre pour mettre de l'ambiance. Encore du poisson cru, un autre poisson préparé d'une autre manière. Ce coté-là de Tahiti vaut le détour, il est vrai que ce n'est qu'une ville de passage, où les touristes arrivés par avion repartent pour d'autres îles ou embarquent sur des bateaux de croisière.



Pour les heures chaudes nous revenons à notre « motel ». sieste, douche, cartes postales, etc...

Avant la fermeture des bureaux, nous nous renseignons pour voir s'il était possible de pousser jusqu'à Bora-Bora ou une autre île. Mais les propositions qui nous sont faites sont exagérément onéreuses. Il n'y a d'autres saluts que par les grands voyageurs question prix mais ce n'est pas notre philosophie. Tahiti n'est pas fait pour le touriste de passage que nous sommes. Tant pis, nous nous contenterons d'une visite à l'île toute proche de Moorea à trente à quarante minutes de ferry. Bora-Bora aurait été jouable en bateau, à un jour près, le ferry est parti ce matin, le prochain sera mardi prochain veille de notre départ. C'était cinq à six heures de mer avec deux escales, le temps de goûter et d'apprécier. Mais il est vrai que Tahiti ne devait être qu'une escale assez courte sur la route de l'île de Paques et du Chili et que notre séjour a dû être prolongé faute de place dans l'avion pour l'île de Paques.



*un des nombreux bateaux de croisière en escale à Tahiti*

Nous assistons à l'accostage du « Paul Gauguin », un magnifique paquebot de croisière. C'est sur la nouvelle jetée des paquebots, à deux pas des roulottes où nous projetons une fois de plus d'aller dîner. Vers 18h30, nous les avons vu arriver, s'installer et aussitôt prises d'assaut par une foule affamée. Il est vrai que c'est vendredi soir et que c'est une sortie agréable et plaisante pour ceux qui ont trimé toute la semaine. Nous attendrons donc 20h00 que le premier service soit terminé, tout en nous promenant sur la jetée, regardant les pêcheurs et les manœuvres des bateaux. Mais à 20h00, il y a toujours du monde. Il y a un monde fou sur ce front de mer, on dirait que toute la ville a rendez-vous ici. Il est vrai que l'endroit est plaisant. Sur la place contiguë aux roulottes, il y a un petit orchestre tahitien, sous le kiosque, qui joue et chante des rengaines sirupeuses. Beaucoup d'enfants avec vélos, patinettes ou voitures à pédale profitent de l'endroit pour jouer.

À 21h00, le Wind Star, magnifique quatre mats-goélette de croisière lève l'ancre. La manœuvre est impeccable, demain les passagers se réveilleront en pleine mer, peut-être sous voile, face à une île au lagon turquoise.

Nous faisons nos huit cent mètres de footing pour rentrer chez nous en espérant que les coqs, les chiens et les voisins seront plus discrets que la nuit précédente.

Samedi 24 Janvier 2004

Réveil en fanfare de coqs. Il y en a un qui règne en despote sur la rue et veille à ce que tous participent de la façon la plus active qui soit au salut du soleil naissant, même s'il est encore caché par la montagne.

Au petit déjeuner, il suffit de lancer la conversation sur les coqs pour comprendre qu'ils exaspèrent la pension complète. D'ailleurs, un couple lève l'ancre ce matin à cause d'eux. Bonne chance ! Car les coqs font partie de la vie des tahitiens et des polynésiens plus généralement.

Après le petit déjeuner et la douche, nous partons toujours à pied vers les quais. Petit détour par un chinois qui vend de l'eau. Nous attendons sur le quai l'arrivée des ferries de Moorea en compagnie de la population locale dont un groupe d'une quinzaine de mamies en robe orange et chapeau tahitien. Il est clair que nous avons là un groupe d'autochtones tout à fait représentatif du Tahiti profond. Un homme guère plus jeune en chemise tahitienne assortie, leur distribue des badges.

Un petit ferry rapide arrive. Nous le prenons. Les billets sont indistincts pour tous les ferries d'une même compagnie et il y a deux compagnies et quatre bateaux : il ne s'agit pas de se tromper. Le débarquement et l'embarquement se font très rapidement et sans longues formalités. Nous avons pris place sur le pont supérieur, découvert. L'air est tiède mais le soleil tape fort. Ça danse un tout petit peu au milieu du passage mais le voyage est de si courte durée et le paysage si beau au fur et à mesure que nous approchons de Moorea que personne n'y prête attention.



Ceux qui savent, s'engouffrent dans les bus qui attendent au pied du débarcadère. Nous attendons tranquillement le suivant mais alors que nous montons, le chauffeur nous prévient qu'il ne repartira que dans deux heures, horaire de week-end oblige. Nous nous retournons vers un autre mode de transport. Notre choix se porte d'abord sur des vélos mais le responsable du parc vélocipédique fait la grasse matinée, il n'a pas porté les clés des anti-vols à la loueuse de voitures et ne répond pas au téléphone. Il ne nous reste plus qu'à louer une voiture ce qui nous donnera l'occasion de faire le tour de l'île.

Nous partons vers le sud. Arrêt-ravitaillement dans un supermarché « Champion » très bien approvisionné. Rapidement, nous constatons que la frange côtière est entièrement privatisée. Il y a de belles maisons mais aussi de simples paillotes locale, un havre pour le week-end. Tous les cinq-six kilomètres, il y a un accès public à la mer en général pas génial. Par contre coté photos : mer turquoise, cocotiers, filaos et fleurs font de véritables photos de cartes postales.



Nous nous arrêtons pour déjeuner dans la baie d'Opunahu où quelques gros voiliers sont à l'abri, le temps est gris, il tombe quelques gouttes et les sommets sont accrochés. Le sable est gris mais l'eau est très claire. De cette baie part une petite route vers un belvédère. Notre Panda « hors d'âge » nous y grimpe vaillamment, mais c'est sous un déluge tropical que nous arrivons là haut. Normalement, nous devrions avoir un beau coup d'œil sur Tahiti, nous nous contenterons d'une vision brève entre deux nuages de la baie d'Opunahu et de la baie de Cook.

Lorsque nous sommes redescendus, la pluie a pratiquement cessé, mais les sommets sont encore accrochés.

Coté navigation, c'est assez simple : il y a dix villages et cinq grands hôtels sur les 60 km de la route périphérique. Plus quelques points remarquables comme les grandes baies. À 60 km/h en pointe (la vitesse est de toute façon limitée à 60 km/h) malgré de nombreux arrêts, le tour est vite fait.



Nous arrivons du côté de l'aéroport, sur le chemin d'accès à la seule belle et grande plage non privatisée, juste avant celle du Sofitel. C'est le rendez-vous du tout Moorea et de tous les gens de Papeete qui ont pris le ferry aujourd'hui. Nous continuons un peu plus sur la piste « pour voir ». Mais au delà de la plage, c'est entièrement privatisé. Nous remarquons qu'une voiture de location (pastille orange sur le pare-chocs) est arrêtée à un portail où sur le côté, le propriétaire a laissé volontairement un accès à la mer. Nous traversons la belle cocoteraie dont la prairie est bien entretenue et au milieu de laquelle le propriétaire s'est fait construire un petit pied à terre en dur.



Nous voici à la plage. Il n'y a personne à la ronde excepté un couple. Nous avons cinq kilomètres de plage pour poser notre serviette mais ce ne sont pas les belles plages de sable fin de l'Atlantique. C'est du sable de corail, plein de morceaux encore durs et blessants et dans l'eau, c'est le plateau corallien. Il faut éviter de mettre le pied sur le corail. L'eau est d'une transparence inouïe. Nous sommes quand même au milieu du Pacifique. Là aussi, filaos, cocotiers, sable blanc composent le tableau idéal des vacances. L'eau est relativement fraîche mais très agréable et l'heure tourne vite dans ce cadre-là.



Il nous faut rentrer pour attraper le dernier ferry du dimanche soir. Nous rendons la voiture et au lieu d'attendre vingt minutes le dernier ferry, nous sautons au vol dans l'avant dernier prés à partir. Ce gros ferry peut transporter cent voitures et cinq cent passagers, il est un peu plus lent (trente minutes de traversée au lieu de vingt.) autant dire que ce soir nous avons le pont supérieur pour moins de dix passagers. Nous respirons l'air iodé à pleins poumons. En haute mer, entre les deux îles, le ferry danse, roule et tangué sérieusement. Nous pouvons apprécier la différence avec le ferry stabilisé de Nouvelle Zélande mais le voyage est si court et le paysage si beau que l'on n'y prête pas attention. D'un coté, les détails de la cote de Moorea s'estompent alors que Tahiti grandit et devient plus présente. Nous arrivons au port en même temps que le ferry de l'autre compagnie où a pris place le groupe des mamies en robes orange aperçues ce matin. Probablement une sortie « 3ème age », un bus de la ville vient les chercher. Et lorsqu'il nous croisera un peu plus tard, nous entendrons toutes les mamies, bien sagement assises, chanter joyeusement, heureuses de leur sortie à Moorea.



Nous traînons un peu en faisant des photos. Il y a un bateau militaire japonais en escale, probablement un bateau pompier. Assez particulier pour être remarqué, l'équipage est composé pour plus de la moitié de jeunes filles qui déambulent dans la ville dans leur tenue blanche à casquette. Il y a aussi un peu plus loin un grand bateau à voile, à deux mats. C'est un bateau école privé américain.

Lorsque l'appétit nous vient, nous allons tout naturellement vers les roulottes. Alors que nous écoutions les rengaines tahitienne du kiosque voisin, un tahitien assis sur le même banc que nous, nous a dit que les roulottes allaient partir plus loin, au village des artisans et que ceux-ci viendraient prendre leur place pour vendre leur camelote aux passagers, juste descendant ou embarquant sur les paquebots de croisière.

Passons à table. Pour Geneviève, espadon grillé, pour Jean-Bernard, poisson cru mais comme la décision est longue à prendre entre méthode grecque (huile d'olive et fortement épicée) et méthode tahitienne (jus de citron et lait de coco), d'autorité il y aura les deux assiettes sans que pour autant les portions soient diminuées de moitié dans chacune. Et le service est ultra-rapide mais il faut dire que les quatorze tables de Ah-Léon, tahitien de pure souche asiatique, sont prises d'assaut. Sa cuisine est excellente et les parts plus que généreuses. Ajouté à une organisation familiale du service sans failles, personne n'attend, malgré la carte bien fournie.

C'est donc l'heure d'un retour tranquille après un dernier tour sur le port envahi par une foule de pêcheurs et pêcheuses de tous âges (cinq à quatre vingt dix sept ans). Une famille, le père, la mère et les trois filles tiennent un bon bout de quai. Aucun n'utilise de canne à pêche, uniquement un fil plombé et un hameçon et le poisson mort régulièrement.



Ambiance festive et musicale chez les voisins de la pension. Ce soir, on fait discothèque à coté de chez nous.....

### [Dimanche 25 Janvier 2004](#)

Réveil matinal, on s'habitue à tout : à la musique des voisins comme au chant des coqs ... et pourtant ils chantent toujours à qui mieux mieux !

Normalement à 7h00, il y a une messe à la cathédrale en plein centre-ville. Mais la cathédrale est en travaux, déserte, fermée. Par contre le marché tout proche est en ébullition car le dimanche tous les petits marchés de quartier sont fermés et les vendeurs se reportent sur le grand marché central de Papeete. Toutes les rues du quartier avoisinant sont envahies de marchands dont beaucoup de légumes et fruits. Les acheteurs sont en groupe compact, il est difficile de passer ce qui oblige à faire un large détour par le front de mer. Le Paul Gauguin est parti, le bateau de la marine impériale nipponne est toujours accroché au quai.

Le dimanche, tout est fermé y compris les services de bus (encore que les horaires et les directions paraissent très fantaisistes à des non-initiés comme nous...).

Nous nous décidons donc à louer une voiture pour avoir de l'autonomie. La belle tahitienne, 100kg de lascivité minimum garanti, nous fait ça en un tour de main. Et nous partons pour un tour de l'île, à la découverte des paysages vantés dans les dépliants que nous avons collectés.

Il y a surtout de beaux points de vue avec la mer qui moutonne sur la ceinture de corail, les cocotiers penchés majestueusement vers l'eau et le lagon, vert ou bleu selon la profondeur. Mais les plages sont rares et étroites, de galets ou de graviers grisâtres (Tahiti est une île volcanique) ou chocolat (noir). C'est l'heure de la sortie des offices, les tahitiens et tahitiennes ont revêtu leurs plus beaux atours, tailleurs costumes et chapeaux. L'occasion de constater le nombre important de confessions pratiquées sur cette île où les missionnaires ont fait du zèle : adventistes, églises des saints des derniers jours, anglicans, pentecôtistes, et autres catholiques ont bâti et évangélisé à tour de bras. L'oecuménisme a du pain sur la planche ici.



Nous nous arrêtons cependant pour quelques photos-souvenir ou pour des curiosités naturelles comme le Trou du souffleur. Là, où la lave volcanique plus tendre a été dissoute, il s'est formé des galeries fermées. L'air y est comprimé par la vague montante et lorsque la vague descend, l'eau et l'air ressortent comme un jet de vapeur, douchant généreusement le photographe qui s'est approché trop près !





Un peu plus loin, un petit panneau signale des cascades. Effectivement au bout d'une route qui traverse un village tahitien, nous trouvons une assez belle cascade juste à cinq minutes du parking.

De là une autre est proposée à vingt minutes (de tahitien) de marche (touriste normal = dix minutes). Il faut faire un petit parcours dans la forêt tropicale qui a lui seul est un bain de chlorophylle avant d'arriver à deux très belles cascades presque cote à cote. La seconde a une très belle vasque d'eau et un beau débit. Un couple de tahitien s'y baigne et un second couple avec un jeune enfant s'y élance. Jean-Bernard ne résiste pas mais l'eau est diablement fraîche. Sous la chute de la cascade, il y a à peu près trois mètres de profondeur. Au bout d'un moment, c'est franchement agréable surtout après la petite suée pour arriver jusque là. L'endroit doit être connu car, sur le chemin du retour, nous croisons un groupe de jeunes en route vers cette piscine naturelle.

Nous continuons notre tour de l'île et à l'heure du déjeuner, nous trouvons une petite cocoteraie avec un tapis de gazon, juste au bord d'une plage de sable fin (mais gris). Photos, déjeuner, baignade, sieste à l'ombre des cocotiers, c'est le soleil qui a changé de place qui nous réveille.



Notre route nous conduit maintenant à la presqu'île Tairapu. Au point de jonction avec l'île principale encore de belles plages mais de galets et de sable gris et noirs. Cette partie de Tahiti est encore relativement sauvage parce que très éloignée de la grande ville. D'ailleurs le tracé des routes est tel que la moitié de la presqu'île n'est pas accessible en voiture afin de préserver autant que possible le caractère originel de l'endroit. Mais le lieu est connu des tahitiens. On y vient en famille et on surfe pendant que le poisson cuit à la tahitienne sur le bord de plage. Le poisson est enveloppé de feuille de bananiers et cuit doucement à l'étouffée sous la braise d'un feu de broussaille. Dans ce secteur de l'île, l'armée a installé un camp de formation : kayak de mer et plongée au programme de ces entraînements sur un récif magnifique. Il y a des métiers difficiles .....

Nous profitons aussi de cette ballade pour essayer de trouver une autre pension ou motel, histoire de changer d'air. Cela n'a pas l'air de courir les rues ou du moins la publicité n'est pas agressive. Nous avons une adresse mais le BandB n'a pas notre agrément, nous en repérons trois autres, l'un est complet, au second, il n'y a personne, le troisième est également complet. Finalement, alors que nous sommes presque de retour à Papeete, nous en trouvons un avec piscine et pelouse, un confort très supérieur à celui de notre pension actuelle. Nous versons des arrhes pour retenir ferme pour les deux prochains jours. Après cela, nous n'en verrons qu'une seule autre, il y en auraient pourtant plus d'une vingtaine sur l'île regroupées en association. Entre temps, nous nous sommes payé une belle averse de pluie tropicale, cela n'a incité personne à courir se mettre à l'abri, la pluie est chaude et sera de courte durée.



Retour à Papeete, avec un petit bout d'autoroute limité à 80 KM/h. Comme à Moorea, la vitesse est généralement limitée à 60 Km/h sur l'île de Tahiti. Cela n'empêche pas les accidents mortels nombreux surtout de jeunes car le tahitien ignore le sentiment de la peur qui est le premier pas vers la sagesse. Nous finissons une fois de plus sur le port-front de mer. Le bateau-pompier japonais est toujours là, les marinettes dégustent la version polynésienne de la cuisine asiatique et nous nous apprécions une fois de la diversité des préparations de poissons, toujours excellents car très frais. C'est dimanche soir, il y a moins de monde et c'est un peu plus calme.

### Lundi 26 Janvier 2004

Les coqs et le soleil, chaleur et humidité : journée ordinaire à Papeete. Nous préparons nos bagages pour déménager. La gérante a l'air attristée de nous voir partir. Nous restons encore quelques temps dans Papeete (Laundry, Internet, ...), avant de rejoindre la cote Ouest. Petit arrêt à Carrefour, à coté de l'aéroport. Il y a une grande galerie marchande tout autour. Nous en profiterons pour déjeuner dans un fast-food « à la tahitienne » : poisson cru et salade composée, glace à la vanille onctueuse à souhait.

Nous aménageons aux heures chaudes. Après une brève sieste, nous partons à la découverte de la cote nord-ouest de la petite presque île de Taïarapu. La route ne fait que quarante kilomètres mais il faut un peu de temps pour y arriver avec une circulation rapide malgré la limitation de vitesse à 60 Km/h. Nous, nous ne sommes pas pressés, nous nous arrêtons souvent pour des points de vue sur le lagon ou sur la montagne car on y aperçoit de magnifiques cascades. On ne vante pas assez le caractère montagneux et volcanique de l'île qui lui donne un cachet très spécial, au moins aussi bien que la Réunion alors que la publicité focalise sur les cocotiers, les lagons et les plages de sable blanc. Les plages des prospectus sont plutôt celles des Marquises, et d'ailleurs, on y parle de Tahiti et ses îles, le mot « îles » écrit en petits caractères, bien sur.

La cote nord-ouest au delà de l'isthme, que l'on appelle parfois la petite Normandie est enchanteuse. La bande de terre entre la colline et le lagon est étroite, une centaine de mètres, parfois moins. Et la route longe la cote au plus près. On sent qu'ici on est très loin de Papeete, de sa crasse et son agitation. Comme le soir approche, il y a quelques feux de feuilles sèches dont l'odeur traverse la voiture. Odeur bien particulière qui rappelle un peu le Cambodge. Souvent les pelouses sont bien tondues et les abords des maisons propres.



Nous allons jusqu'au bout de la route à Teahuppo, et puis nous continuons à pied. Il y a une passerelle pour traverser une petite rivière à l'eau cristalline. Le sentier qui longe la plage nous donne l'impression de traverser les propriétés. Nous franchissons deux ou trois petits ruisseaux sur des ponts de fortune fait d'un tronc de cocotier jeté en travers ou a gué sur les cailloux en bord de plage. Parfois un bassin avec des nymphéas rose foncé précède l'exutoire. Le soir tombe et nous restons au bord du lagon sous les cocotiers, jusqu'à ce que le soleil soit complètement couché.

Le long de la route, devant des maisons de pêcheurs, nous trouvons des petits portiques sur lesquels sont pendus des poissons, des rougets, des bonites, des kingfish, etc. Un gamin attend le client en les arrosant régulièrement pour qu'ils restent appétissants. Nous revenons jusqu'à Papeete pour une autre dégustation de poissons sous une pluie battante.

Il y aura encore une belle averse pendant que nous finissons de dîner mais cela rafraîchit à peine l'atmosphère. Et le bruit de la pluie qui tombe sur les feuilles de bananiers accompagne notre sommeil.



### Mardi 27 Janvier 2004

Réveil avec toujours le bruit de la pluie sur les feuilles de bananiers et la météo n'est pas optimiste. Il y a même de belles averses tropicales pendant que nous déjeunons très copieusement, avec en plus la conversation de la petite bonne tahitienne qui rêve de découvrir la France et la Suisse comme l'on fait d'autres de ses amies. L'herbe est toujours plus verte de l'autre coté de la barrière (proverbe des estives pyrénéennes également valable dans le Pacifique).

Que faire sous la pluie battante ? Notre beau programme au sud ne comporte qu'une étape abritée, le Musée Gauguin, le reste étant en extérieur. Nous remontons vers Papeete avec au programme un coup de sécurité en confirmant notre vol auprès de LanChile. Un coup d'Internet pour se loger à Rapa-Nui (l'île de Pâques) car nous venons de découvrir que, pendant notre séjour, vont se dérouler des fêtes qui attirent beaucoup de monde : le Tapa-Ti-Rapa-Nui, mi festival, mi-fête religieuse, avec des courses de bateaux, des chants, etc... Au retour, nous faisons un détour par l'aéroport, il est toujours instructif de repérer les lieux de jour alors que l'on a fait que les apercevoir lors de notre arrivée de nuit, un peu abrutis par le vol et les formalités de sortie.

La pluie ne fait qu'empirer et malgré la limitation de vitesse, les conducteurs roulent à tombeau ouvert. Les pompiers et les services municipaux s'affairent de partout à déboucher les caniveaux et les évacuations tandis que les petits torrents de montagne roulent une eau boueuse et rougeâtre. La température n'a pas sensiblement baissée pour autant. Il pleut tellement que, pour rester à l'abri, nous nous offrons une longue pause restaurant. Encore du poisson, toujours un émerveillement... Notre séjour sera-t-il assez long pour que nous puissions faire le tour des ressources culinaires de Tahiti autour du poisson ?

La recette polynésienne du poisson cru ? en voici une qui est une salade très fraîche composée de poisson découpé en petits cubes et de légumes crus marinés dans le citron et le lait de coco.

Pour 4 personnes : 1 kg de thon, 2 carottes, 8 tomates, 8 citrons verts, 3 petits oignons verts, 1 gousse d'ail, un petit concombre, le lait d'une noix de coco râpée. Couper le thon en dés, le rincer à l'eau salée, laisser tremper  $\frac{1}{2}$  heure dans l'eau salée et l'ail écrasé. Râper les légumes, égoutter le poisson et laisser cuire 5 minutes dans le jus de citron. Jeter le jus de citron restant, ajouter les légumes et le lait de coco. Saler, poivrer, bien mélanger et servir frais.



La pluie se calme et nous repartons sur la cote Ouest. Notre hôtel est au point kilométrique 18.5 et au PK 18, il y a parait-il une « belle plage ». Nous passons sans la voir. Le Jardin Botanique et le musée Gauguin sont au PK 55.

Au PK 47, il y a d'un coté un golf et de l'autre coté un bel espace vert d'où l'on peut toucher l'eau du lagon. Cela ressemble à une plage publique, un peu cra-cra par certains cotés, mais la pelouse va jusqu'au bord de l'eau.

Histoire de ne pas mourir idiot, on enlève les chaussures pour tremper les orteils. Le fond est de sable noir et gris, très fin et l'eau est d'une limpidité extraordinaire. Et c'est comme ça qu'on se retrouve en maillot de bain en train de nager car en plus, et contrairement à toutes les autres plages, le fond descend en pente assez rapide. À dix mètres du bord, nous avons à peine pied et la température de l'eau est des plus agréables.

S'arrête une voiture non loin de la notre. En paréo, une « tahitienne » d'un certain âge se met à l'eau et dérive un peu dans le courant. Lorsqu'elle est à portée de voix, nous échangeons quelques mots .... Et la conversation s'engage. De fil en aiguille, nous apprenons que la dame qui est française a épousé un tahitien. Son militaire de mari est à la retraite et de retour au pays. Un pays dont elle ne pense pas que du bien, plutôt elle n'en voit que les défauts. Elle compare avec la Nouvelle-Calédonie dont elle est originaire. Elle a même essayé de se fixer en Nouvelle-Zélande mais les problèmes de langue étaient trop difficiles, sans compter avec la retenue des néo-zélandais pour les gens de couleur et tout ce qui vient de la Polynésie ou d'ailleurs du Pacifique. Son point de vue rejoint le notre. Il va même au delà, car connaissant sa belle famille de l'intérieur, elle est à même d'en faire une critique sans faux semblants. Elle trouve même que c'est de pire en pire. Il eut été impensable, il y a quelques années, de voir en ville des gens habillés «comme à la plage» ou «au jardin». C'est bien ce que nous avons constaté : le polynésien vit dans son monde et se fout pas mal des conventions occidentales. Quant nous abordons la question des prix pratiqués par rapport aux services rendus, nous sommes sur la même longueur d'onde. Cette dame avait envie de causer et nous n'avons pas vu le temps passer. Elle nous a aussi vanté la Nouvelle-Calédonie comme un paradis à côté de Tahiti qui tombe en décrépitude et ne vit que du souvenir de la grande époque touristique nord-américaine.

Le temps de se rincer à l'eau douce car il y a une douche sommaire sur la plage, il est déjà bien tard. Nous n'irons pas plus loin que le jardin public de Vahipiti. Un petit jardin sans prétentions mais propre, rempli de fleurs très variées avec une cascade et une vasque où l'on pourrait se baigner. Le retour se fait à l'heure de la sortie des classes. Il faut faire extrêmement attention aux enfants qui descendent des bus.



Nous profitons des dernières minutes de jour pour trouver la plage publique du PK 18. Effectivement, nous la trouvons. Il y a un peu de sable blanc mais aussi du sable gris, des cailloux et ce n'est pas très propre. Il paraît que le parking est payant, rien qui puisse nous enthousiasmer.

C'est quasiment notre dernière soirée. Et si nous nous faisons un « vrai » restaurant ? Il y en a un réputé pas loin de notre hôtel.

En fait, en façade au bord de la route, il y a un snack d'où une surprise en fait de restaurant réputé. Mais par derrière, au milieu d'une belle cocoteraie avec une jolie pelouse, il y a le restaurant en bord de mer. Pas un seul client et la tahitienne en grande robe traditionnelle rouge à fleurs blanches qui nous accueille, serait heureuse que nous soyons les premiers. Puis le patron arrive.

Nous choisissons encore un plat de poisson : mahi-mahi et crevettes au gingembre et le temps de la préparation la conversation s'engage. Nous lui faisons part de notre surprise quand à la faible qualité du service et le haut niveau de prix dans un endroit de réputation mondiale. Ses commentaires rejoignent ceux de la dame du lagon. Tahiti s'est fait sur une clientèle américaine en voie de disparition et il ne lui semble pas que l'avenir de l'île soit bien rose. Quand aux plages, il faudrait aller à Bora-Bora ou aux Marquises pour trouver le sable blanc des photos. Il convient avec nous que la montagne mériterait d'être mise en valeur mais l'inquiétant, c'est l'urbanisation galopante le long de l'étroite bande côtière. Et puis la nonchalance polynésienne.

Au niveau présentation et goût, ce soir ce serait presque un 20/20. Au niveau prix, il vaut mieux ne pas convertir en nos ex-francs, histoire de ne pas avoir le vertige.

Le restaurant où nous avons dîné ce soir est en fait un des composants d'un complexe de plage privée avec « rôtissoire à touriste ». C'est bien connu le touriste sur sa chaise longue regarde le ciel qui, à la bonne saison, est d'un beau bleu, à la limite, il regarde le lagon, d'un beau vert émeraude, mais il vaut mieux qu'il ne regarde pas la plage un peu cra-cra elle aussi. Mais ici, on est assuré d'une certaine tranquillité grâce à une sélection par l'argent. Le calme et la compagnie de gens d'une certaine classe sociale à un prix !

Retour à l'hôtel pour s'endormir en potassant les livres sur l'île de Paques et le Chili.

### *Mercredi 28 Janvier 2004*

Début de nuit chaude puis la fraîcheur s'est installée. Il n'y a qu'un seul coq pour assurer le service du réveil et la pension est assez loin de la route pour ne pas entendre camions et voitures en rangs serrés vers Papeete.

Les petits déjeuners du Relais Fenua sont toujours aussi pantagruéliques et la petite jeune-fille, aujourd'hui en robe, veille à ce que nous ne manquons de rien, y compris du café, un des moins mauvais du circuit (excepté celui de notre cru).

Le relais Fenua mets aussi à disposition de ses clients, son accès Internet. Nous avons confirmation pour une chambre à l'île de Pâques : pour une fois, nous savons où nous allons dormir les prochains jours.

Ce qui nous permet de partir directement vers le sud de Tahiti. Au programme de ce matin, le Jardin Botanique et le musée Gauguin et cet après-midi le belvédère de Taravao au dessus de « la petite Normandie ». Et pour conclure, baignade dans «notre» lagon.



La route est assez longue jusqu'au Jardin Botanique. Le temps se couvre, nous avons même un petit coup de bruine. Au jardin, la gardienne qui encaisse nos dix dollars, nous prête un parapluie «au cas ou». Le jardin compte parait-il dix-huit hectares mais la visite nous donnera l'impression de n'en parcourir pas plus que deux ou trois. Il y a beaucoup de fleurs mais c'est surtout la grande diversité et la grande quantité d'arbres anciens qui est remarquable. La visite est marquée par un déluge. Pendant trente minutes, nous restons blottis sous le parapluie, tentant de nous abriter des trombes d'eau tièdes que le ciel nous prodigue à foison. Nous avons les pieds et les mollets pleins de boue.



Le parking est commun avec le musée Gauguin. En fait de musée, disons qu'il s'agit d'un espace dédié en partie à Gauguin, dont l'essentiel des présentations datent d'une exposition au Japon. On ne peut pas dire que ce soit nul ou qu'il s'agisse d'une arnaque mais le titre de «Musée Gauguin» est un peu pompeux pour une exposition vieillissante et fanée même si par certains aspects, c'est assez intéressant comme, par exemple, ses débuts ou sa période japonaise avec en parallèle les tableaux japonais de ses amis et inspirateurs.





Banque, supermarché, déjeuner au bord d'un petit port de pêche sous un temps gris à faire pleurer un touriste japonais. Dans cette minuscule marina, il y a une demi-douzaine de gamins qui plongent, nagent, s'arrosent, jouent avec une planche de surf et une pagaie fabriquée d'un bout de planche clouée sur une branche. La liberté de l'enfance.

Nous sommes arrivés à cette marina, nommée mouillage de Cook sur notre carte, parce que nous cherchions la route du plateau de Taravao qui se termine par un belvédère. La pluie se remet à tomber violemment mais nous venons de trouver une petite route étroite avec un tout petit panneau marqué «station de Taravao» que nous ne pouvions voir en arrivant dans l'autre sens. Nous prenons cette route qui grimpe assez raide sous un déluge d'eau qu'accompagne un vent violent.

Heureusement, la circulation est quasi nulle et sur une dizaine de kilomètres, nous ne croisons que trois voitures. Nous arrivons ainsi au premier belvédère mais il pleut à verse. Nous poussons jusqu'au second un peu plus haut. Il pleut toujours bien que la pluie fléchisse et s'arrête quelques minutes. Cela nous permet de jeter un coup d'œil au petit lac artificiel juste à côté. Nous sommes enveloppés dans un rideau de brume et de nuages qui masque toute visibilité.

Nous redescendons par la route que nous aurions du prendre au départ. Et débouchons, bien sur, sur la route de ceinture de l'île, mais rien, aucune indication ne permet de savoir que c'était là, la route du plateau.

La pluie s'arrête et reprend par intermittence. Nous nous arrêtons à la grande plage du golf. Il pleut un peu mais cela ne nous empêche pas de nous baigner. Au moins cette plage est propre, l'eau est claire et le fond de sable qui descend rapidement très agréable.

La soirée s'avance, retour vers le centre de Papeete et nous allons une fois de plus dîner aux roulottes.

Nous y sommes à la tombée de la nuit. Il y a encore un magnifique paquebot, américain cette fois. Il est interdit de s'en approcher et un service d'ordre discret et musclé veille au grain. Ce soir, les pêcheurs ne peuvent plus aller taquiner le poisson le long de la jetée. Parano totale car les touristes américains sont aussi vulnérables dans les bus qui les amènent à l'aéroport ou dans la file d'attente pour le check-in.

Cela va ensuite très vite. Dîner encore une fois délicieux : du thon rouge frais cuit sur la braise, mais l'appétit n'est pas au rendez vous.

Retour de la voiture de location : Europcar-Tahiti n'a strictement rien à voir avec Budget-Nouvelle-Zélande. Quand à l'organisation du check-in, on se demande dans quel pays sous-développé, nous sommes tombés.

Dans la file d'attente de l'immigration, nous discutons avec un couple de tahitiens qui partent en vacances à l'île de Pâques, une énorme «machine à son» en bandoulière. «.....pour la plage !» nous dit l'immense tahitienne. Bonjour les voisins.

Petite nuit d'avion en perspective. Nous fuyons la chaleur, l'humidité, le coût exorbitant du moindre service, l'inorganisation.... Mais nous sommes contents d'avoir vu Tahiti de nos propres yeux. Tahiti nous a pris pour cela un maximum d'argent sans rien donner en échange. Les belles images de plages, de cocotiers, de lagon émeraude il faut les chercher ailleurs dans les îles dit-on, mais paraît-il que dans les îles, il faut aussi les chercher.

Le peuple de Tahiti nous a paru totalement étranger à nos problèmes de visiteurs ou de touristes. Il vit chez lui, aspire à la liberté totale, celle de manger avec ses doigts, de vivre en short et torse nu ou en bustier-maillot de bain. Crasseux, cela n'a pas d'importance. Il aime se réunir, discuter, cancaner, jouer de la guitare et chanter et laisser le temps s'écouler. Car mine de rien, il fait chaud, le poisson abonde dans le lagon, le coco et le citron sont à portée de main, les légumes poussent presque tout seuls dans le jardin, alors les étrangers peuvent courir, s'agiter, gagner et dépenser de l'argent, faire des photos et repartir définitivement, la vie leur semble trop belle pour ne pas en profiter tout de suite.



*Jeudi 29 Janvier 2004*

Il fait grand jour quand le steward de LanChile nous propose le petit déjeuner. Nous venons à peine de nous endormir, la mer est d'un bleu d'encre et une petite couche de nuage donne du relief à l'immensité qui nous entoure.

Nous avons pris cinq heures de décalage horaire pour quatre milles kilomètres vers l'Est, vers le Chili.

L'avion descend, l'île de Pâques, Rapa-Nui, apparaît. Nous sommes en vue de la cote, l'avion va se poser et sous le hublot nous voyons cinq statues de pierre, les fameuses statues de l'île de Pâques.

Formalités d'immigration on ne peut plus simples mais pas très rapides..... Il n'y a que la moitié de l'avion qui s'arrête ici, l'autre moitié continue vers le Chili. S'il s'était s'agit d'un A340 entier, les derniers auraient eu le temps de sécher au soleil.

Roselita et son frère Petero, les enfants de Maria Goretti, nous attendent à la sortie de l'aéroport. Cela fait du bien de temps en temps de se sentir « comme les autres » et de ne pas débiter le séjour dans un pays par un raid-aventure « transport-hébergement-découverte ». La route est courte de l'aéroport au village et du village au lodge, juste à sa périphérie. Nous avons changé d'ambiance, nous sentons tous de suite plus de chaleur humaine. Et ce cavalier que nous croisons dans la rue principale d'Hango-Roa a infiniment plus d'allure que les 4x4 rutilants de Papeete.

Le lodge en dur-léger de Maria Goretti, n'est pas un hôtel de luxe mais il suffira à notre bonheur du moment qu'il a une douche et une toilette privative. Qu'importe, si la porte ne ferme pas à clef, tout le monde, ici, est gentil (sic) et on la laisse toujours ouverte pour l'aération.



Nous sautons le déjeuner, pour aller voir nos premières statues à deux pas de notre hôtel. Ce sont celles que nous avons vues depuis l'avion en arrivant. Nous faisons un grand nombre de photos alors que nous sommes seuls sur le site.

Un peu par hasard, un peu pour faire efficace, car notre séjour est limité en durée, nous nous inscrivons pour une excursion. Cet après midi et demain toute la journée. Rendez vous à 15h00.

À 15h00 largement dépassé, notre guide Carolina est là. Pasquane grand teint, mélange d'Incas, de Polynésien, et de Chilien, elle s'exprime dans un bon français. Petero sera encore notre chauffeur. Nous ne ferons pas grand chemin pour commencer car nous revenons au site où nous avons pris les photos, il y a moins de deux heures.

Mais notre guide qui se sent pasquane avant tout, sait faire vivre le lieu. Ce qui n'était pour nous tout à l'heure que pierres éparses deviennent sous nos yeux, le lieu de vie d'un clan, le poulailler, la maison, etc mais surtout la statue devient le Moï, la base de pierre sur laquelle ils sont disposés, l'Ahu (prononcer ARRRRU en roulant les r). C'est à la fois un cimetière et des catacombes et à ce titre aussi sacré qu'un cimetière chez nous. Ce qui nous fait faire la réflexion que nous avons fait les photos sur les caveaux !



Avec nous, pour cette découverte, un couple franco-suisse et une jeune infirmière de l'hôpital de Papeete originaire de Chambéry mais qui ne serait pas désavouée si elle disait venir de NAP (Neuilly Auteuil Passy). Caroline est le nom de ce bébé blond aux yeux bleus mais qui cache un tempérament de feu. Cédric et Nathalie sont des voyageurs au long cours en congés de longue durée (quatorze semaines) pour un tour du monde. Ils ont déjà derrière eux, le Canada en skidoo, et l'Amérique du sud dont Ushuaïa et le désert d'Atacama.

Sommes-nous tombés sur un guide exceptionnel. Carolina parle avec ses tripes. Elle relie la tradition orale qu'elle tient de son grand-père à tout ce qui est dit ou écrit sur l'Île de Paques., étayant ses affirmations, démontant les absurdités comme la thèse du norvégien Thor Heyerdal et son Kon-tiki. Elle fait preuve d'une connaissance très étendue sur son Île, ce dont nous ne mesurons pas tout de suite la qualité.

Après le groupe de Moaï de Tahaï, à côté de « chez nous », nous poussons dans la campagne pour voir la carrière d'où étaient extraites les coiffes. Ces cylindres de tuf rouge posés sur la tête des Moaï représentent leurs cheveux. Nous avons appris que le Moaï devient vivant lorsque au cours d'une cérémonie, on lui place les yeux dans la cavité orbitale taillée au dernier moment. Les yeux sont de corail pour la pupille et d'obsidienne pour l'iris. Le Moaï est la représentation d'un ancêtre puissant dont on veut garder le souvenir vivant, mais c'est plus qu'un mémorial : c'est le protecteur du clan. Plusieurs Moaï alignés sont des ancêtres successifs d'un même clan, ce qui explique les tailles différentes en fonction des époques, des styles du moment et de la richesse du clan. Le Moaï est tourné vers l'intérieur des terres : il regarde son clan pour le surveiller et le protéger, son regard étant supposé maléfique pour ceux qui s'introduirait avec des intentions malignes sur les terres du clan. Et d'ailleurs lorsqu'un clan veut combattre un autre clan, son premier acte sera en arrivant de nuit et par l'arrière, de basculer la statue vers l'avant, la brisant si possible. Les clans adverses avaient peur du regard du Moaï.

Après la carrière, nous irons loin dans la campagne voir les grottes dans lesquelles les membres d'un clan se cachaient, préférant y mourir plutôt que de se rendre à l'ennemi. Ces grottes sont d'origines volcaniques, résultant de la dissolution des laves tendres enchâssées dans des laves plus dures. Elles sont assez nombreuses et on y accède par des puits de trente à cinquante mètres de diamètre. Ces puits abritent une végétation luxuriante qui tranche avec l'environnement à cause du micro climat qui y règne.



Nous finirons notre première journée de visite par les sept Moaï du Ahu-atio. Ces sept Moaï sont les seuls qui regardent la mer et ne protègent pas leur clan. Il paraît qu'ils regardent plus précisément vers les Marquises, les îles d'Hoa-Hiva et Hanga-Hiva d'où selon la tradition orale serait issue la population originelle de l'île de Pâques. Les rois déchus de ces îles, car on ne tuait pas les rois déchus, se seraient exilés d'eux-mêmes lorsque leurs envoyés avaient trouvé une terre d'accueil. C'est un peu la conclusion de cette première journée et toujours Carolina raconte, ponctuant souvent son discours de « ...selon la tradition orale » ou « ...comme me l'a raconté mon grand-père » ce qui est à peu près la même chose.

La promenade en mini-bus réjouit Geneviève, un peu inquiète par le récit d'une amie qui avait visitée l'île de Pâques pas très à l'aise, sur le dos d'un de ces petits chevaux nerveux que l'on voit pacager entre les Ahus.

Retour au lodge. Dîner puis photos du coucher de soleil. La petite équipe de la visite guidée de cet après-midi commence à discuter et échanger de plus en plus sur ses voyages, sa vie, la préparation de ce voyage, notre vie professionnelle etc..

La journée est fort bien remplie, elle s'arrêtera là.

### Vendredi 30 Janvier 2004

Le nescafé du matin est programmé à 8h30 mais il fait bon, voire frais sous la couette et nous avons de la peine à sortir de la chambre.

Carolina est à l'heure et Petero aussi. Notre équipe va s'enrichir de deux nouveaux éléments : un jeune couple de suisse, de prime abord pas très communicatif et un peu trop sur d'eux. Nous les avons vu à Papeete à l'aéroport, se prendre la tête avec un bureau de change au sujet de leur carte bancaire « mal appréciée ». Ils n'ont pas eu l'introduction faite hier par Carolina au sujet des Moaïs, de leur environnement.

Au programme aujourd'hui, la grande carrière des Moaïs et le site des quinze Moaïs plus quelques autres sites notables... et la plage. Mais nous commençons par le site Ahu-Akahensa près duquel travaille une équipe d'archéologues. Photogéniquement parlant ce n'est pas spectaculaire, quelques Moaïs renversées et en mauvais état, des pierres dispersées mais une fois de plus la magie Carolina opère. Par le verbe, elle fait revivre le site, les pierres redeviennent maison, ferme, lieu de vie d'un clan sous le regard protecteur des statues de pierres.

Puis nous allons à la carrière. Toutes les statues de l'île de Paques proviennent du même endroit, sur le flanc d'un volcan. Le Moaï était taillé dans la masse de pierre puis transporté couché. Parfois il se cassait à la dernière minute. Un jour tout s'est arrêté. L'érosion et l'envahissement par les herbes et la terre ont fait leur œuvre mais on voit beaucoup de statues à divers stades de leur finition ou de leur transport, couchées ou debout à moitié enterrées. Il y en a presque quatre cent sur un périmètre de deux à trois kilomètres.

Carolina nous emmène jusque sur les bords du cratère du petit volcan auquel est adossé la carrière. De là, nous avons non seulement une vue sur le cratère mais aussi sur un autre volcan en cône quasi parfait. Autrefois, lors des compétitions claniques, les représentants des clans descendaient le flanc d'une colline voisine de plus de cent mètres de haut, sur des luges en tronc de bananier avant de courir jusqu'au lac du cratère qu'ils devaient traverser sur des embarcations de roseaux avant de courir jusqu'au sommet du volcan et de redescendre pour de nouvelles épreuves au bord du lac. Aujourd'hui encore, pour les fêtes et jeux du festival Tapati-Rapa-Nui, qui vont se dérouler cette quinzaine, cette compétition est toujours à l'honneur et elle n'est pas sans risques.

La visite se poursuit par le site d'Hango Hottu Iti où il y a quinze Moaïs. En cours de restauration car renversés en 1960 par un ras de marée initié par des éruptions volcaniques en Amérique du Sud.



Nous avons encore un petit effort pour aller voir une bombe volcanique parfaitement ovoïde que certains n'hésitent pas à appeler le nombril du monde. Caroline balaie cette hypothèse : le nombril du monde, c'est son Île et son grand-père lui a dit au cours des promenades autour de l'île que cette pierre n'avait rien à voir avec l'histoire de l'île. Exit le fantastique. C'est d'ailleurs dans ce moment que Carolina fait de plus en plus référence à son grand-père comme source de sa connaissance de la tradition orale. Pourrait-il y avoir meilleure source ?

Notre circuit se termine à la plage d'Anakena. Belle plage de sable blanc avec une plantation de cocotiers en arrière-plan pour fournir ombre et pelouse. Déjeuner sur des tables qui sont installées là, avec en toile de fond deux Ahu et leurs Moaïs, ceux-ci ont presque tous le chignon rouge et leurs pétroglyphes sont bien visibles .

Nous n'avons pas forcément envie de nous baigner mais l'eau est si claire, le sable si blanc et la température si douce que nous enfilons le maillot. Petero est allé voir la plantation d'ananas de son père non loin de là et les quatre jeunes suisses ont laissé leurs maillots dans le mini-bus, Cédric et Nathalie n'hésitent pas à venir nous rejoindre dans l'eau tout habillés.

Plage de sable blanc parfait, eaux transparentes, cocotiers et soleil, le bain est divinissime. Nous y reviendrons. Retour par la route du centre qui nous permet de voir ce qu'est le cadre de vie normal des Pascuans qui ne vivent pas du tourisme. Ici, « la » ferme des moutons, qui a tant perturbée la vie des Pascuans jusqu'à ce qu'ils expulsent les anglais et leurs moutons. L'île était devenue complètement désertique à cause de leur élevage intensif. Des champs, des bois d'eucalyptus... La végétation repart.



Carolina nous raconte que, quand elle était petite, et qu'elle allait à la plage d'Anakena pique-niquer avec sa famille, c'était toute une expédition. Entre le village d'Hango-Roa et la plage d'Anakena, c'était le désert à traverser sous un soleil brûlant tant les moutons avaient tout raclé. De loin les troupeaux donnaient une couleur blanche aux collines comme s'il avait neigé.

Au dîner, nous nous retrouvons avec le même groupe. Les deux derniers arrivés sont à la table d'un couple de canadiens qui ne parlent qu'anglais.

Coucher de soleil. C'est moyen, le ciel est trop « propre » pour faire de belles photos. Mais il y a du monde. Puis du site de Tahai, nous poussons vers la pelouse où se tient le spectacle d'ouverture du festival.

Discours des édiles, musiques, danses traditionnelles avec un groupe assez conséquent de jeunes filles et de jeunes garçons en tenue traditionnelle (jupe ou caleçon de fibre ou de coco, peintures « de guerre »), présentation des prétendantes au titre de reine du festival. Il n'y a que deux prétendantes mais Carolina nous apprendra un peu plus tard que la jeune-fille n'est pas choisie pour sa beauté mais parce qu'elle représente un clan. C'est un concours « aux points », les points seront gagnés par les différentes équipes du clan dans les jeux comme la pêche à la nage, la descente de luge sur troncs de bananiers, le match de football (hommes et femmes), des quiz, la connaissance de la langue et de l'identité pascuane. L'une d'elle, déjà « une belle petite » se présente aussi en anglais, présente ses parents et nous dit qu'elle n'a que seize ans.



La soirée se termine avec un orchestre local où le danseur-sorcier, le corps nu hormis le cache-sexe et entièrement peint, se mêle aux deux guitaristes très hard-rock, redingote et casquette américaine.. Il y a aussi un batteur, un chanteur, un frappeur de tambour, et deux guitaristes hawaïens qui accompagnent le chant.

Les bancs de devant sont occupés par les personnalités, cela se voit aussi à leur tenue, auxquelles on apporte des rafraîchissements et plus tard d'énormes brochettes de viande.

La foule est dense et nombreuse et lorsque nous allons nous coucher vers minuit largement dépassé, il semble bien que la fête vient juste de commencer.

### Samedi 31 Janvier 2004

Le nescafé du matin ne nous incite pas à sortir de notre chambre. Qu'est-ce qu'on est bien lorsque les chiens dorment et que les coqs sont aphones. Au sujet des coqs, vu le nombre de plumes de ces volatiles qui ornent les couvre chefs et autres accessoires de la mode pascuane, ils n'ont pas intérêt à se faire trop remarquer ....

Peter, l'Allemand de Francfort, qui était déjà notre voisin de chambre au relais Fenua, vient nous rejoindre au petit déjeuner. Marié à une Brésilienne (mais apparemment pas séparé), il possède une maison à Valence (Espagne). Il pratique avec un égal brio, l'espagnol, le français et l'anglais et probablement le brésilien mais nous n'avons pas pu en juger, voyage en classe affaire, est extrêmement cool, utilise internet avec assiduité et ne se fait pas de soucis pour son avenir. Nous ne pouvons qu'envier son art de vivre. Un de ses fils fait des études aux USA.

Carolina qui a fait la fête cette nuit, est malgré tout au rendez vous à l'heure dite. Notre dernière journée de visite guidée va couvrir le secteur du Parc National et le Volcan Orongo, derrière l'aéroport. Pétéro n'a pu se lever ce matin, fête oblige, aussi c'est un autre beau gabarit de Pascuan qui sera notre chauffeur.



Premier arrêt en bout de piste pour un Ahu (toujours prononcer arru en roulant bien les R). Assez particulier car il est un de ceux qui ont permis au norvégien Thor Heyerdal d'échafauder ses hypothèses. Mais Carolina les démonte rapidement. Carolina n'est pas très contente car nous devons nous mélanger à un groupe de japonais. Carolina n'aime pas les japonais et ceux-ci en sont une parfaite caricature. Passage rapide et nombreuses photos pour montrer qu'on y était.

Puis nous montons sur la crête du volcan Orongo. Le site du volcan est parc national. Les gardes sont frileusement abrités dans leur petite cabane sur la crête qui domine la mer. Ils encaissent néanmoins nos dix US\$ Le vent n'est pas froid mais souffle sans répit.



Nous nous asseyons à l'abri du vent et Carolina parle, explique, raconte, vit Orongo. Le mythe de l'homme-oiseau est taillé en pièce et la véritable signification de tout ce qui est lié à Orongo et finalement à l'organisation sociale et politique de l'Île de Pâques, nous est expliqué en détail. Carolina, par sa parfaite connaissance de la langue pascuane, de l'histoire, des événements, des lieux associés à la tradition orale transmise par son grand-père, valorisée par une culture personnelle très riche, nous transporte quelques siècles en arrière et nous fait réellement vivre avec une mentalité de pascuan originel. Elle nous ballade de la Micronésie à la Polynésie, aux Marquises avant d'aborder à l'île de Pâques. Quiconque voudrait encore écrire sur l'île de Pâques doit rencontrer Carolina, car elle nous a parlé de ce que l'on ne trouve pas dans les livres, de la fécondité et des rites sociaux qui y étaient liés, des vierges enfermées dans des grottes « pour les faire blanchir » en attendant d'être choisies par le roi et ses pratiques, de la lutte des clans pour le pouvoir, un pouvoir plus tourné vers la survie de l'île que la satisfaction d'un ego.

Des dernières habitations sur les flancs du volcan, nous avons une vue grandiose sur le lac de cratère et sur les trois îlots de Motu (Motu Kan-kan, Motu Iti, Motu Nui) au cœur du faux mythe de l'homme-oiseau.

Sur le chemin du retour, Carolina nous parle encore de plein de choses, des plantes médicinales, des cent onze « purs Pascuans » survivants après les déportations et les épidémies, de son arrière-grand-mère morte à cent-six ans qui avait encore onze de ses dix-huit enfants et de son grand-père mort à seulement quatre-vingt douze ans mais qui a si bien su lui transmettre la connaissance qu'il tenait de ses ancêtres. Son arrière-arrière-grand-mère était la dernière femme tatouée et était aussi un peu sorcière en bon comme en mauvais selon Carolina.



Carolina nous parle des dernières recherches d'ADN qui ont définitivement prouvé la parenté avec les habitants des Marquises, si la communauté de langue ne l'avait déjà démontrée. Ces peuples venus d'Indonésie ont peu à peu peuplé les îles du Pacifique au fur et à mesure de leur expansion, allant jusqu'à l'île de Paques et remontant jusqu'à Hawaï. Bien que les langues de même origine se sont assez peu altérées au cours des siècles, les pratiquants de la langue pascuane peuvent encore comprendre les habitants d'Hiva Hoa aux Marquises sans difficultés.

Le cratère d'Orongo est le siège d'un microclimat qui est en quelque sorte une serre d'adaptation par laquelle les plantes peuvent être introduites dans l'île. Ici un micro-champignon qui colonise des fougères est utilisé depuis quelques dizaines d'années contre les rejets de greffes. D'autres plantes endémiques de cette partie de l'île sont aussi utilisées dans la recherche contre le cancer.

Nous quittons Carolina sans avoir appris grand-chose de sa vie mais en ayant l'impression qu'elle nous a ouvert un grand livre non seulement sur l'île de Pâques mais sur toute l'histoire du Pacifique des derniers millénaires. D'elle, nous retiendrons le cœur de la Pascuane qui vibrait à l'évocation de la vie des clans un millénaire auparavant et le regard gourmand qu'elle jetait sur Petero, en cela Chilienne moderne, une Chilienne qui affirme et revendique sans ambages sa condition de femme émancipée.

Retour à la pension en ce début d'après-midi. Les jeunes sortent de table la faim au ventre en grognant un petit peu, il est vrai que les portions sont minimales.

Petite après-midi tranquille au lodge. Vers 17h00 à l'ouverture des magasins, nous allons faire un tour en ville. La liste de produits à vendre est assez restreinte : paréo et T-shirts, reproductions de Moaïs, travail sur bois.

Nous nous retrouvons dans la jolie salle à manger pour le dîner. Cet après-midi Caroline, l'infirmière, et Cédric et Nathalie, les Suisses, sont allés faire de la plongée. Caroline est descendue à moins trente et un mètres cinquante. On sent en elle la bonne élève en tous points. Nathalie a fait sa première plongée en mer : à défaut de champagne, les Suisses offrent le vin rouge.

Après-dîner Caroline rejoint sa chambre et les Suisses entament une partie de carte, la nuit tombée, c'est l'heure où le festival de l'île de Pâques, Tapati Rapa-Nui, commence. Nous arrivons juste avant le début des festivités. La foule est compacte et nous avons beaucoup de peine à trouver de la place sur les poutres horizontales qui tiennent lieu de bancs. Ce soir, nous débutons par les groupes folkloriques, « catégorie A, niños ». Comme il y a deux candidates représentant deux clans, il y a deux groupes qui seront jugés sur le chant, la chorégraphie, l'originalité de la prestation, la performance de l'orchestre qui accompagne plus quelques autres critères subjectifs comme les cris des supporters....



Le premier groupe comporte une soixantaine de participants garçons et filles. Costume classique des îles du Pacifique : jupette en plume et coquillage pour les filles, petit pagne, torse nu et peinture de guerre pour les garçons armés d'un bâton. Chants en Rapa-nui, chorégraphie très classique : gestes d'invite, battement des mains, ondulation des hanches et gestuelle guerrière des garçons. Il y a même un bout de chou de cinq-six ans qui se trémousse en cadence, exécute correctement sa chorégraphie dont on voit qu'elle la sait par cœur. A peu près la moitié des filles produit une chorégraphie potable, l'autre moitié copie avec un temps de retard ou va à contre-sens. Quant au chant en pascuan de base, difficile d'en juger par contre l'orchestre mérite une mention. Les batteurs se déchaînent, les guitaristes grattent à qui mieux-mieux et les tambourinaires, deux immenses gaillards, frappent comme des sourds en faisant des bonds d'un mètre à chaque coup du plat de la main.

Le jury prend des notes. Changement d'équipe. D'après notre comptage personnel et sommaire, nous évaluons à cent vingt-huit le nombre de filles et au moins soixante garçons avec des bâtons terminés d'une flèche en carton. La scène est remplie de gamins et gamines. De fait, la mise en place est un peu plus longue que pour l'équipe précédente mais on sent tout de suite plus de recherche. La chorégraphie et les chants sont plus fouillés. L'orchestre est nettement moins bon que son prédécesseur mais on regarde surtout la danse en particulier celle des garçons, torse nu. Ils sont divisés en deux groupes qui se font face, un des groupes le corps enduit de poudre ocre, l'autre groupe enduit de poudre beige. Quant au petit minot qui vient juste d'abandonner ses couches-culottes pour monter sur la scène, haut comme trois pommes, il a la moitié du corps en ocre et l'autre moitié en beige. Il ne participe pas tout à fait à la chorégraphie mais mime les gestes et les postures guerrières comme les grands. Les filles travaillent plus en cadence, les trémoussements sont un peu mieux synchronisés et le mime de combat de deux tribus rivales donnent sans ambiguïté l'avantage au camp de Lidya.

L'épreuve suivante du Tapatī Rapa Nui, consiste pour chacune des candidates a se présenter avec trois costumes traditionnels. L'un est fait de fibre végétale, le second de plumes de coqs, poules et oiseaux et le troisième de coquillages ramassés sur la plage, « à marée basse ». Les candidates doivent expliquer aussi bien que possible la composition et le travail de réalisation de leurs vêtements. Si, depuis notre place, il est difficile de juger du travail qui nous paraît fort beau, on se rend compte que la plus jeune est un peu émue, ne trouve pas ses mots et ne développe pas assez, ne mets pas en valeur son sujet. Quant à la plus âgée, Lydia, elle pousse la description jusque dans le détail et pour asseoir la démonstration va jusqu'à enlever sa jupette, montrant son petit slip réalisé dans la même matière et qu'elle commente avec force détails. C'est le délire dans son fan club. Nous ne savons pas si le jury a apprécié mais l'impression d'ensemble lui est largement favorable, d'autant plus que la plus jeune des candidates sent bien qu'elle ne fait pas le poids et perds du terrain à chacune des présentations.

Il est déjà minuit. Le ciel lâche un petit grain et continue à se faire menaçant. Il est temps de rentrer pour nous mais la fête n'en est pas pour autant terminée. Les orchestres vont maintenir la foule jusqu'à l'aube car si nous nous sommes intéressés au côté scène, il y aussi le côté baraques à frites aussi important. Au moins une vingtaine d'échoppes réalisées en feuilles de palmier proposent du poisson grillé, des brochettes et des alcools qui ont largement plus intéressé certains Pascuans que l'effeuillage de Lydia.

Sur le chemin du retour, nous croisons un cavalier et sa copine en croupe qui, au trot, vont faire la fête. Autrement plus grandiose que la moto.

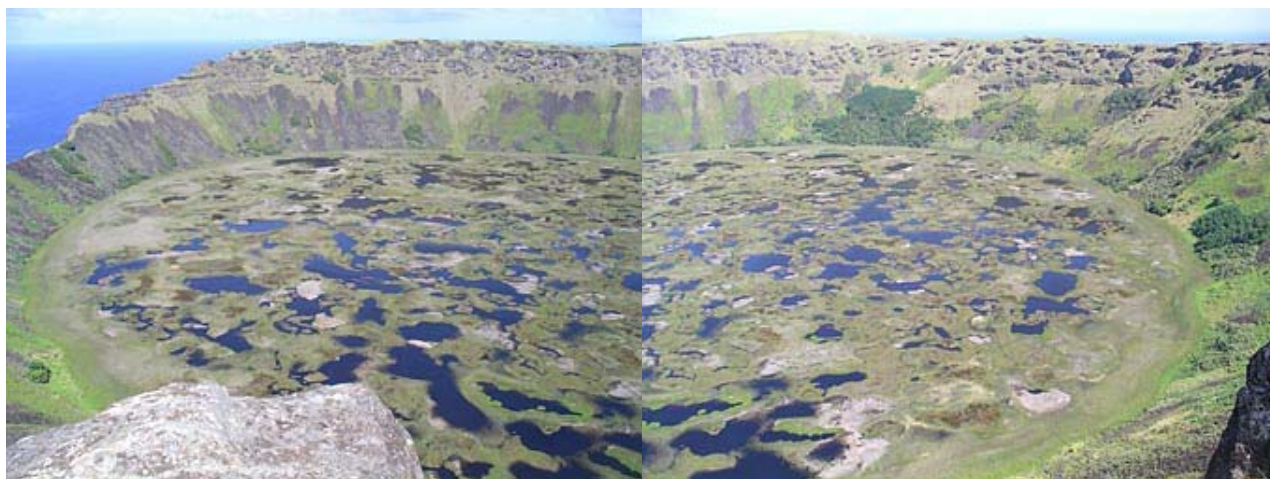
La douche crachote un filet d'eau et les moustiques sont à l'affût.

[Dimanche 1 Février 2004](#)

Il est tombé des trombes d'eau cette nuit. Ce qui a écourté les festivités pascuanes. Les moustiques ont patiemment attendu que la spirale de pyrêtre soit consommée pour passer à l'attaque et il y a panne générale d'eau : tout va bien à Hanga-Roa.

Nous voudrions assister à la messe de 9h00 aussi nous tentons de nous lever de bonne heure. Il est déjà 8h15 et à 9h00, nous devrions avoir la voiture que nous avons commandée hier. Mais la responsable du jour a peut-être fait aussi la fête et nous a oublié. Nous attendons jusqu'à 10h30 et nous ratons la messe. Ainsi va la vie.

Nous héritons d'une petite Suzuki Jimmy, le 4x4 typique de l'île. Et nous voilà en route pour notre première étape, le cratère du volcan Orongo que nous voulons aborder par un autre côté, le versant nord-est. Nous ne trouvons pas tout de suite la bonne route mais nous arrivons tout de même au bord du cratère pour réaliser un panorama complet ce qui n'est pas très facile vu les dimensions du site. De cette partie, nous avons une superbe vue d'ensemble sur l'île et ses nombreux volcans, nous voyons clairement les routes et les pistes et nous dominons Hanga Roa et l'aéroport.



Notre deuxième étape va nous conduire à la plage d'Akatena, sous les cocotiers où nous étions deux jours auparavant. Mais c'est dimanche, il y a un monde fou y compris un charter américain entier pour qui on a installé des tentes et des bancs pour ce qui ressemble à un banquet d'anciens combattants. Il reste encore une table à l'ombre pour le déjeuner.

A peine allons-nous la libérer qu'une famille s'y installe. Puis vient le temps de la baignade. Comment résister à cette eau claire et fraîche ? Le sable blanc renforce les effets du soleil d'où re-baignade. Nous y rencontrons Grégoire et Nathalie, l'autre couple de jeunes Suisses avec qui nous discutons un moment, juste le temps de parfaire le coup de soleil.

Nous continuons en allant voir l'autre plage d'Akatena. Elle est plus petite, plus sauvage. C'est aussi une anse de sable blanc mais au pied d'une falaise. La houle y est sensible. A cinq cent mètres de distance, c'est très différent. Et il y a aussi beaucoup de familles qui se sont installées là.

De là, nous refaisons à l'envers une partie du chemin d'avant-hier. Le soleil est toujours de la partie avec une autre orientation. Nous refaisons les photos du Ahu des quinze Moaïs et de ceux de la carrière avec un soleil dur et chaud qui devrait nous donner des photos plus piquées, plus vivantes. Nous sommes quasiment seuls sur le site ce qui nous permet de faire les photos à notre convenance.



Grâce à notre petit 4x4, nous pouvons explorer un itinéraire différent pour le retour à Hanga Roa. . Nous passons par le port où se déroule un match de foot. L'équipe gagnante apportera des points à son clan et s'il y avait eu un étranger dans l'équipe, il y aurait eu un bonus. Pendant ce temps, sur le bord de touche, il y a distribution de maillots chez les femmes car après il y aura le match de foot féminin. Les équipes sont constituées à la dernière minute avec celles qui sont par hasard sur le bord du terrain. En tous cas, tout Hanga Roa est là pour assister aux matchs.

Nous retrouvons nos amis au lodge. Cédric et Nathalie sont sur le départ. On échange les adresses e-mails, on se promet de se revoir un jour peut-être. Dernier coucher de soleil, splendide ce soir, à cause des nuages, pour clôturer la visite de la fabuleuse île de Pâques. Le festival, ce soir, fait relâche.

### *Lundi 2 Février 2004 (Chandeleur)*

Pluie nocturne, fraîcheur matinale et moustiques : tout est normal. Nous nous retrouvons au petit déjeuner, Caroline fait état de vingt-deux piqûres sur les fesses : un beau tableau de chasse de la part des moustiques.

10h15 : le minibus de Maria nous amène à l'aéroport. Celle-ci doit arriver par l'avion de Tahiti, celui que nous allons prendre pour Santiago. Nous sommes en avance. Cela nous donne l'occasion de discuter un moment avec Grégoire et Nathalie qui partent vers le Chili par le même avion que nous. Ils poursuivent par l'Équateur pour aller aux Galápagos et ensuite continuent sur le Brésil. Leur voyage est réglé comme une horloge (suisse bien sur). Pour les quinze voyages aériens, leurs places sont réservées, coté hublot, au centre de la cabine. Partout, leurs points de chutes sont préparés, ils savent dans quels hôtels ils vont atterrir. De même pour le transport, ils connaissent les ressources de chaque pays. Dans leur voyage, il semble qu'il y ait peu de place pour l'imprévu. Nous admirons que pour un voyage de six mois, leur bagages sont très légers (moins de douze kilos chacun !) nous avons des leçons à prendre.



Au décollage l'avion vire sur la droite et longe la cote. Nous avons de la chance d'être du bon côté. Le paysage est commenté par le commandant de bord. Nous avons une vue magnifique sur la carrière et les quinze Moaïs où nous étions hier soir.

Quatre heures et presque quatre milles kilomètres plus tard, c'est Santiago : formalités d'immigration simples et rapides. Quand un pays n'encourage pas le parasitisme par des aides distribuées à tout va, il y a peu de prétendants à l'exil. Ici on ne propose que de travailler pour vivre !





La suite est moins facile. Nous avons décidé dans l'avion de la suite immédiate de notre voyage. Nous allons partir aussitôt que possible pour le désert d'Atacama et d'utiliser l'avion car il y a mille trois cent kilomètres de route, jusqu'à Antofagasta et encore trois cent de plus jusqu'à San Pedro de Atacama. Nous sommes pris en charge, un peu malgré nous par un Chilien, chemise blanche, cravate et émetteur-récepteur VHF à la main qui donne à penser qu'il s'agit de membre du personnel de l'aéroport alors qu'il ne s'agit que d'un vulgaire rabatteur pour les taxis sauvages qui pullulent sur le parking de l'aéroport. Nous comprenons assez rapidement son jeu et nous l'exploitons à notre profit. Il nous aide à trouver le bureau de LanChile, le distributeur de billet automatique et nous indique un hôtel près de l'aéroport. Et en final, nous négocions un rabais de 50% sur le prix de la course. Il ne comprend pas cette négociation alors que nous venons d'acheter sans sourciller deux billets plein tarif pour Antofagasta. Mais c'est surtout la tromperie aux apparences qu'il paye, dirons nous, au prix fort car le temps qu'il a passé avec nous, lui sera finalement très mal rétribué. Les temps sont durs pour tout le monde et nous sommes du bon côté du porte-monnaie.

L'hôtel Diego de Almará est un hôtel de grand luxe, froid et impersonnel comme il est normal mais où les services sont efficaces. Le steak-purée est au tarif international, ici on paye en dollar, mais la viande est excellente. De temps en temps un peu de confort ne fait pas de mal.

Difficile d'avoir la chaleur de l'accueil de Maria Goretti et le service d'un grand hôtel. Nous avons l'avantage d'être à cinq minutes de l'aéroport, ce qui est bien pour attraper notre avion aux aurores demain matin, la connexion internet est offerte par l'hôtel et la navette pour l'aéroport est même gratuite.

La température douce à 19h00 lors de notre arrivée, devient plutôt fraîche à 21h00, en attendant les grandes chaleurs du désert d'Atacama.

Nous avons gagné deux heures de décalage horaire depuis l'île de Paques, nous ne sommes plus qu'à quatre heures de la France.

### Mardi 3 Février 2004

Petite nuit. Nous ne sommes plus habitués à dormir avec la clim. Réveil : 4h30 soit 2h30 du matin à l'île de Pâques où nous étions hier. Après, tout se déroule tranquillement, déjeuner très copieux, check-out et même un petit tour sur Internet, transfert par la navette de l'hôtel, enregistrement....

Après plus de deux heures de vol, nous nous posons à Antofagasta, mille trois cent cinquante kilomètres au nord de Santiago. Petit aéroport et aussi base militaire.

Pour cette visite du désert, il nous serait possible de louer les services d'un tour-opérateur ou d'un guide qui nous transporterait et nous ferait tout voir en un minimum de temps. Mais nous préférons être autonome. Nous allons louer une voiture en espérant que ce ne soit pas une épave. Nous allons au comptoir « Budget » mais la fille qui nous reçoit, est désolée, elle n'a pas de bonne petite voiture pour le désert. Depuis sa case, elle hèle ses confrères et il s'en trouve un qui nous fait un devis à la louche, une grande louche, pour un 4x4 mais qu'il faudra aller le chercher en ville, à une demi-heure d'ici. Nous chargeons nos bagages dans sa petite Toyota Echo et l'aventure commence. Il faut avoir à l'esprit que nous ne parlons pas un traître mot d'espagnol si ce n'est quelques locutions banales que nous avons beaucoup de peine à formuler tant nous sommes habitués à nous exprimer en anglais.

En chemin notre chauffeur-loueur fait un détour pour nous montrer la Portada, un immense arc de triomphe sculpté dans la falaise par la mer.. avec le temps, la falaise a reculé et l'arc de triomphe se retrouve en pleine mer . Et d'ailleurs la falaise risque encore de reculer une nouvelle fois. Déjà des pierres s'en sont échappées et l'accès à la plage en dessous est interdit. On ne peut donc s'en approcher plus et l'on doit se contenter de photos depuis le parking, mais de ce point de vue, c'est déjà impressionnant.



Puis nous entrons en ville, une ville tracée au cordeau, beaucoup de maisons basses, grises, poussiéreuses. Il faut dire que tout autour il n'y a pas un seul brin d'herbe. La ville est coincée entre le pied de la montagne et la mer et ne peut que grandir en longueur. Les habitations montent aussi haut que possible sur la pente vers la montagne. Elle nous paraît immense, c'est la cinquième ville du pays avec près de trois cents mille habitants et surtout perdue au milieu de nulle part.

Notre futur loueur nous montre une rue défoncée, c'est celle qu'il nous faudra prendre pour aller vers Calama et San Pedro. Facile à retrouver grâce à un graffiti de type banlieue parisienne sur le mur d'en face. Nous entrons dans un grand hangar où sont garés quelques 4x4 pick-up et quelques petites voitures. Le parc est limité quand aux catégories mais parfaitement adapté aux besoins de la clientèle. Un pick-up Nissan est en cours de préparation, ce sera le notre. Deux filles qui discutaient en bricolant sur l'ordinateur, sont priées d'aller voir ailleurs et de nous laisser les chaises. Je remplis un vague contrat de location, donne une empreinte de carte bancaire et « vamos » !

Il faut un petit temps de réflexion pour comprendre que toutes les rues sont à sens unique. Le sens de circulation est indiqué à chaque croisement par une flèche sur les murs ou un panneau. Mais à Antofagasta, les flèches n'ont pas été repeintes depuis quelques temps, elles ne sont pas positionnées de la même façon, ce qui nous demande un petit temps de réflexion. Heureusement que les Chiliens sont « cools » et ne s'énervent pas derrière nous. Nous réussissons à trouver une épicerie de quartier en faisant une spirale et après avoir fait les réserves d'eau, nous nous élançons vers la sortie de la ville. Il nous faut d'abord franchir la chaîne de montagne par un col assez raide avant d'atteindre un vaste plateau.



Au nord de la ville, nous bifurquons vers la Panaméricaine, route à deux voies, rectiligne, bordé à distance par de nombreuses carrières.

Nous voyons seulement trois villages sur les cent premiers kilomètres. La première station-service est au bout de ces cent kilomètres et c'est là que nous quittons la Panaméricaine pour la route du désert en direction de Calama. Nous y étions déjà : pas de végétation, la montagne au loin dans la brume, une immense plaine de gravier, l'Altiplano.

La lumière est aveuglante, mais il ne fait pas excessivement chaud. En fait l'altitude et l'air très sec rendent l'atmosphère supportable.

A Antofagasta, ce n'était pas encore la pleine chaleur mais il faisait nettement plus chaud. Ici dès que l'on s'arrête au soleil ça cuit. Mais en voiture, pas besoin de mettre la clim. Ça tombe bien, il n'y en a pas sur notre véhicule.

Un panneau nous indique que nous venons de franchir le tropique du Capricorne. Nous pouvons constater que par rapport au tropique du Cancer entre Abu-Dhabi et les oasis de Liwa, à la même saison il fait ici nettement moins chaud.

De temps en temps, au bord de la route ou à quelques distances, des villes fantômes, villes champignons au temps des grandes heures des carrières et mines. Ici étaient extrait le salpêtre, le borax et d'autres minéraux aujourd'hui remplacés par des produits de synthèse. Ces villes ont été abandonnées, il y a à peine un demi-siècle. Seuls les murs ont subsisté, tout le reste a disparu. Quelques unes sont en cours de restauration comme témoins d'une époque difficile mais riche. Nous pouvons bien les voir car certaines sont au bord de la route, et on en devine d'autres au loin.

Et partout le désert absolu, pas un arbre, pas une touffe d'herbe, pas âme qui vive, homme ou animal en dehors des carrières d'extraction. Bien que la circulation soit moindre que sur la Panaméricaine, il y a du camion et de la voiture. Certes ce n'est pas très dense, mais il ne faut pas relâcher sa vigilance. Sur les bords de la route, on trouve des petits mémoriaux fleuris ou non rappelant les nombreux accidents mortels qui ont lieu trop souvent.



15h00 : un îlot de verdure apparaît, Calama. Tout semble mort. Encore une ville tracée au cordeau. Un quadrilatère de rues autour d'un centre. Cette ville est surtout le refuge des mineurs de la gigantesque mine de cuivre à ciel ouvert de Chuquicamata. Le guide du routard en main, attentifs aux feux rouges et aux sens uniques des rues, nous trouvons près du centre ville, l'hôtel qui correspond à notre budget et à notre confort. Mais malheureusement, il est complet. Avec un peu de regret car l'entrée donnait envie d'y séjourner, nous portons nos pas plus loin. En voici un autre à moins de cent mètres du premier. Budget plus réduit qui, néanmoins, semble confortable. Encore des gens très serviables. Nous n'avons plus l'habitude depuis quelques années de gens qui rendent service tout simplement pour rendre service sans attendre de rétribution. Le Chili est formidable pour cela et nous aurons l'occasion de le vérifier à maintes reprises. Nous voilà installés et le garçon est allé ranger notre voiture pour la nuit dans un parking privé.

Nous commençons notre séjour à Calama par une petite sieste pour récupérer le décalage horaire, la fatigue du voyage et la dernière nuit un peu écourtée. D'ailleurs nous ne faisons que nous accorder au rythme de la ville.

Vers 17h00, nous partons à la découverte de la ville. Encore que les magasins ouvrent juste leur rideau, la foule est très dense. Les gens commencent à vivre. Nous notons les très nombreux sites Internet occupés en majeure partie par des jeunes qui n'écrivent pas d'e-mails mais jouent.

Comme se plaisent à dire les guides - est-ce qu'ils copient les uns sur les autres ?- la ville n'offre touristiquement parlant aucun intérêt. Mais elle est très vivante, il y a du monde et des commerces de toutes sortes. Il y a bien sur ces bars pour les mineurs de Chuquicamata où des filles aux formes avantageuses et court vêtues, s'emploient à extraire un maximum de pesos des dits-mineurs. Au hasard des échoppes informatiques, nous cherchons à transférer le contenu des cartes mémoires de l'appareil photo numérique sur un CDRom mais nous n'y arriverons pas. Le matériel existe mais la fonctionnalité n'est pas installée. Calama n'est pas une ville touristique.

Histoire de ne pas se compliquer la vie, nous dînons au restaurant de l'hôtel mais ce n'est pas une bonne idée du tout. La viande qu'on nous sert est dure et trop cuite comme si elle avait été bouillie auparavant. Il faut dire que les étals de viande que nous avons vu, n'ont rien à voir avec ce que nous avons en France. La viande est présentée en grosses pièces que le vendeur, souvent l'épicier, débitera à la demande. Elle est dans une vitrine non réfrigérée, posée sur du papier voire un journal.

De toutes façons, il s'agissait de se nourrir non de faire de la gastronomie. Demain, nous allons nous enfoncer un peu plus au cœur du désert.

Nous espérons que l'altitude ne nous empêchera pas de dormir, Calama étant à 2250m d'altitude ! Car nous en ressentons les effets : petits essoufflements si l'on va trop vite, étourdissement légers, tout cela ajouté à la fatigue des jours précédents.

### Mercredi 4 Février 2004

La terre a tremblé trois fois cette nuit. La seconde secousse a commencé à nous réveiller, quant à la troisième, c'était vraiment impressionnant ! On comprend que les gens soient surpris dans leur sommeil. Mais ici au Chili, le tremblement de terre est une chose commune, cela n'affole personne, on n'en parle même pas à la TV.

C'est le garçon qui, au petit déjeuner, nous a dit qu'il y avait eu trois secousses apparemment sérieuses. Hormis cela, la nuit a été fraîche, silencieuse et sans moustiques.

Nous voilà déjà en route. Il est 10h00 et les magasins sont encore fermés, quelques uns lèvent juste leur rideau. La ville somnole tranquillement. Nous en sortons rapidement et facilement pour retrouver la route de San Pedro.

Encore une longue route rectiligne qui s'enfonce à travers l'altiplano. Les montagnes sont dans la brume au lointain. Au premier plan, la plaine de gravier d'où émergent çà et là quelques collines. Il semble bien que la route s'élève au loin lorsqu'elle se rapproche des reliefs. Effectivement nous franchissons sans effort un col à peine marqué à 3150 m au bout d'une route quasi-rectiligne de soixante-dix kilomètres. Et toujours du gravier, du gravier à perte de vue. De l'autre côté du col, la pente est plus accentuée avec des courbes et des virages, mais rien à voir avec nos montagnes. Ici ce sont de très larges courbes et d'immenses portions rectilignes. Comme la pente est néanmoins assez forte, la vitesse est limitée à 70 Km/h pour les voitures et 50 Km/h pour les camions et les bus.

Et surtout le paysage a changé. Déjà il y a un peu de végétation sèche. Ce qui nous permet d'apercevoir quelques lamas ou vigognes en liberté mais qui restent à bonne distance. Le rocher est sculpté par l'érosion, cela nous donne des formes lunaires. D'ailleurs nous ne sommes pas loin de la fameuse Vallée de la Lune.



*une oasis de verdure : San Pedro de Atacama*

Nous franchissons encore un petit col et nous apercevons une oasis de verdure au pied de la montagne. La route goudronnée s'arrête, nous rentrons dans un village aux murs de terre : San Pedro de Atacama. Il y a foule dans le village dont le centre est interdit à la circulation. Sur le boulevard périphérique extérieur, c'est-à-dire la rue en terre battue qui contourne peu ou prou le bloc central du village, nous dénichons un espèce de motel-hotel-ranch dont l'aspect extérieur est quelconque. Étant donné la foule compacte et le fait que trois bus se sont garés à l'extérieur, déversant un contingent de back-packers et autres sortes de touristes, il se pourrait que la place pour dormir devienne chère. Avec les trois mots d'espagnol accumulés depuis hier, Jean-Bernard réussit à se faire montrer une chambre. C'est la dernière d'une série de six petites cabines mais l'intérieur est vraiment très bien et très propre avec une salle de bain privative, la construction semble récente, seul l'extérieur a cet aspect ocre-rougeâtre pour s'accorder avec la tonalité générale du village. Pas d'hésitations, nous passerons les deux prochains jours ici.

Nous nous installons et partons visiter le village. Encore un village quadrillé par des rues à angle droit. Dans le centre historique, il ne semble y avoir que trois types d'activité : les restaurants, les boutiques de souvenir et les épiceries. En fait, il y a aussi des boutiques internet et des bureaux de guides et tours opérateurs. Les boutiques n'ont pas de vitrines, juste une porte ouverte et des comptoirs.



*les rues en terre de San Pedro de Atacama*

Au centre, à côté de la place ombragée avec de beaux arbres, bordée par des arcades, l'église aux murs blancs et au toit de chaume. Seule note discordante, un car de touristes français en ribambelle à la chasse aux souvenirs, peut-être un voyage de comité d'entreprise.

Nous ne pourrions pas aller ainsi, réfractaires à l'esprit troupeau de moutons inhérent à cette forme de voyage. La preuve : nous nous sommes trouvés ensemble dans une échoppe à souvenirs, ils sont passés rapidement emportés par la brebis de tête, alors que nous, tout en faisant affaire, nous avons discuté avec la jeune femme qui porte son minuscule bébé dans le dos « à la péruvienne », accroché dans une couverture de couleur typique du pays incas. Avec nos quatre mots d'espagnol, nous avons appris que ce bébé est le cinquième de la famille, la sœur jumelle étant restée avec le papa à Calama. La jeune femme nous parle de ses enfants, nous montrons les photos de nos petits-enfants et nous expliquons que nous avons vu à dans l'église la statue de la vierge Marie de Lourdes où nous habitons.



*la photo incontournable : l'église de San Pedro de Atacama*

De 14h00 à 18h00, un grand silence s'abat sur San Pedro. Ce n'est pas violent ! C'est l'heure de la sieste. Mais, c'est l'heure de partir pour le coucher de soleil de la vallée de la lune (Valle de la Luna). Pour justifier le 4x4, nous partons par les petits chemins de la banlieue de San Pedro. Nous retrouvons la route bitumée un peu plus loin puis la quittons rapidement pour une piste. Nous chargeons dans la benne du pick-up deux jeunes auto-stoppeurs Chiliens. Ils ne s'offensent pas de nos nombreux arrêts photos et font de même. Leur photo favorite, c'est de se prendre devant un paysage en faisant l'avion. Nous ne serons pas seuls ce soir, les voitures et les petits cars affluent sur la piste. Un minibus lâche devant nous un paquet de touristes et repart les reprendre un peu plus loin. Nous faisons de même. Jean-Bernard s'enfonce dans un petit défilé avec les jeunes Chiliens et Geneviève continue avec le 4x4. Il n'est pas sur qu'avec notre vocabulaire minimum, ils aient bien compris de quoi il s'agissait, mais la ballade dans le défilé est courte et nous conduit sur une arête de sable. De là, nous dominons le parking où stationne une petite centaine de véhicules. Nous avons une vue panoramique sur trois cent soixante degrés. Ce ne sont que dentelles de pierres sculptées par l'érosion et murailles ocre. C'est grandiose et étonnant. Geneviève nous a rejoint sur la crête. Nous suivons l'arête de sable comme la centaine de touristes devant nous pour finir sur une crête de rocher qui domine tout l'ensemble : la version chilienne de la dune du Pyla.

Le coucher de soleil ne tiendra pas toutes ses promesses côté couleurs et l'appareil photo ne restitue pas la grandiose impression d'ensemble que nous avons depuis notre promontoire. Nous redescendons la dune en trace directe, ce qui nous rappelle d'autres descentes de dunes. Pour conclure, nous proposons à nos deux Chiliens de faire le grand tour par la route de Calama plutôt que de revenir sur nos pas et de rentrer avec le flot de voitures.





Ils veulent rester dans la benne du pick-up, soit, mais ils vont manger de la poussière. Qu'importe car dans le soleil couchant, nous découvrons encore d'autres merveilles de la nature.

Retour à San Pedro à la nuit noire. Il fait frais et pour finir le trajet nos deux jeunes réintègrent la cabine du 4x4, un peu frigorifiés.

Il s'agit maintenant de trouver un restau sympa. Aucun problème, il y en a un tous les dix mètres. Et même avec cinq mots d'espagnols, nous réussissons à nous faire servir un excellent repas à petit prix. Ce désert est un endroit béni des dieux !

Nous regagnons notre home à l'heure espagnole, il est 23h00 passé et nous avons supporté la polaire depuis la tombée de la nuit.



Jeudi 5 Février 2004

Le guide du routard a quelques failles dans sa mise à jour. D'après lui, le courant est coupé à 22h00 à San Pedro et la vie nocturne s'arrête sauf dans les lieux branchés équipés d'un groupe électrogène. Une mise à jour s'impose : non seulement le courant n'est pas coupé, les rues sont éclairées toute la nuit, la température reste malgré tout agréable et tout San Pedro commence à vivre à partir de 22h00. Ceci pour dire qu'en dehors des problèmes d'altitude et d'air très sec, notre sommeil est troublé par des gens qui ont la convivialité comme règle de vie. De plus, nous avons remarqué qu'il y a très peu de vieux dans ce village au moins dans le centre. Toute la population est très jeune et tous semblent se connaître de longue date. Il n'y a qu'à compter le nombre d'accès Internet et autres cybercafés pour le constater. Aussi lorsque nous ouvrons un œil ce matin, nous constatons qu'il est presque 10h00. Mais ce n'est pas le bruit qui nous a réveillé, seulement l'habitude ... Ou le grand silence qui plane sur le village. San Pedro n'est tout simplement pas réveillé. Nous pouvions craindre que l'heure du petit déjeuner soit dépasser mais nous constatons que nous sommes encore dans le flot des lève-tôt.

Au programme aujourd'hui, le Salar de Atacama et les villages de la région. Mais avant cela, il nous faut faire le plein de la voiture. Nous savons qu'il y a un poste à essence dans le secteur mais avec dix ou douze mots d'espagnol cela ne suffit pas tout à fait. D'autant plus que la station n'est pas sur un des axes qui quadrille le village. Cela nous vaut d'en faire le tour et d'en découvrir l'étendue. En dehors du cœur touristique, il y a un autre village qui vit normalement. Nous tournons cependant plus d'une demi-heure en cercle concentrique, multipliant les interrogations mais analysant surtout les gestes. Finalement trois jeunes-filles, avec trois mots d'anglais, nous disent qu'il faut aller dans la cour d'un hôtel et c'est bien ça ! Nous trouvons enfin la pompe.

Nous contournons donc largement San Pedro, évitant du coup de perdre du temps en formalité au poste de carabinier car la route va vers la Bolivie. Nous arrivons sur la route de Toconao. C'est une route goudronnée, bordée d'un côté par le plateau aride qui monte jusqu'à la base des volcans, de l'autre, c'est l'Altiplano : du gravier à perte de vue.

Encore un contrôle de police à l'entrée de Toconao. Contrôle de pure forme. Nous traversons un village assez grand, qui ressemble un peu à San Pedro avec ses maisons en terre et ses rues en latérites. Mais en moins joli. Le village nous paraît quasi désert mais c'est parce que la population assiste à un match de football au stade à la sortie du village. Il y a même les pompon-girls en shorts satinés aux couleurs des équipes qui assurent l'animation. Quel heureux pays.

A quelques kilomètres de Toconao, il y a une piste qui s'infléchit dans la direction du «Salar de Atacama », une immense zone où le sel et autres minéraux dissous par les eaux descendants de la montagne, s'accumule. Trois cent milles hectares dit le routard, quatre-vingt à quatre-vingt-dix kilomètres de long sur quarante à cinquante de large, au sud de San Pedro, à cheval sur le tropique du Capricorne que nous retrouvons après une large boucle au nord.

Notre piste longe ce « Salar » au pied de la montagne, une montagne truffée de volcans qui ne demandent qu'à s'activer pour peu que l'écorce terrestre bouge un peu. Il nous faut parcourir soixante kilomètres avant de trouver une piste qui s'y enfonce, car nous avons négligé un accès payant, au titre que quelquefois il y a des flamands roses. C'est une piste privée qui va vers une zone d'extraction et de premiers raffinages de sels minéraux, elle nous conduit au cœur du Salar.



De part et d'autres de la piste, la croûte de sel séché forme une carapace épaisse et dure, hérissée de multiples pointes formées par les cristaux. La piste s'enfonce d'une vingtaine de kilomètres jusqu'à l'entrée de la zone d'extraction, marquée par une barrière avec mirador et garde. Il semble bien que celui-ci soit déçu de nous voir faire demi-tour, car l'endroit est tout spécialement mortellement ennuyeux pour qui ne fait pas de tourisme. Il aurait certainement aimé discuter avec nous pour faire passer le temps.

Nous trouvons une quinzaine de kilomètres plus loin, la vraie route qui est sur la carte. Le spectacle est le même, sauf dans une zone plus humide où le sel a cristallisé à plat en plaques d'un mètre carré séparées entre elles par une petite bordure de cristaux, ça fait comme des feuilles de lotus d'un blanc immaculé. Ici tout est d'un blanc étincelant. Parfait pour le bronzage car si la montagne est accrochée, le ciel au dessus du Salar est juste voilé et compte tenu de l'altitude, 2350m, et du vent on ne se rend pas compte du rayonnement solaire.

Nous poussons jusqu'au bout de la piste, jusqu'à un panneau nous indiquant que l'on pourra rejoindre Antofagasta par là, contrairement aux indications du loueur qui ne tenait certainement à perdre sa belle voiture quelque part au milieu du désert. Compte tenu de la configuration du terrain et de la faible fréquentation, nous ne nous y aventurerons pas. Il nous faudrait être au moins deux 4x4, connaître l'état des pistes, avoir une bonne carte, et disposer d'un peu de temps devant soi.

Mais le temps passe vite à faire des photos, nous revenons maintenant sur nos pas, pas tout à fait car nous prenons une piste qui nous ramène vers un village en altitude d'où nous avons, d'après la carte, un joli point de vue. Seulement dix kilomètres de piste et nous tombons sur une route goudronnée. Cette route monte insensiblement mais elle monte et va nous pousser au delà de 3000 m d'altitude, jusqu'au village de Socaire. On dirait que le village a subi un tremblement de terre, car beaucoup de maison paraissent en construction ou abandonnées. Seul, un hôtel moderne tranche avec l'environnement, bien qu'il s'accorde au style des constructions du pays. Il y a deux églises qui paraissent avoir été restaurées récemment. Elles sont de même facture que celle de San Pedro avec des murs en torchis et un toit en chaume. Ce village est malgré tout assez vivant. Avant d'y arriver on y trouve quelques fermes esseulées, un troupeau de moutons ou de chèvres, des cultures en terrasse de fèves ou de blé, irriguées par de petits ruisseaux canalisés. Et aussi une famille de paysans avec deux ânes. Le chef de famille est sur l'un, l'autre porte une charge, la femme et les filles suivent derrière.....



Les nuages laissent apercevoir les sommets des volcans, enneigés. Ceux-ci culminent tout de même à 5916 m au Licancabur. C'est en descendant que nous avons un point de vue superbe sur le Salar et sur la longue ligne droite qui revient jusqu'à Toconao. Cette route a été récemment bitumée et la vieille piste serpentent autour de la route.

Seule la place du village de Toconao est animée par quelques voitures de touristes ou de bus de tour-opérateurs. Ce village qui n'a pas la notoriété de San Pedro, a quelques atouts avec ses maisons de pierres blanches, c'est un îlot de verdure. Mais il paraît assez pauvre. A la sortie du village nous prenons une jeune Chilienne qui fait de l'auto-stop. Son anglais n'est pas une réussite aussi nous allons converser en espagnol, de quoi améliorer notre maigre bagage jusqu'à une quinzaine de mots. Conversation forcée car elle parle sans arrêt. Nous apprendrons qu'elle habite Santiago, en camping à Salor, un hameau de la banlieue de San Pedro.

Et nous avons droit à l'hiver bolivien, « l'invierno boliviano ». L'orage qui tourne sur les sommets depuis ce matin se déchaîne, une pluie violente arrose San Pedro, la foudre tombe sans discontinuer. Nous ne pouvons abandonner ainsi la jeune-fille et nous la ramenons jusque « chez elle », traversant les rues du village transformées en rivière d'eau rougeâtre. Elle apprécie d'autant plus qu'elle ne semblait pas craindre de se mouiller mais l'orage lui inspire une terreur divine. Elle nous indique le chemin qui va nous ramener dans San Pedro, par de petites rues pavées. Cela nous oblige à traverser une grande zone plate avec l'orage qui continue. Et nous avons l'impression d'avoir pris un raccourci pour rejoindre le village car le chemin nous a paru court.

Les rues de San Pedro sont transformées en borbier. « Charmant village aux rues de terre battues » disait le guide.... Sauf quand il pleut, une fois tous les deux ans ! L'orage ne diminue pas de violence et la pluie redouble sans toutefois altérer le moral de la population autochtone et touristique de ce pittoresque village. L'électricité est coupée et les magasins ont fermé. Elle reviendra une petite heure. Cela nous permet de récupérer le linge laissé ce matin à la lavandéria qui heureusement a été ramassé à temps.

A la nuit, la pluie s'arrête, mais la boue demeure. Tout San Pedro de Atacama est dehors parti à la recherche du restaurant de la soirée. Même la petite bruine a cessé mais l'électricité reste toujours coupée. C'est à l'aveuglette que les passants cherchent les passages les moins boueux. Dans les restaurants, tout est à la bougie, mais l'ambiance reste au beau fixe.

Dans notre restaurant, les serveurs au type Inca très marqué, enfilent un poncho aux couleurs vives attrapent guitares, pipeaux et tambourins et nous font une petite aubade « typical » entre deux services. Un feu brûle au milieu de la cour, bien appréciable avec la fraîcheur et l'humidité.

Lorsque nous sortons, les flaques d'eau ont commencé à sécher, mais la foule est si dense qu'il faut encore disputer son chemin pour passer au sec. L'électricité est revenue sur San Pedro de Atacama et nous avons appris trois mots d'espagnol de plus.

[Vendredi 6 Février 2004](#)

Beau temps sur Atacama mais la montagne et les volcans sont accrochés. Nous choisissons de prendre le petit-déjeuner en ville. 9h30 nous semble une heure raisonnable. Mais à 9h30, San Pedro sort juste du sommeil. Il est clair que les serveurs n'ont pas encore les yeux en face des trous. C'est à 10h00 passé de quelques quarts d'heure, alors que les clients sérieux arrivent que San Pedro commence à vivre.

Nous partons par la vallée de la Luna. Bien que la visite soit recommandée au coucher du soleil - et nous y avons sacrifié - elle ne manque pas de charme au soleil levant d'ailleurs quelques voitures font comme nous. Nous complétons notre stock de photos souvenirs.



*vallée de la Luna : rochers sculptés par le vent*

A la sortie de la vallée de la Luna, au lieu de revenir directement sur la route de Calama, nous prenons une piste qui longe la cordillère del Sal. C'est un plateau immense, une sabkhra pourrait-on dire. Quasiment soixante-dix à quatre vingt kilomètres de long sur huit à dix de large, bordé par des montagnes. La piste principale est bien tracée et roulante. Selon notre carte, elle pourrait aussi nous ramener à Antofagasta. Mais le problème est le même, nous sommes seuls, pas de GPS, pas de carte un tant soit peu précise, pas de couverture radio ou téléphone et un véhicule sur lequel nous ne pouvons pas compter à 100 %. Donc après quinze-vingt kilomètres d'exploration, nous reviendrons sur nos pas. Juste assez pour se dire que ce serait bougrement sympa de se faire une virée à deux ou trois 4x4 dans le secteur, avec en toile de fond cette ribambelle de volcans aujourd'hui enneigés après l'orage.

Nous refaisons le chemin inverse vers Calama. Nous repassons par la passe, le col Cuesta Banos, qui ne marque pas ses plus de 3000 m. Rien à dire de notre Nissan : le loueur nous l'avait dit adapté à l'altitude et sur ce point nous pouvons constater qu'il se défend bien. Nous remarquons ce que nous n'avions pas vu en venant. Une bonne douzaine de mémoriaux à ceux qui ont laissé la vie à cet endroit. Assortis des plaques minéralogiques des véhicules en guise d'ex-voto.

A part Calama, où l'on pourrait trouver de l'ombre, il n'y a pas un seul arbre jusqu'à Antofagasta. Nous faisons le plein de carburant à Carmen Alto, point de jonction avec la Panaméricaine : trois maisons, un restaurant, un poste à essence.

Jusqu'à Antofagasta, la circulation sans être très dense, mérite toute notre attention. Et surtout tout le monde roule à tombeau ouvert, de la voiture pourrie au bus flambant neuf en passant par les camions-citerne (d'acide sulfurique) rutilant de chrome. N'avons-nous pas vu un autobus doubler en cote et en virage sans visibilité. Pas étonnant que sur les trois cent cinquante kilomètres de notre circuit, il y ait plus d'un millier, peut-être plus, de monuments funéraires élevés à la mémoire des disparus de la route (alcool, fatigue, imprudence, machisme.....)

Nous arrivons à Antofagasta à l'heure de la reprise des activités, c'est dire que nous avons le temps de visiter la ville car nous la traversons au pas. Nous refaisons un détour par la Portada, histoire de nous montrer que nous avons intégré toutes les subtilités de l'orientation en pays nouveau et aussi pour ajouter quelques photos avec la lumière du soir. Nous arrivons à prendre un avion en avance sur l'horaire prévu. Le plus surprenant est de constater que dans une grande compagnie aérienne comme LanChile, qui plus est en zone touristique, quasiment personne ne parle l'anglais sinon le baragouine.

Notre expérience de la semaine dernière nous permet d'éviter les traquenards de la sortie de l'aéroport. Nous revenons au même hôtel pour les mêmes raisons. Une bonne douche et un bon steak plus tard, nous pouvons entamer notre courte nuit.

### Samedi 7 Février 2004

Breakfast, check-out, shuttle, airport, check-in, boarding, le train-train d'un changement d'horizon. Notre voyage vers le Sud, Punta Arenas, à l'autre extrémité du pays se fait en deux parties avec une escale à Porte Montes. C'est un tout petit aéroport, mais avec deux tunnels d'accès, preuve que déjà dans cette région, les cieux sont moins souvent cléments.

Après Porte Montes, le ciel se dégage et nous avons une vue superbe sur la région que nous survolons. Montagne, fjords, glaciers, lacs, rivières et mer, forment un paysage extrêmement varié et plaisant à l'œil. Nous tentons de faire quelques photos mais ce n'est pas très évident de traduire par l'image et par le hublot de l'avion, ce paysage grandiose et sauvage.

L'avion est plein de touristes. Seront-ce nos prochains compagnons de voyage ? beaucoup de gens du troisième âge, mais aussi du routard confirmé comme ce canadien dont nous savons tout de ses aventures et de ses prochains treks. Encore un qui a réussi à inverser le ratio congés-travail. Les passagers sont particulièrement indisciplinés, se pressent aux hublots, changent de place, vont et viennent. Il est vrai que nous survolons une magnifique région et que le commandant de bord commente l'itinéraire avec un petit basculement de l'aile lorsque nous passons le Fitz Roy.

Punta Arenas, midi. Un bus nous emmène au centre ville. L'agence de voyage est tout près de l'arrêt du bus au centre ville. Comme nous partons dans la mauvaise direction, un commerçant en train de descendre son rideau et à qui nous demandons notre chemin, nous accompagne un bout, s'offrant même à porter une partie de nos bagages. A l'agence, nous sommes bien enregistrés, nos sacs sont pris en compte, nous devrions les trouver dans notre cabine ce soir : rendez-vous sur le port pour un embarquement entre 18h00 et 19h00.

Cela va nous donner largement le temps et l'occasion de découvrir Punta Arenas qui est une ville très étendue. Sur la hauteur, en arrière de la ville, nous avons vue sur le port et le centre. Un gros paquebot de croisière est à l'ancre et nous pensons que ce sera sur celui-là que nous embarquerons tout à l'heure. La ville aux maisons basses de couleurs vives s'étend à l'infini. C'est un paysage que l'on pourrait voir en Norvège ou en Islande. Le temps est très beau, ce qui paraît-il est rare. Et aujourd'hui c'est exceptionnel car en plus il fait chaud !



Punta Arenas



Nous revenons vers le centre de la ville. Sur la place, la plaza de Armas, la statue des Indiens est toujours là. Photographie en touchant le pied, paraît-il que si l'on fait un vœux à ce moment-là, il a de grandes chances d'être exaucé. Mais nous oublions le vœu. Un groupe de français, tourne en rond en se faisant des commentaires et impossible de ne pas les remarquer. Nous ne nous signalons pas en tant que français.

17h45, nous avançons vers le port, où se trouve notre relativement petit bateau de croisière. Le gros bateau est déjà parti, emportant la horde de touristes français avec casquettes et sacs aux armes des « Cruseros Australis », la compagnie qui gère les croisières dans la région. Rien à voir avec les gigantesques bateaux de croisière comme ceux que nous avons vu à Tahiti. Déjà certains tiennent la rampe et font la queue pour embarquer, mais il leur faudra attendre 18h00 précise pour pénétrer dans le bateau. Cela va assez vite, les bagages sont dans les cabines. Nous enchaînons avec les formalités classiques : consignes de sécurité, briefing d'accueil où le Pisco Sour coule à flot. On pourrait croire qu'il y a des habitués de ce genre de croisière car ils s'abreuvent à la source sans retenue. Pour conclure un groupe folklorique d'une université chilienne nous offre une petite démonstration. Faut-il penser que certaines poursuivent des études lorsqu'elles sont mères de famille ?



Nous faisons la queue sur le pont supérieur pour avoir des bottes en caoutchouc, indispensables pour marcher dans les tourbières lors des prochaines excursions.

Il fait très chaud dans notre cabine et la clim n'a pas l'air de marcher. Comme nous nous en plaignons à la réception, il nous est répondu que le bateau a été conçu pour naviguer dans les eaux froides et qu'il y a un problème dès qu'il fait chaud à l'extérieur, ce qui est très exceptionnel dans ces régions australes.

21h00, nous levons l'ancre, façon de parler car c'est un remorqueur qui nous tamponne violemment pour nous éloigner du quai. Punta Arenas s'éloigne et nous attendons le coucher du soleil pour rejoindre la salle à manger où nous allons découvrir nos compagnons de voyage parmi les cent vingt-huit passagers de dix-sept nationalités différentes, dont la Pologne représentée par une seule et belle jeune slave. Nous sommes seulement neuf Français, la colonie la plus importante est de langue espagnole, les plus bruyants et également nombreux sont les Italiens, les Brésiliens surveillent de près leurs filles aux long cheveux et magnifiques yeux verts et les anglo-saxons sont seuls sur terre et parlent haut.

Nos trois premiers compatriotes sont des parisiens, les parents assez âgés et « leur petit dernier », en fait le jeune homme à la quarantaine célibataire et est l'aîné des enfants. Ce sont des habitués des voyages à l'étranger sans en avoir le profil type. Puis arrive un couple d'entrepreneur en travaux publics et bâtiments de l'est. Enfin pour compléter notre table, un couple franco-brésilien partageant leur vie entre le Brésil, la France et les Etats-Unis où ils possèdent un appartement. Enfin un autre couple de parisiens complète une table d'italiens du nord.



Le service est fait à table, le personnel est efficace et le vin, chilien bien sur, est excellent. Le menu sans être exceptionnel est excellent, copieux et agréable.

Il nous reste encore à digérer un petit briefing sur la navigation et le programme avant de pouvoir s'échapper pour aller regarder les étoiles sur le pont supérieur. Nous demandons à un monsieur qui comme nous se passionne pour les étoiles où se trouve la croix du Sud, mais il n'est pas très affirmatif sur le sujet. Par contre, il nous montre à la jumelle où se trouve le nuage de Magellan, un groupe d'étoiles très nombreuses et très serrées mais de faible magnitude que l'on ne pourrait distinguer à l'œil nu. Magnifique et impressionnant.

Il est minuit lorsque nous regagnons nos couchettes.

*Dimanche 8 Février 2004*

06h30 ! il fait grand jour, mais difficile d'ouvrir les yeux. Pourtant à 7h00, nous sommes au buffet pour le petit déjeuner où nous est proposée toute la panoplie des petits déjeuners des cinq continents. Nous sommes les premiers à notre table, curieux de ce qui va suivre, les brésiliens sont les plus tardifs.

Le café est bon.

08h00 : on nous propose un exposé sur les mammifères marins. Nous savons tout du phoque et de la baleine. Nous sommes prêts pour débarquer au pied du glacier Marinelli, dans la baie Answorth.

Revêtu de notre bouée de sauvetage, chaussés de bottes en caoutchouc, nous embarquons dans des zodiacs qui, en quelques minutes, nous débarquent sur une plage, non loin du glacier.

Dina, notre guide chilienne, qui, en dehors de l'espagnol, manie très bien et alternativement, l'anglais, le français et l'italien, nous commente la faune et la flore locale. Nous n'ignorons plus rien des pratiques sexuelles du phoque à trompe dit « éléphant de mer » ni de la végétation endémique du lieu. Une colonie de phoques est à terre, non loin de notre lieu de débarquement. C'est la période de la mue et du rut et ils ne vont pas à l'eau tant que la mue n'est pas terminée. Ils s'aspergent de sable pour se rafraîchir et se gratter et se retournent en poussant de véritables barrissements d'éléphants. Ils ne repartiront que d'ici deux à trois semaines pour passer sept à huit mois en mer. Nous passons près d'une rivière où des castors, jadis importés du Canada pour leur fourrure, ont construit moult barrages en saccageant la forêt australe. Nous passons à côté d'un petit pont de bois qui n'a plus son utilité car les castors ont dévié le cours de la rivière.



La visite s'achève. Nous nous retrouvons près du lieu d'embarquement où l'on nous propose un apéritif. Choix restreint : coca et/ou whisky, eau. La glace est celle du glacier, prélevée directement sur un des petits icebergs qui dérivent. Les marins en emportent une provision pour le bord dans des glacières.

La petite colonie de phoque ne s'est pas sentie dérangée par notre présence. Mais nous pouvons le dire maintenant : c'est vrai, le phoque, ça pue !

Retour à bord, déjeuner. Papa, maman, fiston, sont les premiers à table, les franco-brésiliens très largement derniers. Le vin est toujours chilien, toujours excellent, toujours généreusement servi. La table est bonne, le croisiériste moyen affamé et très mal élevé surtout lorsqu'il est anglo-saxon. Il y a pourtant largement de quoi nourrir deux fois le bateau. Les serveurs veillent toujours à ce que nos verres soient toujours remplis, prélude à une sieste réparatrice après la ballade de ce matin.

Nous avons un temps exceptionnellement beau et doux, un temps de cartes postales, ce qui ne présage rien de bon pour les marins chiliens fatalistes. Dina nous recommande de lire à ce sujet - et pour nous de relire - Francisco Coloane. Comme elle, il est d'abord patagonien avant d'être chilien. Elle est d'ailleurs surprise que nous l'ayons lu.



Notre bateau a continué sa route à travers les chenaux et cet après-midi, il arrive en vue d'un petit îlot, l'îlot Turker. Rien d'exceptionnel à première vue. Mais nous sommes invités à faire un tour de zodiac. Gilet de sauvetage, procédure d'embarquement, de débarquement, etc....

L'îlot est le refuge de colonies de cormorans à yeux rouges et de cormorans royaux qui viennent y pondre leurs œufs. Les skuas, leurs principaux prédateurs, tournent autour. Victor, animateur du jour commente. L'îlot a une forme de fer à cheval. Nous le contourrons pour pénétrer dans « le fer » et aborder sur une plage de gravier où règne une colonie de pingouins qui attendent patiemment que la mue soit terminée pour retrouver l'élément liquide. Nous sommes à deux mètres des pingouins, ils sont totalement indifférents à la centaine d'appareils photos et caméras qui les ont photographiés cet après-midi.



Retour au bateau, conférence sur la flore de la région, intéressant car simplement présenté et bien commenté. Mario, le chef d'expédition, c'est à dire le chef des animateurs, parle un anglais riche mais très facile à comprendre.

Service à table pour le dîner. Coquilles Saint-Jacques locales et saumon. Vin blanc, chilien.

Après dîner, Victor, toujours de service, organise une soirée avec un défilé de mode et un loto.

Pour le défilé de mode, il a recruté ou tenté de recruter pendant le dîner des représentants ou représentantes de chaque pays. Tâche difficile car les volontaires ne court pas les cursives. Cependant il a trouvé quelques candidats et candidates qui viennent présenter en fait les articles vendus à bord. Ceux-ci ne se sortent pas trop mal de l'épreuve, comme notre française de Nancy qui met bien en valeur le blouson du bord.

Et puis c'est le loto pour rire. Victor, notre « Lagaff chilien », assisté d'Igor, réussit le tour de force de faire participer et de motiver tout le monde, au point de nous faire oublier l'heure. Chacun se prend au jeu et les gagnants repartent qui avec un t-shirt, qui avec une casquette ou un coupe-vent. Seule ombre au tableau, l'indélicatesse de certains passagers qui nous enfument consciencieusement.

Avant de rejoindre notre cabine, nous montons sur le pont supérieur, respirer un grand coup d'air marin frais. Il tombe une petite bruine mais pas franchement froide.

### [Lundi 9 Février 2004](#)

Parait-il que le bateau s'est arrêté cette nuit. Mais nous n'avons rien entendu. Au réveil, le spectacle est fabuleux. Nous sommes au fond d'un fjord barré par un glacier et le bateau tourne lentement sur lui-même.



Copieux déjeuner avant la sortie à terre. Aujourd'hui, deux groupes : les sportifs et les autres. Moyenne d'âge des « sportifs » 50 ans, de 30 ans à 70 ans ! Mais nous allons tous au même endroit. Les « non-sportifs » passent par la plage pour aller au fond d'un petit fjord terminé par un glacier, tandis que les « sportifs » coupent à travers la forêt. Le passage par la forêt est boueux et encombré de tronc d'arbres et buissons. Il y aussi quelques belles clairières et tourbières qui justifient le détour et le supplément d'effort. Quelques-unes laissent les bottes dans la boue ou s'étalent entre les troncs d'arbres.

Le passage par la plage au retour est plus bucolique. Tous les groupes tentent de s'approcher au maximum du glacier, pour cela, il faut franchir l'estuaire en delta d'un torrent venant d'un glacier suspendu plus haut dans la montagne. C'est au moins l'occasion de nettoyer les bottes si ce n'est de les remplir. Après deux heures de marche, Victor nous fait asseoir face au glacier, avec en fond sonore juste le bruit de l'eau qui s'égoutte de partout.

Retour à la plage pour le retour au bateau. Avant l'embarquement, whisky, coca, et chocolat chaud nous attendent. Il y a beaucoup plus de consommateurs de whisky que de coca ou chocolat, la preuve, ça conserve !

Nous embarquons. Un lion de mer fait des galipettes à trente mètres du bateau. Notre pilote du Zodiac lui parle comme à une vieille connaissance, ceci étant supposé l'amener plus près de nous pour se faire photographier.



Retour à bord pour le déjeuner. Nous avons été prévenu que le bateau « bougerait un peu » cet après midi. Le service est à peine terminé que la salle à manger se vide d'un seul coup car on vient d'annoncer des baleines à l'avant. Le bateau est plein ralenti et s'en approche. Nous les voyons souffler et plonger pendant un grand moment, mais nous ne pourrons jamais les approcher à portée d'appareil photo. Après cet épisode, ça commence à danser sérieusement car nous passons dans une zone largement ouverte sur l'océan pacifique. Le bateau roule et tangue, fouetté par la pluie et un vent latéral qui lui donne de la gêne. Les creux sans être énormes sont spectaculaires avec des vagues qui viennent fouetter les vitres du salon juste sous le pont supérieur. C'est encore dans ce salon, situé à l'avant d'où l'on peut suivre la navigation que l'on est le moins secoué, donc à priori moindre risque d'être malade. La Nautamine est en libre service et le bateau est étrangement silencieux.

Le petit quart d'heure annoncé par l'équipage va durer plus de deux heures jusqu'à ce que nous rentrions dans le canal de .....

C'est un passage vraiment étroit, encombré parfois de « cailloux ». Le système de navigation du bateau, radar et GPS, est assez sur et l'expérience de l'équipage familier de ces parages pour marins ayant du cœur fait le reste. Maintenant la houle de mer s'est calmée et si le bateau continue de rouler un peu, c'est dix fois moins que dans l'heure précédente. Aussi le ton des conversations a repris, dominé par les braillards italiens et espagnols.

Nous sommes invités à profiter de ce calme relatif pour aller dîner, mais les habitués préfèrent commencer par se mettre un petit *PISCO SOUR* derrière la cravate. Il y a des habitués de ce genre d'exercice dont la consommation d'alcool et d'amuse-gueule est impressionnante. C'est peut-être pour eux une manière de rentabiliser la croisière, à laquelle nous même et les sept autres français n'adhérons pas. Une espèce de sagesse du vieux continent qui n'a connu aucune forme de prohibition. A cet exercice particulier, nous préférons de loin suivre les conférences qui ont trait à tous les aspects du pays que nous traversons. Tous les guides-animateurs du bateau sont patagoniens et parlent avec leur cœur de la faune, de la flore ou de la géologie de leur pays qu'ils aiment.

Le dîner est à peine terminé que la danse reprend et si elle n'a été que courte cet après midi (?), elle promet d'être un peu plus longue ce soir. Pour passer ce temps, nous sont proposées deux activités, tout au moins pour ceux qui n'ont pas choisi d'aller s'allonger sur leur couchette, chargés à la Nautamine. Soit l'on suit Victor, notre Lagaff patagonien, qui entraîne une partie du public dans un karaoké géant mais dans le salon fumeur ou décrété comme tel par les accros à la nicotine, soit, comme nous, on fait « culturel » en regardant un film sur la Patagonie. C'est un film récent mais il est en italien et dans le salon d'avant non fumeur. Et dans ce salon il y a moins de braillard et d'excités, on y retrouve plutôt les amoureux de la nature et les contemplatifs, les studieux qui lisent ou écrivent.

À la fin du film, on a l'impression que le bateau remue toujours à moins que ce ne soit nous qui continuons à bouger. Mais une fois allongé sur la couchette, les rideaux tirés, le sommeil vient rapidement.

### Mardi 10 Février 2004

Anniversaire de Geneviève et anniversaire de mariage. Le temps passe.....

Le réveil est aux aurores. Nos gentils animateurs nous font débarquer à 7h00 pour aller admirer le glacier Pia au fond d'un fjord étroit. Le bateau s'en est approché au maximum mais les abords de la cote sont encombrés d'icebergs de bonnes tailles.

Café réchauffé, débarquement et commentaires. Les sportifs peuvent monter un peu plus haut pour avoir une meilleure vue d'ensemble. Le chemin est boueux et escarpé mais court. À la descente et avant de rembarquer, chocolat chaud ou whisky. Nous pouvons constater avec amusement qu'il y a autant d'amateurs pour l'une que pour l'autre des boissons. Les français s'en tiennent au chocolat, à défaut de café. Il fait relativement froid aux abords du glacier mais pas au point de justifier une bonne dose d'antigel.





Pendant l'heure et demi de notre visite, quelques blocs de glace se détachent avec un craquement sec et tombent dans le fjord. L'onde de surface met un assez long temps à arriver jusqu'à nous et c'est à cela que nous nous rendons compte des dimensions grandioses et du volume extraordinaire occupé par ce glacier.

Retour à bord pour le petit déjeuner. Cette ballade matinale a ouvert les appétits et délié les langues. Suivi d'une conférence sur la Patagonie et le Chili. Francisco, notre conférencier du jour, descendant des croates immigrés en Patagonie à la fin du 19eme siècle, nous parle de son pays et de sa région avec ses tripes. On ne peut qu'admirer son aisance à s'exprimer en public, dans un excellent anglais que nous suivons sans problèmes car il le parle assez lentement.

Pendant ce temps, le bateau continue vers Porto-Williams. Avant d'entrer dans le canal de Beagle, nous passons dans l'allée des glaciers. Ce chenal est ainsi dénommé car il y a une succession de glaciers qui tombent directement dans la mer. Ainsi nous croisons successivement devant le glacier des italiens, le glacier des français- il est assez petit-, le glacier des hollandais, le glacier des allemands etc.. C'est un spectacle féérique que nous pouvons admirer depuis le salon avant où se tient la conférence. La passerelle annonce chaque fois le nom du glacier et le conférencier s'interrompt pour nous laisser le temps de l'admirer et de le photographier.

Le navire navigue en eau très calme et nous montons sur le pont pour un bain de soleil ..... avec la polaire !

Encore un déjeuner. Les français s'attardent à table. Nous sommes vraiment les seuls à continuer à discuter ainsi après le service. Et compte tenu de nos ages, notre vision de la politique et nos choix personnels s'accordent, nous discutons sans voir passer l'heure.. Les serveurs attendent patiemment que nous ayons fini de refaire le paysage politique français pour desservir. Il n'y a pas de baleines à l'horizon pour nous faire précipiter hors de la salle à manger.

Nous passons devant Ushuaïa. Une ville mythique.

Pour l'après-midi et pour ceux qui ne lui préfère pas la sieste ou les alcools et le fumoir, Nina nous propose une conférence sur le Canal de beagle. Nina est la plus jeune des animatrices, une grande gamine, poussée en tige. Contrairement à ses compagnons d'animation qui sont des origines croates, elle est de descendance serbe. Mais nous avons aussi Igor qui a des ascendants russes.

Nina a très certainement fait des études aux USA car elle parle très vite en avalant les mots. Seuls les anglo-saxons suivent et les bons élèves habituels posent des questions. Il faut remarquer que son exposé manque parfois de concision et elle n'est pas rompue aux techniques de la communication. Mais elle est jeune et ne peut que s'améliorer. Devant un jury d'oral, sa prestation ne vaudrait pas 12/20 !



Accostage laborieux à Porto Williams. Le bateau n'a aucune chance de se sauver tant il y a d'ausières. Probablement parce qu'ici, il peut y avoir des coups de vent terribles.

Nous nous sommes inscrits pour une visite touristique guidée de Porto Williams, la ville habitée la plus australe du continent Sud américain. Un vieux bus Mercedes vient nous chercher. A lui seul, il constitue une aventure, mais il roule bien. Un guide anglophone, avec une sono bricolée dans un vieux transistor, nous commente le circuit qui sera très simple : le minuscule musée ethnologique, le musée de Porto William, qui présente essentiellement des reproductions de photographies anciennes et quelques objets du pays, et un parc botanique, dans la vallée des Castors, en cours d'élaboration où travaille d'ailleurs notre guide. Le circuit se termine dans le bureau de vente de l'artisanat, rien d'exceptionnel à cela et le bus nous lâche sur la place centrale du village. A elle seule, cette place est un témoignage fort de ce qu'est la vie dans les terres australes.

Le ciel gris et froid rend l'impression d'isolement de ce village encore plus fort. Dire que les Indiens qui vivaient sur ces terres au siècle dernier vivaient dans des huttes de branchage et étaient vêtus de peaux de bête, ils ne vivaient pas vieux. Encore quelques photos et nous rejoignons le bateau.



Dîner : il s'agit du dernier dîner à bord avec discours du commandant et champagne français. Nous sortons chaussures et pantalon de ville : cravate, robe longue sortis du sac. Ils ont résisté à deux mois de voyage. Excepté une petite dizaine de personnes qui ont fait l'effort d'être habillé autrement qu'en explorateur, le reste du troupeau a conservé sa tenue de plouc.

Mauricio, le chef d'expédition, annonce un événement spécial et notre serveur arrive avec un gâteau d'anniversaire pour Geneviève. quatre bougies pour quarante ans ?

Rendez-vous au bar des fumeurs. Le commandant fait son discours d'au revoir en espagnol, Mauricio nous fait la version anglaise, champagne et by by.

Nous montons au troisième pont. Le bateau a avancé pendant la soirée et maintenant Ushuaia est en face de nous. La ville est immense comparée à Porto William. Nous sommes escortés par un bateau de la police argentine dont un homme est monté à bord pour faire les formalités d'immigration et douanières avant notre débarquement.

A petite vitesse, notre bateau vient s'accrocher au ponton. De l'autre côté du quai, un énorme paquebot est amarré, le COSTA ALLEGRA. Au moins quatre cent à cinq cent passagers. Est-ce aussi un transport pour un autre troupeau de ploucs ?

Lorsque le bruit des hélices, des treuils, des portes s'est tu, il est 23h00 et nous tombons de sommeil car la journée a commencé tôt ce matin.

### *Mercredi 11 Février 2004*

Ushuaia s'éveille sous la grisaille. Au vue des flaques d'eau sur le quai, il a du pleuvoir abondamment cette nuit. En face, le mastodonte est toujours à quai. Une dizaine de cars attend les passagers. Et trois autres paquebots de la même taille que le notre nous tiennent compagnie.



Ushuaia

Nous assistons au départ des passagers : sur les cent vingt-sept qui ont embarqué à Punta Arenas avec nous, quatre vingt-dix-huit terminent ici avec nous et cent dix-huit viendront les remplacer. Autrement dit, il n'y aura plus une couchette de libre ce soir. Au fait, nous ne nous en étions pas trop occupés mais nous ne savons pas si le retour sur Punta Arenas est inclus dans le tour ou non. Mauricio et Igor téléphonent à Sandra, notre seul contact à Santiago et au Chili. Rien n'est prévu après notre descente du bateau et nous devons nous débrouiller pour notre retour avant samedi soir à Punta Arenas. Sylvia, la représentante de l'agence à Ushuaia, s'occupe tout d'abord de nous retenir deux places dans le bus de demain car il n'y en a pas tous les jours et le suivant arrivera au moment où l'avion quitte Punta Arenas. Nos bagages nous attendront à l'agence jusqu'à ce que nous trouvions un hôtel.

Ushuaia est une grande ville, très étendue. C'est aussi un port et une zone franche où des industries se sont établies. Le quai où nous avons accosté, débouche sur le centre ville. La rue San Martin est la rue principale où se regroupent pratiquement tous les commerces, hôtels et agences de voyage. Nous quittons la croisière à pied, faisant tamponner au passage nos passeports au bureau de poste, un souvenir de notre passage dans cette ville du bout du monde, qui n'est pas la plus australe contrairement à ce qui se dit.

Par contre, c'est la ville où Internet a le plus haut débit et le plus faible coût !

Nous trouvons bien sûr dans la rue principale, l'agence de voyage. En même temps que nous achetons nos billets de bus, la jeune-fille nous trouve un hôtel pas loin, relativement modeste, sauf pour le prix.

La rue principale est parallèle au bord de mer mais comme la ville est adossée à la montagne, les rues perpendiculaires sont en pente vers le port. Pas de grosses différences avec le Chili, beaucoup de maisons couvertes en tôles ondulées peintes de couleurs différentes, des rues tracées au cordeau qui se coupent à angle droit, un seul sens de circulation. Les magasins vendent des marchandises détaxées, en particulier de l'électronique de grande marque fabriquée en banlieue. Nous avons en tête les images de la TV française. Et cela n'a rien à voir. Ushuaia est surtout le port d'embarquement pour les usines à touristes, une halte pour les navigateurs ou le point de passage des voyageurs au long cours.



L'animation se concentre dans le centre-ville et surtout la rue principale. Après un déjeuner traditionnel dans un petit restaurant, nous nous lançons dans un grand tour de ville à pied dans les rues battues par le vent frais venu de la mer ou descendant des montagnes. Quelques passages de bruine nous obligent à nous abriter dans les commerces. Nous avons cependant pu constater que beaucoup des maisons sur la hauteur ont un petit jardinet fleuri principalement de lupins mais aussi de roses. Ce n'est pas du bidonville, ce n'est pas non plus de l'habitat cossu loin de là sauf quelques exceptions. Mais on y sent une atmosphère chaleureuse.

La rue qui borde le front de mer jouit d'une belle vue, mais le climat venté, frais et pluvieux du plein été y est déjà si difficile que l'on peut imaginer ce que doit être la saison d'hiver.

Encore un dîner dans un restaurant de poisson. Pas mal : moyen supérieur mais enfumé. C'est à cela que nous pouvons mesurer que nos lois sur le tabac ont quand même un effet.

Après toute cette longue journée, nous tombons de sommeil. Et en ville, les piétons se font rares. Le restaurant de l'hôtel est encore en pleine effervescence, probablement un car de touriste complet qui y fait halte.

[Jeudi 12 Février 2004](#)

Réveil aux aurores (6h00). Nous réveillons le veilleur de nuit mais le café est chaud. Nous aurons même droit aux croissants tout chauds, ça compense pour les tartines qui sont aussi dans le moyen.

L'air est vif ce matin. Il n'y a que 6° au thermomètre et la neige est tombée sur les hauteurs. Nous remontons la rue principale avec nos sacs de vingt kilos sur le dos pour rejoindre le point de départ du bus.

L'horaire officiel est 8h00 mais nous avons droit au 1/4h argentin avant que notre confortable bus ne s'élançe dans les faubourg d'Ushuaia.

A bord, une majorité de back-packers de diverses nationalités dont certains spécimens hauts en couleurs, une grand-mère, sa fille et quelques autres locaux et puis nous.

Nous franchissons un col pas très haut et pas très marqué pour sortir du cirque de montagnes qui ferment la baie d'Ushuaia. Les vitres du car sont sales et boueuses mais l'on comprend vite pourquoi car la piste en terre et cailloux prend rapidement la place du goudron. Le chauffeur a poussé un peu le chauffage et tout le monde s'endort bercé par le ronronnement du moteur. Lorsque nous ouvrons un œil, c'est déjà la pampa.

10h00 : Rio Grande. Ville immense et industrielle que nous traversons par ses grandes artères. Il n'y a pas grand monde dans les rues, la circulation est quasi nulle.

11h45. San Sebastian. Village frontière entre l'Argentine et le Chili. Il y a un no man lands de presque dix kilomètres entre les deux postes frontières. Le passage est assez rapide sauf pour un passager qui a quelques problèmes mais qui finalement continue avec nous. Cela nous a permis au moins de nous dégourdir les jambes malgré le vent frais qui n'a cessé de souffler. Le chauffeur nous dit d'attendre un peu, l'arrêt déjeuner est prévu un peu plus loin.

13h30 : arrêt dans une cafétéria. La seule à des kilomètres. Les chauffeurs y ont leur habitude et vont se servir directement en cuisine. Voilà pourquoi au moment du passage de la frontière argentine, sous prétexte de manque de temps, ils ne voulaient pas que nous allions chercher un sandwich à la boutique pourtant tout à coté. Notre commande a été servie à un autre couple et ce dont nous héritons n'est pas terrible.

16h00 : ferry. Nous passons à un des trois points les plus étroits du détroit de Magellan. L'embarquement est rapide, la traversée ne dure qu'un gros quart d'heure. Heureusement que nous avons pris la précaution de bien nous couvrir en sortant du bus car nous sommes au grand air sur une passerelle très étroite qui court tout le long d'un coté du ferry.



Accostage et débarquement rapide. Une file de voitures attend de l'autre coté. Encore un peu de piste, un croisement et maintenant la route est faite de plaques de béton comme les anciennes pistes allemandes qui couraient le long de la cote landaise. Ce sera désormais ainsi jusqu'au terminus à Punta Arénas.

Nouveau croisement. C'est la route pour le parc national de Torres del Paine. Nous sommes à moins de cinquante kilomètres du bout de notre voyage. Soudain le bus stoppe en pleine campagne ou presque car nous sommes à l'entrée d'un chemin qui conduit à un petit parc zoologique. Ce qui explique que nous ayons aperçu des « Nandou » cette espèce de petite autruche sud-américaine et des guanacos, une variété locale de lamas. Le chauffeur dit quelque chose que nous ne comprenons pas mais la moitié du car descend tandis que l'on sort les bagages des coffres. Nous voyons les autres sur le bas-côté de la route et nous comprenons soudain que le bus dans lequel nous sommes, repart pour Puerto Natales et qu'il faut changer de bus pour Punta Arénas. D'ailleurs, un vieux car vient d'arriver, l'affaire semble bien organisée. Un des deux chauffeurs vient avec nous, l'autre va vers Puerto Natales à deux cent kilomètres environ, porte d'entrée vers le parc national.

Punta Arenas. Le bus arrive à son terminus près du centre ville. A peine descendu, nous avons de nombreuses propositions de logement mais tous ces braves gens ne parlent qu'espagnol et nos cinquante mots appris jusqu'à aujourd'hui ne suffisent pas tout à fait encore. Une dame se fait l'interprète bénévole. Elle a compris nos exigences minimums et c'est ainsi que nous échouons dans son « résidentiel », une sorte de BandB. Elle nous trouve un taxi et moins de dix minutes après notre arrivée, nous sommes chez elle.

La maison est vieillotte, date probablement du début du siècle mais nous avons une grande chambre avec salle de bain et toilettes privés, et nous ne sommes qu'à dix minutes du centre ville. Ce dont nous allons profiter tout de suite.



Mise en appétit par une petite marche à pied, Internet à prix cassé - concurrence oblige - et nous dénichons un petit restaurant un peu à l'écart qui nous semble engageant. Hors des circuits touristiques, le patron ne fera que six couverts mais quelle viande délicieuse nous aurons mangé ce soir. Cela compense l'infâme sandwich au poulet de ce midi.

Le lit est dur, mais notre journée « back-packer » nous a crevé et en plus hors des draps, il fait assez frais. Mais il faut bien reconnaître que le style back-packer, beaucoup de temps et peu d'argent, est vraiment le bon moyen de découvrir et connaître un pays.

### Vendredi 13 Février 2004

Nous sommes réveillés par les craquements du poêle à gaz qui tente de réchauffer la chambre mais nous ne sommes bien que sous la couette et retardons autant que possible le début de la journée.

Petit déjeuner dans la cuisine familiale. Il est 9h00 et nos hôtes émergent aussi. Nous venons de boire le plus mauvais café de notre voyage, mais notre logeuse qui a revêtu ses rondeurs extrêmes d'un t-shirt moulant vert pomme, a maintenant les esprits clairs. Le commerce et les affaires reprennent.

Petit tour en ville, nous changeons un peu de monnaie et nous nous inscrivons pour la visite de « l'estancia Lolita ». Un peu une arnaque au niveau prix mais cela aura le mérite de nous faire prendre l'air. En tout cas malgré le plein été, nous supportons sans peine la polaire. Le fond de l'air est franchement frais et c'est une température de saison.

Les 25° de la semaine dernière, c'était la canicule. D'ailleurs sur la plage où nous allons faire un tour, là où il y avait foule c'est le désert aujourd'hui. Pourtant certains chiliens se promènent légèrement vêtu : question d'habitude.



Il y a un supermarché à coté de chez nous. Idéal pour faire provision d'eau en bouteille très chère en moyenne. Nous y trouvons aussi de la charcuterie pour faire des sandwiches.

La visite de l'estancia Lolita n'est pas la promenade incontournable, mais on y côtoie de très près des guanacos, des lamas, des moutons et des chèvres angoras. Les guanacos sont par centaines mais assez farouches. Ils ne se laissent pas approcher facilement. Pour cela, nous circulons en voiture à l'intérieur d'immenses parcs dont il faut ouvrir et fermer les portails. Les nandous sont moins sauvages comme les autruches auxquels ils ressemblent. Ils sont très curieux. La femelle donne naissance à 6 petits par an. Il y a aussi de grandes volières avec toute une faune très diverse, de rapaces, aigles, canards, perroquets et autres oiseaux. Nous voyons pour la première fois un animal curieux qui semble résulter du croisement hasardeux de la tortue, du cochon, de la taupe et du hérisson à poil ras avec un nez de chien et une langue de tamanoir : ainsi nous découvrons une colonie de tatous, un petit animal fouisseur que les cailloux ne semblent pas gêner dans ses travaux de terrassement.



Le clou du spectacle est assuré par le couguar. C'est un beau chat de la taille d'un grand chien. Malheureusement mademoiselle faisait sa sieste dans un trou d'herbes sèches arrosé de soleil. Résultat, nous n'avons vu que le bout de ses pattes lorsqu'elle s'étirait ou le bout d'une oreille lorsqu'elle voulait écouter le bruit du vent. Une sacrée bestiole malgré tout. Elle a juste un an et a été élevée par le propriétaire après que sa mère ait été tuée dans un piège.

La visite se termine par la salle de tonte des moutons. A coté, une petite salle des ventes avec de magnifiques peaux tannées.

Nous voilà de retour en ville. Un monde fou. Les magasins ferment à 19h00 mais le soleil va se coucher vers 22h00. On a le temps de vivre en été ! Aussi nous faisons une promenade en ville et beaucoup de chiliens font de même. Les restaurants du centre ville sont pris d'assaut et nous retournons au même endroit que hier soir, à la même table, mais ce soir nous allons goûter les spécialités locales : soupe de poisson, filet de nandou et steak de guanaco histoire de ne pas mourir idiot. Cela n'a pas la saveur du filet de bœuf d'hier soir mais accompagné d'une bouteille de vin rouge du pays nous passons un agréable moment. Même bas de gamme, ce vin est extrêmement agréable à boire, tannique sans excès, 11.5° seulement avec des saveurs de fond et un parfum de vin à l'ancienne qui donne envie de persévérer. A moins de 10 Euros la bouteille, on pourrait dire qu'il n'a pas de défauts.

Ciel clair et nuit étoilé mais la Croix du Sud est trop basse sur l'horizon et trop peu lumineuse pour que nous puissions la voir depuis le centre ville.

Nous retournons tranquillement à notre residential pour notre dernière nuit en Patagonie.

### Samedi 14 Février 2004

Nuit d'enfer mais fraîche. L'enfer, c'est la circulation intense tard hier soir et tôt de matin car nous sommes en période de congés et qui, plus est, c'est le week-end.

Nous faisons la grasse matinée, car en dehors de la couette, il fait frisquet malgré un chauffage au gaz bricolé dans notre chambre.



*Punta Arenas depuis « la plage »*

Dans la maison, aucun bruit, bien que nous ne sommes pas les seuls locataires. Monserrat a fêté l'anniversaire de sa sœur hier soir et les deux "petites" ont les pingouins qui font la sarabande dans l'encéphale. C'est en robe de chambre hors d'âge qu'elle vient nous tenir compagnie au café, sa première cigarette prête à être allumée. Elle nous choisit une émission de chansons françaises - Adamo, Gilbert Bécaud, Aznavour, Mireille Mathieu sont très populaires ici, quelques fois les chansons sont traduites en espagnol. Ce ne sont pas les seuls et tous les chanteurs "à texte" des vingt-cinq dernières années passent en permanence sur les radios. Monserrat ne s'offusque pas de nous voir dédaigner son café et sortir notre "coffee pot" et notre café personnel. Elle nous parle de ses enfants, une fille et un garçon et deux petites jumelles, et nous montre leurs photos. 1/4 d'espagnol, 3/4 d'anglais un peu de français et quelques gestes, la conversation se prolonge jusqu'à ce qu'un petit bus vienne nous chercher pour aller visiter Fuerte Bulnes, le premier emplacement habité par les colons européens, en 1843, à soixante kilomètres au sud de Punta Arenas. Le bus a plus d'une heure de retard et avant de quitter la ville, nous faisons un circuit très compliqué pour récupérer son quota de passagers. Il faut noter que, comme dans toutes les villes chiliennes, toutes les rues sont à sens unique ce qui oblige à contourner des blocs de maisons pour aller d'un point à un autre souvent très proche.

Nous voilà enfin sur la route de Fuerte Bulnes. En béton, comme la plupart des routes de la région, la route longe la côte, très basse sur cette partie. Nous pouvons même apercevoir les dauphins sauter dans les vagues, non loin du bord.

Sur l'étroite bande de sable, de nombreux bateaux de pêcheurs sont regroupés hors de l'eau, parfois dans une enceinte. Assez surprenant car si une partie des bateaux paraît fort usée, beaucoup sont en bon état apparent, tous uniformément dans les tons bleus (le bleu et le jaune sont les couleurs de la Patagonie). Il n'y a pas de port, le long de cette côte et c'est peut-être le seul moyen de les préserver des tempêtes et des vents du canal de Magellan en les mettant au sec.

Les vingt-cinq derniers kilomètres sont en terre, c'est une piste assez roulante mais les cailloux volent derrière notre minibus. Heureusement que nous croisons fort peu de voitures et que celles que nous croisons se mettent quasiment à l'arrêt. Beaucoup de routes de la Patagonie et de la Terre de Feu ne sont encore que des pistes et l'on voit beaucoup de pare-brises fêlés. Nous avons même vu le pare-choc avant d'un 4X4, habillé avec des morceaux de plastique transparent pour protéger les phares.

Avant d'arriver à Fuerte Bulnes, notre chauffeur nous arrête devant une statue de la Vierge montée sur un haut piédestal. C'est, paraît-il, un sanctuaire très connu dans ces zones rudes à vivre.

Petit détour par un chemin de terre très pentu et sinueux à travers une forêt épaisse et basse, pour voir un port, au fond d'une petite baie protégée par des falaises de chaque côté, une trentaine de bateaux de pêche sont à l'ancre, quelques maisons autour et peu de vie si ce n'est un pêcheur qui bricole, un chien errant et deux gamins qui descendent de la colline. Avec la brume glaciale, cela donne une atmosphère lourde de bout du monde à l'abandon.

Fuerte Bulnes : entouré d'une palissade de pieux, le fort a été reconstruit pour son centenaire et il est entretenu par l'armée. Autour, un parking, une cafétéria. Pas de guides attitrés, pas de droit d'entrée, la visite est libre. Seuls les touristes mettent de l'animation et une note de couleurs entre les baraques en tourbe et en planches où les volets claquent avec le vent, montrant la vie difficile que devait avoir les pionniers.

Il fait un froid de canard sur ce cap désolé et c'est le moment que choisit l'appareil photo pour nous lâcher. Pas question de photographier la chapelle en bois où l'autel est préparé pour dire la messe, on n'attend plus que le prêtre et les fidèles.

Nous savons que, lors de son retour à Punta Arénas, le Mare Australis a fait escale ici hier après-midi avec son lot de touristes, c'est pourquoi nous explorons plus avant la forêt environnante, un sentier descend en pente douce jusqu'à la cote en traversant un petit bois de cyprès qui répand ses senteurs en nous abritant du vent. Il y a aussi des buissons de calafate (l'airelle de Patagonie, délicieuse en confiture) au milieu de grandes herbes vertes dans les sous-bois. Nous sommes sur les bords du canal de Magellan et nous apercevons l'île de Dawson et les sommets blancs de la cordillère Darwin que nous avons approché de près avec le bateau.



Mais notre chauffeur nous presse de repartir.

Même route, même spectacle. Dommage que nous ne sommes pas avec notre voiture personnelle pour nous arrêter et photographier quelques petites maisons de bois colorées de toutes les formes et au confort intérieur sommaire dont l'abri est tout relatif, entourées de jardins fleuris. Plus loin des vaches broutent dans des prés envahis de centaines de pieds de lupins multicolores poussant à l'état sauvage.

Nous mangeons un sandwich dans un parc où trône une fontaine (à sec) ornée de quatre phoques. Encore un rendez-vous d'amoureux. Partout, nous avons vu des jeunes garçons et des jeunes filles se tenir enlacés et s'embrasser dans la rue. Ici, protégés des regards directs, ils s'enlacent et se roulent sur le gazon.

Nous finissons l'après-midi par une dernière ballade en ville et une visite à l'église salésienne. Le père Alberto De Augustini (dont un Parc national et un glacier portent le nom) était un prêtre salésien dont l'ordre a pris la région sous sa coupe : exploration de la région, éducation des indiens, églises, écoles.

Dans l'église, encore un jeune couple qui est venu chercher abri contre le froid et s'embrasse à pleine bouche non loin d'une chapelle où une famille en deuil veille un catafalque (allez voir ça dans une mosquée...) L'église est le témoignage d'une religion forte mais qui nous semble aujourd'hui d'un autre âge. Elle régit encore la vie des couples et des jeunes, pas de contraception ni de divorce. Nous avons entendu plusieurs témoignages de gens qui disaient que les Chiliens vivaient dans le mensonge en donnant de fausses identités ou de fausses adresses quand ils se mariaient afin de pouvoir le faire annuler plus tard et qu'il était courant que les couples aillent, chacun de leur côté, regarder si l'herbe était plus verte ailleurs...

En passant près du port, nous apercevons le Mare Australis revenu cette nuit. Les passagers ont dû être éjectés sitôt le petit déjeuner. En vis-à-vis sur l'autre côté de l'appontement, une énorme usine à touristes, un paquebot norvégien, le domine et l'écrase de sa masse. Cette croisière nous a appris que si nous devions en refaire une, il nous faudrait porter notre choix sur un bateau de cent à cent-vingt passagers environ, question de convivialité !! Nous ne saurons pas si nos compagnons de voyage parisiens qui faisaient l'aller et le retour à bord, ont « passé » le Cap Horn.

17 h. Le taxi commandé par Monserrat est à l'heure pile. Ce sont des adieux touchants, elle nous serre dans ses bras, Jean-Bernard avec un peu plus de chaleur et il est vrai que si son « résidenciel » version locale du B & B est un joyeux foutoir, à la limite du cra-cra et sans confort, la chaleur humaine dégagée par cette femme que la vie n'a pas épargnée, donne envie de revenir en Patagonie - en République indépendante des Magallanes comme elle s'en fait le chantre. Nous avons, du reste, mangé des calafates pour ça puisque la légende veut que celui qui mange des calafates reviendra en Patagonie !

Après avoir eu la pile rechargée, l'appareil photo se remet à marcher, nous sommes soulagés. Grâce à lui et aussi à nos amis qui nous l'ont offert, nous ramenons plus de deux mille six cent photos de notre périple, les cartes mémoires sont pleines et nous avons deux cd dans nos bagages.

Routine à l'aéroport : enregistrement, attente, embarquement.

Le pilote nous signale que nous volons au dessus du parc national de Torres del Paine puis du parc national Bernardo O'Higgins et nous pouvons admirer et photographier les tours rocheuses de Torres del Paine et les glaciers descendant dans la mer. Cette fois-ci les passagers sont plus calmes et ne se précipitent pas vers les hublots comme à l'aller.

Nous nous posons à 23h00 passé à l'aéroport de Santiago. Grâce à l'expérience acquise lors de nos précédents passages, nous sommes en un temps record dans notre chambre d'hôtel. Pas besoin de nous réveiller demain précise-t-on à la jeune fille qui nous enregistre.

### Dimanche 15 Février 2004

Un silence de dimanche matin règne dans la plaine de Santiago. Après un petit déjeuner royal (avec du vrai café) pendant lequel nous essayons de bâtir un programme pour meubler notre matinée - au choix piscine ou prendre un taxi pour aller au centre ville - nous commençons par négocier de garder la chambre jusqu'en début d'après midi. Chemin faisant, le réceptionniste nous propose une visite guidée de la ville avec un chauffeur qui nous prend et nous ramène à l'hôtel. Nous n'aimons guère ce genre de visite car en général, le guide-chauffeur nous emmène inmanquablement vers ses amis vendeurs de souvenirs ou nous squatte l'encéphale avec des détails qui ne nous intéressent pas. Mais notre disponibilité en temps est limitée, alors essayons.



Nous sommes agréablement surpris à plusieurs titres. D'abord compte tenu de la durée, trois heures, le guide chilien qui parle un bon et compréhensible anglais, a organisé sa visite pour que nous ayons rapidement une vue d'ensemble de la ville, de son architecture et des principaux centres d'intérêt lorsqu'il a compris que nous ne voulions pas voir les magasins de souvenirs. Nous commençons par la vieille citadelle qui domine la ville, d'où nous y avons un excellent point de vue. Nous pouvons ensuite aller au particulier : la place centrale, les églises, le palais de la monnaie où habite le président, palais que nous n'aurions pas traversé sans lui, les rues piétonnes dont il connaît les trésors photographiques comme les policiers à cheval ou les petits métiers. Nous nous arrêtons un grand moment pour regarder et écouter un orchestre de rues qui joue un tango et dont les musiciens délaissant un moment leurs instruments, viennent inviter les passants à danser avec eux. Comme cette dame qui danse avec le sac en plastique de ses courses à la main.....



Nous visitons la cathédrale pendant l'office, la grand-messe de midi. Notre guide nous fait traverser la nef en pleine célébration sans se sentir gêné. Il est vrai que nous sommes habillés décentement mais quand même.

À l'heure du retour, notre visite se termine par le champ de course, lieu de rencontre très animé en fin d'après midi. Lui-même confesse avoir laissé quelques sommes au jeu. Et pour finir, un quartier résidentiel de la haute bourgeoisie. Au début du siècle, certains, ayant fait fortune avec le salpêtre ou les mines, ont envoyé leurs enfants étudier en Europe. A leur retour, ceux-ci ont « investi » l'argent gagné par leurs parents en se faisant édifier de somptueuses demeures semblables aux plus belles de leurs pays d'accueil. Ainsi le manoir irlandais côtoie la maison d'Île de France ou les colombages germaniques. Quelques maisons ont perdu leurs lustres mais d'autres ont survécu à la mauvaise fortune de leurs propriétaires.

Retour à l'hôtel, déjeuner, check out, shuttle, airport, check in, duty free, attente.....

20h30 : nous embarquons pour 12h30 de vol dans un Airbus A340 dont pas un seul siège n'est libre.

### Lundi 16 Février 2004

On ne peut dire que l'avion soit un lieu de repos privilégié, mais nous débarquons à Madrid en milieu de journée pas trop mal en point. Encore un peu d'inquiétude pour attraper notre avion pour Toulouse qui finalement accuse plus d'une heure de retard.

Coté aéronautique, c'est la pagaille mais coté gastronomique Iberia a mis les petits plats dans les grands. Nous sortons des nuages en vue de Toulouse. Les bagages sont là, comme à chacune de nos quatorze escales. Retrouvailles avec la famille.

Cyprien, Marion et Vincent sont venus nous chercher à l'aéroport. Ils n'attendent certainement pas la retraite pour faire de grands voyages et découvrir le monde. Déjà leurs parents sont allés voir comment on vivait ailleurs.

### Mardi 17 Février 2004

De Toulouse à Luz, les Pyrénées sous le soleil nous accompagnent. Mais la grande fraîcheur nous attends à la maison.

Nous avons parcouru 64 320 kilomètres, avec quatorze avions, dix voitures, six bateaux et deux bus, fait deux mille six cent photos numériques, seulement deux rouleaux argentiques et également cinq K7 de film, fait connaissance avec nos petits-enfants du bout du monde et visité quatre pays en deux mois. Pas mal.

Dis, c'est quand qu'on repart ?

G & J-B